This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

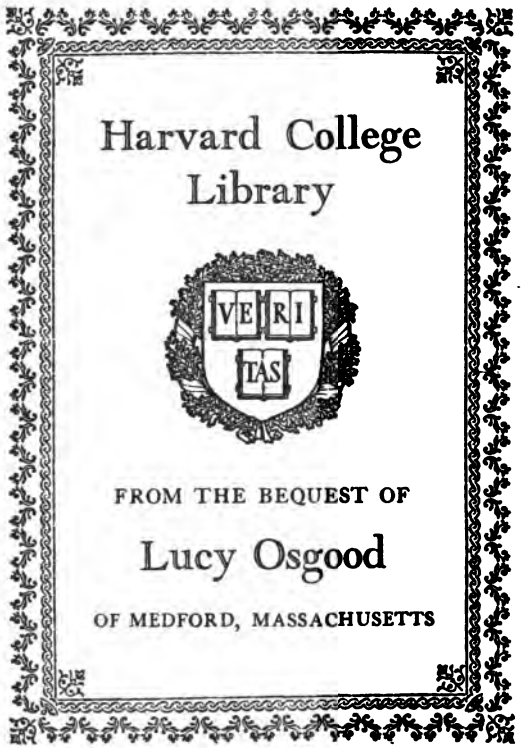
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

MG 123.1

Pappadopoulos. Théodore II
Lascaris. 1908.

MG 123.1


Harvard College
Library
VE RI
TAS
FROM THE BEQUEST OF
Lucy Osgood
OF MEDFORD, MASSACHUSETTS

THÉODORE II LASCARIS

EMPEREUR DE NICÉE

PAR

Jean B. PAPPADOPOULOS

DOCTEUR DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES ET DES ARCHIVES NATIONALES

82, Rue Bonaparte, 82

—

1908

THÉODORE II LASCARIS

EMPEREUR DE NICÉE

ABBEVILLE, IMPRIMERIE F. PAILLART

Jean B. PAPPADOPOULOS

DOCTEUR DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

THÉODORE II LASCARIS

EMPEREUR DE NICÉE

PARIS

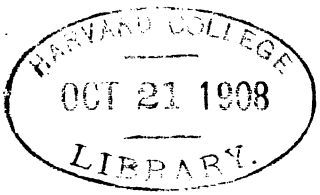
LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES ET DES ARCHIVES NATIONALES

82, Rue Bonaparte, 82

1908

MG 123.1



Lucy Osgood Lynch

A mes Chers Professeurs

MM. CHARLES DIEHL ET GUSTAVE FOUGÈRES

AVERTISSEMENT

Les sommités de la science byzantine ont déjà montré l'importance qu'aurait une étude sur Lascaris.

Nous ignorons si par ce travail nous répondons à leur attente, mais nous avons la satisfaction de n'avoir rien négligé, — du moins autant qu'il était en notre pouvoir, — pour essayer de tracer de cette intéressante figure une esquisse aussi vraie que complète.

Certes, la tâche ne fut pas toujours facile : les difficultés surgissaient inopinément à mesure que nous avancions dans notre étude.

Les auteurs byzantins, outre leurs opinions contradictoires sur Lascaris, ont eu hâte d'arriver au point capital de leur histoire, la prise de Constantinople : éblouis par cet événement, ils ne se sont pas aperçus du travail considérable qui s'accomplissait à Nicée et ils ont oublié de mettre en relief les efforts de Lascaris pour engager les destinées de l'empire dans la voie de la prospérité.

La publication des lettres de Théodore II, par N. Festa, a jeté beaucoup de lumière sur la situation. Le lecteur verra, au cours de ce travail, le profit que nous avons pu tirer de ces précieux documents.

Quant aux autres œuvres importantes de Lascaris, il ne nous restait plus pour les étudier qu'un seul moyen, visiter les bibliothèques de France et d'Italie pour déchiffrer les manuscrits encore inédits : portés de ce côté, nos efforts n'ont pas été stériles.

Enfin, d'autres documents, tant des sources latines que des ouvrages dus à l'érudition moderne, nous ont beaucoup facilité notre tâche, notamment, dans l'examen des relations diplomatiques de Théodore II avec ses voisins, les Hohenstaufen et le Saint-Siège.

Nous sommes heureux d'attester qu'à travers toutes ces difficultés nous avons été sagement guidés par les précieux conseils de notre éminent professeur M. Charles Diehl et nous nous permettons de lui en témoigner ici toute notre reconnaissance.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Œuvres de Théodore II connues jusqu'à ce jour.

A) — *PUBLIÉES*

Les Lettres et le discours « ad Malevolos » par Nicolas Festa. Theodoris Ducæ Lascaris, Epistulæ. Florence, 1898.

La Théonymie dans la Patrologie grecque de Migne, t. 140, p. 764-770, Περὶ τῆς κοινωνίας τῶν ἐν τῇ φύσει (de la Relation Universelle), six livres, Migne, t. 140, p. 1267-1296.

La Prière à la Vierge. Migne, t. 140, p. 777-780.

Discours sur la Procession du Saint-Esprit, éd. R. Swete. Londres, 1875.

Eloge de Nicée, éd. L. Bachmann. Rostock, 1847 (1).

B) — *INÉDITES*

I. — (*Ambros.*) Le c. 308 inferior de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan contient un grand nombre d'œuvres de Lascaris :

1. *Homiliæ de Trinitate.*
2. *Gratiarum actio pro recuperata salute.*

(1) Th. Uspensky a publié un fragment de l'éloge de l'empereur Vatatzès dans le *Journal du Ministère russe de l'instruction publique*, 1877, p. 194. N. Festa prépare une édition de la Κοσμικὴ Δήλωσις.

3. In laudem Sancti Euthymii.
4. In laudem SS. Cosmæ et Damiani.
5. De virtute.
6. De sapientia.
7. De jejunio.
8. Ethicorum epitome.
9. Apologetica homelia ad quosdam malevolos (1).

Ce manuscrit est du XIIIe siècle et en parfait état de conservation.

II. — (*Paris.*) Le manuscrit gr. 1193 de la Bibliothèque Nationale de Paris contient les mêmes discours que le précédent. Il est aussi en parchemin et doit être daté de la même époque, puisque ni le format ni l'écriture ne diffèrent. Ce manuscrit n'est pas aussi bien conservé que celui de Milan, en revanche il est orné de quelques jolies miniatures.

III. — (*Paris.*) Le manuscrit suppl. gr. 3048 de la Bibliothèque Nationale de Paris contient :

1. Une lettre inédite à Acropolite.
2. L'Eloge de l'empereur Vatatzès.
3. L'Eloge de la ville de Nicée.
4. L'Oraison funèbre de Frédéric II (2).
5. L'Eloge d'Acropolite.
6. Apologia ad amicos hortantes ut uxorem duceret.
7. Ad Georgium Muzalonem quo pacto domini erga famulos et famuli erga dominos se gerere debeant.
8. Encomium veris et amici.
9. La satire du précepteur.
10. Lusus ad quemdam (πρός τινα κρυψίνουν εἰρωνευόμενον πρὸς αὐτόν.

Ce manuscrit à été copié en 1486 par Michel Souliardos.

IV. — (*Paris*). Les suppl. gr. 37 et 472 contiennent les mêmes œuvres que le précédent, excepté la lettre à Acropolite et le discours « Πρός τινα κρυψίνουν ».

(1) Ce discours a été publié par N. Festa. Voir plus haut.
(2) Nous publions ce discours *en appendice*, p. 183-189.

Le premier de ces deux manuscrits date du XVIe siècle, il a été copié par Constantin Palaeocappa.

Le second (suppl. 472) est du XIIIe siècle sur parchemin et bien conservé.

Ce manuscrit offre un intérêt particulier parce qu'il contient une œuvre de Lascaris inconnue jusqu'à ce jour. Le commencement manque et le tout est joint à la « Satire du précepteur » qui ne figure qu'à moitié dans le manuscrit suppl. 472.

La phrase suivante contenue dans le fol. 108 verso, indique qu'il s'agit d'un discours : Τῶν μέν εἰρημένων τῆς ἔξω παιδείας, ἐν τῷ λόγῳ τούτῳ ἐμνήσθην, μερῶν τῆς δὲ περί τοῦ κόσμου φυγῆς καὶ τῆς ἐν Χριστῷ ζωῆς οὐκ ἐμνήσθην. »

Ce discours commence au recto du folio 108 par les mots « ..... κῶν θεωρημάτων εἴδησιν ἔσχον ἀσφαλεστάτην, ὑπερφυσιολογικήν τε καὶ ὀργανικήν... » et finit au verso du fol. 116.

Vers la fin nous apprenons que ce discours est adressé à Georges, qui est sans doute son cher ami Georges Muzalon. Ce ton plein d'amitié et de tendresse et qui est identique à celui des lettres que Théodore II adressa à ce personnage nous a permis de l'admettre. Voici ce passage :

Fol. 116 recto.

« Ἀλλ' ὦ ἐμοί τριπόθητε Γεώργιε, ἐμὸν παραμύθιον ἰσχυρόν, ἐμὸν ἐντρύφημα λογικόν, ἐμὸν ὅ, τι κάλλιστον καὶ πρᾶγμα καὶ ὄνομα, ἴδης με ἐν μικρῷ ὡς οὐκ ἤλπισας.

Ἴδης τὸν παντάπασι χαροπόν, κατηφῆ, δεινόν, συννοίας μεστὸν καὶ παντοίως τῇ λύπῃ τρωθέντα καὶ τιτρωσκόμενον. Οἴμοι τί ἐν ἐμοὶ γέγονεν ! Οὐδὲν ἄλλο εἴποιμι ἢ ὅτι πάντως κάθαρσις ψυχικὴ καὶ ταπείνωσις σαρκικὴ ἵνα σώσῃ ὁ πλάστης τὸ συναμφότερον. »

Ce discours aussi, à cause des idées qu'il renferme, doit être classé parmi ceux que Lascaris écrivit lors de la mort de sa femme.

V. — Plusieurs manuscrits des bibliothèques du Vatican et de l'Escurial contiennent « Εἰς τὴν Θεοτόκον εὐχαί — Εἰς τὸν Εὐαγγελισμὸν τῆς Θεοτόκου καὶ περὶ τῆς ἐνανθρωπίσεως τοῦ

Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ. » « Χαιρετισμὸς εἰς τὴν Θεοτόκον. » « ἕτερος κανὼν ψαλλόμενος εἰς τὸν ἀκάθιστον ὕμνον τῆς Θεοτόκου ».

VI. — Nombre de manuscrits de la Bibliothèque Patriarcale de Jérusalem contiennent le χαιρετισμὸς εἰς τὴν Θεοτόκον « χαίροις ἱλαστήριον... »

II. — **Auteurs byzantins.**

Georges Acropolite, l'excellente édition A. Heisenberg, Bibliothèque Teubner. Leipzig, 1903.

Théodore Scutariote, dans l'éd. précédente.

Auteur anonyme, éd. C. Sathas dans le VIIe volume de la Bibliotheca græca medii ævi. Paris, 1894.

Blemmydès, éd. Heisenberg, Bibl. Teubner. Leipzig, 1896.

Nicéphore Grégoras, *Georges Pachymères*, *Ephraïm*, *J. Cantacuzène*, *Phrantzès*, éd. de Bonn.

Georges de Chypre, dans le t. 142 de la Patrologie grecque de Migne.

Patriarche Arsène Antorianos. Migne, t. 140.

III. — **Autres sources.**

Fr. Miklosich-Jos. Müller. Acta et Diplomata græca. Vienne, 1860-90.

C. N. Sathas. Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au Moyen-Age. Paris, 1883.

Pocock. Aboul-Faradj Djordjis (Gregorius Bar-Hebraeus). Historia compendiosa Dynastiarum, Abul-Pharajio Gregorio authore, Malatiensi Medico. Texte arabe publié et traduit en latin par Edouard Pocock. Oxford, 1663.

Nicola de Jamsilla. Muratori, Rerum Italicarum scriptores. Milan, 1726.

Dandoli, Chronicon. Muratori, Rerum Italicarum scriptores.

Baronius-Odoricus. Raynaldus. Annales ecclesiastici. Luca, 1747.

Matthieu Paris. Grande Chronique, traduction française par A. Huillard-Bréholles. Paris, 1840.

IV. — Spécialités — Histoires — Ouvrages géographiques, etc.

J. Draseke. Theodoros Lascaris Byzantinische Zeitschrift. 1894.

Charles Diehl. Etudes Byzantines. Paris, 1905.

Dr Walter Norden. Papsttum und Byzanz. Berlin, 1903.

W. Heyd. Histoire du commerce au Moyen-Age, édition française. Leipzig, 2 vol., 1885-86.

Delpech. La tactique au XIIIe siècle. Paris et Montpellier.

***

Karl Krumbacher. Geschichte der byzantin. literatur, 1897.

Ernest Lavisse et Alfred Rambaud. Histoire générale du IVe siècle jusqu'à nos jours. Paris, 1893.

C. Papparrigopoulos. Histoire du peuple grec. Athènes, 1885.

Jules Zeller. Histoire de l'Allemagne. Paris, 1885.

Antoine Miliaraki. Histoire de l'empire de Nicée. Athènes, 1898.

Edouard Sayous. Histoire générale des Hongrois. Paris, 1876.

Lebeau continué par *Ameilhon.* Histoire du Bas-Empire. Paris, 1781.

Lebeau continué par *Saint-Martin.* Histoire du Bas-Empire. Paris, 1835.

Karst. Geschichte Manfreds. Berlin, 1898.

C. D'Ohsson. Histoire des Mongols, 4 vol. La Haye et Amsterdam. 1834-35.

Ed. Muralt. Essai de Chronographie byzantine, 1er vol. Saint-Pétersbourg, 1855 ; 2e vol. Bâle, 1871.

***

M. Gédéon. Πατριαρχικοὶ πίνακες. Constantinople, 1890.

A. Potthast. Regesta Pontificum Romanorum. Berlin, 1875.

Gams. Series Episcoporum ecclesiæ catholicæ. Ratisbonne, 1873.

***

Dimitsa. Géographie descriptive de Macédoine. Athènes, 1874.

G. Tsoucalas. Ἱστορικὴ περιγραφὴ τῆς ἐπαρχίας Φιλιππουπόλεως. Vienne, 1851-1855.

Georges Pappageorgiou. La ville de Serres. Byzantinische Zeitschrift. 1894.

Dr Constantin Jirecek. Das Fürstenthum Bulgarien. Vienne, 1891.

Dr Constantin Jirecek. Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel. Prag, 1877.

Ramsay (sir Andrew Crombie). Historical Geography of Asia-Minor. Londres, 1890.

Théophile Tafel. De Via Militari Romanorum Egnatia. Tubingue, 1842.

PREMIÈRE PARTIE

—

AVANT LE RÈGNE

THÉODORE II LASCARIS

Empereur de Nicée

PREMIÈRE PARTIE

AVANT LE RÈGNE

(1222-1254)

—

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE

Théodore II Ducas Lascaris (1) naquit à Nicée (2), l'an 1222, le jour même de l'avènement de son père. L'historien Nicéphore Grégoras rapporte que quand Vatatzès monta sur le trône, sa femme, l'impératrice Irène, commença à éprouver les douleurs de l'enfantement (3).

Depuis déjà 18 ans, Nicée était devenue le siège de l'empire d'Orient et, grâce à la bravoure et à l'activité de Théodore I Lascaris, ce nouvel état fondé

(1 Théodore II portait le nom et le prénom de son grand-père maternel.

(2) *Eloge de Nicée.* Paris., sup. gr. 472, fol. 33 r°.

(3) Nicéphore Grégoras, t. I, 51.

sur les ruines de l'hellénisme avait pris la prépondérance sur tous les états voisins.

Soucieux de couronner son œuvre par la prise de Constantinople, Théodore Ier désigna comme son successeur, son gendre Jean Ducas dit Vatatzès, homme de grand mérite. Nous connaissons peu de choses de la vie antérieure et de la famille de ce prince. Il était originaire de Didymoteichon (1) ; quant à sa famille, tout porte à croire qu'elle était noble (2) puisque Vatatzès obtint le rang de Protovestiaire et épousa la fille de l'empereur.

L'enfance de Théodore II se passa à Nymphée, où Vatatzès établit sa résidence royale (3), de préférence à Nicée, siège du gouvernement et du Patriarcat œcuménique.

Les empereurs de Nicée, qui avaient pour but la prise de Constantinople, ne demandaient à leur capitale provisoire que les qualités qui peuvent faire d'une ville un refuge sûr en cas de défense, un centre d'opération en cas d'offensive ; ils n'avaient point de raisons pour préférer telle ville à telle autre. Dès qu'il prit possession du pouvoir, Vatatzès s'aperçut que Nymphée, ville située entre Smyrne et Sardes, lui offrait tous les avantages requis.

Ce choix était d'autant plus judicieux, que n'ayant rien à craindre des voisins de ce côté-ci, il voyait au contraire le danger s'accroître par l'augmentation des ennemis d'outre mer. Il avait à redouter aussi des troubles intérieurs, suscités contre lui par les frères de Théodore Ier, Alexis et Isaac (4). Ces

(1) Acropolite, 26.
(2) Blemmydès, 112, 4 ; 115, 11. — J. Cantacuzène, 11, 3.
(3) Blemmydès, 7.
(4) Acropolite, 34, 23.

princes, en effet, supportaient avec peine leur éloignement du pouvoir et allèrent à Constantinople demander de l'empereur Robert (1) un appui qu'ils obtinrent à force d'argent et de promesses. Mais l'empereur Vatatzès, sorti victorieux des batailles qui furent engagées, punit sévèrement les chefs de la révolution et fit crever les yeux aux deux frères de Théodore Ier.

Deux ans plus tard, en 1225, un nouveau complot fut tramé contre l'Empereur, dans la ville de Nicée, par le parti aristocratique (2). Le chef de ce complot était le cousin de Vatatzès, Andronic Nestongos, qui aspirait au trône.

C'est donc à Nymphée, dans un magnifique paysage, sur les bords d'un affluent de l'Hermos et au pied du mont Sipylos, que grandit le jeune Théodore Lascaris. Le chant guerrier et la rumeur des victoires de son père venaient des pays lointains bercer son enfance, qui s'écoulait douce sous les yeux vigilants de sa mère, l'impératrice Irène.

Cette princesse était la fille aînée de Théodore Ier. Veuve d'Andronic Paléologue (3), elle épousa en second mariage Jean Vatatzès. Les historiens du XIIIe siècle sont d'accord pour louer ses vertus morales, son esprit cultivé et son goût pour les lettres et les sciences (4).

Fille d'une princesse byzantine (5), elle reçut de sa mère cette éducation soignée et délicate dont on

(1) Nicéphore Grégoras, t. I, 25.
(2) Acropolite, 36, 19. — *Acta et Dipl.*, t. IV, p. 211-224
(3) Acropolite, 26, 17.
(4) Acropolite, 67. — Nicéphore Grégoras, 44.
(5) La mère de l'impératrice Irène, l'impératrice Anne, était fille de l'empereur Alexis III Ange.

dotait les princesses byzantines. Aussi conservait-elle mieux que personne dans la famille impériale de Vatatzès, la tradition pure de la cour de Byzance. Elle avait en même temps pleine conscience de sa dignité de reine, et Acropolite toutes les fois qu'il parle d'elle ne manque pas de faire l'éloge de son caractère viril et de sa prudente perspicacité (1).

C'est donc cette mère instruite qui dirigea, elle-même, la première éducation (2) du jeune prince Lascaris et jeta en lui les premiers germes des vertus qui s'épanouiront plus tard.

Selon la coutume byzantine, le jeune prince fut entouré, dès son bas âge, de petits compagnons de jeu (παιδόπουλα) qui vivaient dans le palais. Un de ces enfants, d'une humble origine (3), sut gagner la sympathie de son jeune maître et s'accommoder avec son caractère (4) : c'est Georges Muzalon, qui sera plus tard son plus intime ami.

Dès l'âge de douze ans on lui donna aussi une compagne. Vatatzès voulait acquérir à tout prix l'amitié des Bulgares. Aussi résolut-il de marier son fils Théodore avec la fille de leur roi Asan II et de contracter avec eux une alliance étroite.

A cet effet, il envoya en 1235 une ambassade à Asan pour lui faire part de ses projets. Sitôt qu'il apprit qu'Asan acceptait ses propositions, il franchit l'Hellespont et vint mettre le siège devant la ville

(1) Acropolite, 42. Dans ce passage Acropolite rapporte que c'est l'impératrice qui conseilla à Vatatzès, après le complot de Nestongos, d'être plus réservé dans ses relations et de se faire garder nuit et jour.
(2) Acropolite, 52, 14.
(3) Dans la *Satire du Précepteur*, Théodore dit que ces enfants étaient fils des princes. Paris., sup. gr. 37, fol. 46.
(4) Nicéphore Grégoras, t. I, 62.

de Callipolis, occupée par les Vénitiens qui se rendirent peu de temps après.

Asan y vint bientôt avec sa femme, Marie la Hongroise, et sa fillette Hélène, âgée de neuf ans. Après la signature des traités, Asan resta à Callipolis et Vatatzès traversa l'Hellespont avec la femme et la fille d'Asan. Il se rendit à Lampsaque, où les attendaient l'impératrice Irène et le prince Théodore.

C'est dans cette ville que fut célébrée la cérémonie nuptiale, bénie par le patriarche Grégoire.

L'empereur grec et Asan, devenus ainsi parents et alliés, réunirent leurs forces et chassèrent les Latins de la Thrace, dont ils se partagèrent les provinces et les cités.

Ils s'avancèrent même jusque sous les murailles de Constantinople et semèrent la terreur chez les Latins de cette ville (1).

Après le partage, Vatatzès se retira en Asie et Asan rentra dans ses Etats. Mais bientôt ce dernier se repentit d'avoir signé un traité avec l'empereur, tant il craignait les progrès des Grecs. Aussi chercha-t-il le moyen de détacher sa fille de son gendre, le prince Théodore.

Sous prétexte de revoir sa fille et de l'embrasser, il pria Vatatzès, par l'intermédiaire d'une ambassade, de la lui envoyer à Andrinople. Ni l'empereur ni Irène n'ignoraient les intentions du roi bulgare. Néanmoins ils lui remirent la princesse et se bornèrent à dire que Dieu punirait tout parjure et toute injustice éventuelle.

Leurs craintes ne furent que trop justifiées. Asan

(1) Acropolite, 52.

reprit l'enfant et se retira avec elle à Tirnovo. Comme la petite princesse pleurait amèrement, Asan la frappa violemment de sa main en plein visage et lui adressa de terribles menaces si elle ne voulait pas se conformer à sa volonté.

Les Latins s'empressèrent de profiter de cette occasion pour s'allier avec lui de même qu'avec les Coumans (les Scythes des auteurs byzantins) et tous ensemble marchèrent contre les Grecs.

Ils assiégèrent d'abord Tsoroulou, ville forte défendue par Nicéphore Tarchaniote. Pendant le siège, Asan reçut un message qui lui annonça simultanément la mort de sa femme Marie la Hongroise, de son fils et de l'évêque de Tirnovo. Dans son trouble, il considéra cet évènement comme un avertissement du Ciel, et, levant le siège, il retourna en toute hâte à Tirnovo (1).

Convaincu maintenant que ses parjures étaient cause de ses malheurs, il envoya à Vatatzès des ambassadeurs pour lui demander son pardon et renouveler les traités.

L'empereur et l'impératrice accueillirent favorablement les ambassadeurs et renouvelèrent les traités avec un grand empressement.

La jeune princesse revint bientôt et continua, comme auparavant, son éducation avec son jeune époux, sous les yeux de l'impératrice.

(1) Acropolite, 56.

CHAPITRE II

NICÉE FOYER DES LETTRES GRECQUES

Depuis le commencement du XIIIe siècle, Nicée était devenue le foyer des lettres grecques.

« Il aime mieux endurer une existence d'émigrant autour des palais d'un empereur grec que de vivre dans une patrie opprimée par les étrangers » (1) écrit Michel Choniate, recommandant à Théodore Ier, le notable d'Eubée, Chalcoutzès. Ces paroles nous expliquent à merveille l'affluence toujours croissante de l'élite de l'hellénisme à Nicée.

Parmi les lettrés qui y accoururent en foule, après la prise de Constantinople, on distinguait Nicétas Choniate, l'historien, Démétrios Carykès qui portait le titre de grand philosophe, l'archevêque d'Ephèse Monastériote, professeur de grammaire de grand mérite, le maître d'Acropolite, Hexaptérygos, et beaucoup d'autres. Cependant comme les lettres avaient été très négligées à Constantinople dans les derniers temps, il est clair que ces maîtres, malgré leur zèle et leur dévouement, ne pouvaient donner à leurs élèves une instruction très complète.

Ces élèves appartenaient à la génération chez qui le réveil de l'hellénisme se manifestait le plus énergiquement. Ils étaient tous animés du désir de faire de sérieuses études.

(1) Miliarakis, 151.

Citons, parmi beaucoup d'autres, un jeune homme de ce temps, Nicéphore Blemmydès, qui devint plus tard très illustre. Blemmydès fut obligé, pour augmenter ses connaissances et compléter son éducation, de parcourir nombre de villes de la Bithynie (1), où il espérait rencontrer quelque bon maître. Il alla même jusqu'à Scamandre, qui n'appartenait pas alors à l'empire de Nicée, pour y entendre les leçons du célèbre maître Prodromos (2).

L'empereur Vatatzès remédia à ces inconvénients. Désireux de relever son peuple et l'empire par la culture intellectuelle, il fonda dans toutes les villes de ses états des bibliothèques publiques (3), où il recueillit des livres de tout art et de toute science. Il institua en outre à Nicée une école supérieure de philosophie (4). Ainsi l'instruction prit un nouvel essor et Nicée devint un véritable foyer de lettres grecques.

Nous avons cité, en passant, toutes les difficultés que rencontra Blemmydès pour s'instruire. Nous étudierons maintenant de plus près ce personnage ainsi que son élève, l'historien Georges Acropolite. Outre qu'ils exercèrent une grande influence sur le développement de l'instruction de leur temps, ils furent tous deux les maîtres et plus tard les amis et les correspondants de Théodore II.

*
* *

Nicéphore Blemmydès est né à Constantinople en 1197. Son père était médecin. Après la prise de

(1) Blemmydès, 55.
(2) Blemmydès, 4.
(3) Anonyme, 519.
(4) Blemmydès, 29.

Constantinople en 1204, ses parents durent quitter cette ville et se réfugier avec d'autres Grecs à Nicée.

Ses heureuses dispositions pour l'étude se manifestèrent dès sa plus tendre enfance, pendant laquelle il étudia la grammaire avec une application rare (1).

Après la période de grammaire qui dura quatre ans, il étudia Homère et les autres poètes. Il s'adonna ensuite aux exercices d'Aphtonios et il apprit la rhétorique d'Hermogène et la logique. A l'âge de seize ans, il avait déjà parcouru toutes les étapes de ce programme et, voulant s'instruire davantage, mais n'ayant pas de professeur compétent, il se mit à étudier la médecine (2).

A l'âge de vingt ans, il s'adonna aux plaisirs. Toutefois, trois ans plus tard, il se sépara de la jeune fille qu'il aimait (3), et revint à ses études.

Pendant cette dernière période il fréquentait la cour, toujours dans l'intention de s'instruire davantage ; car fréquenter la cour était alors considéré comme le couronnement de l'éducation de la jeunesse noble (4).

A l'âge de vingt-trois ans il alla à Scamandre entendre les leçons du célèbre maître Prodromos (5).

Là, Blemmydès put apprendre l'arithmétique de Nicomaque, la divination (χρησμολογικὴν) de Diophante, toutes les parties de la géométrie, l'astronomie, la syllogistique et une partie de la physique.

Puis il revint à Nymphée, où il s'adonna de nou-

(1) Blemmydès, 2 sq.
(2) Blemmydès, 3.
(3) Blemmydès, 3.
(4) Blemmydès, 4 : Παίδευσιν καὶ ταύτην καλοῦσι.
(5) Blemmydès, 4.

veau à l'étude de la médecine et commença l'étude de la théologie (1).

A l'âge de vingt-six ans, il se rendit à Nicée auprès du patriarche Germain, qui lui donna une place dans le clergé de la grande église.

Cependant cet homme doué de tant de vertus, ce savant distingué se fit beaucoup d'ennemis (2) et cédant devant l'hostilité toujours croissante qu'il rencontrait, il se rendit dans l'île de Lesbos : il en revint d'ailleurs bientôt, plein d'enthousiasme pour la vie monastique dont le patriarche voulut en vain le détourner.

Blemmydès alla se renfermer dans le couvent des Deux-Montagnes au *Latros* (3) et de là à Ephèse, auprès de l'archevêque Manassès.

Deux ans plus tard, il alla visiter Jérusalem. En passant par Rhodes, il fut reçu très cordialement par le prince de cette île, Léon Gabalas, qui le persuada d'y séjourner tont l'hiver.

Blemmydès, à Rhodes, alla s'enfermer dans le couvent du mont Attabyros, où il trouva une foule de bons livres (4), et il s'adonna nuit et jour à leur lecture, jouissant d'une quiétude sans égale, mais qui fut, hélas ! de courte durée.

La campagne de l'empereur Vatatzès contre le césar Léon Gabalas, obligea notre savant à quitter sa paisible retraite et à revenir à Ephèse.

En 1237, il fut nommé archimandrite du couvent

(1) Blemmydès, 6.
(2) Il attribuait lui-même ce fait à son caractère dur : « Εἰς τὸ τῆς γνώμης σκληρόν. »
(3) Latros ou Latmos, montagne en Asie-Mineure, près du Méandre. Krumbacher, p. 134.
(4) Blemmydès, 62.

de Saint-Georges le Thaumaturge et l'année suivante l'empereur le chargea de l'éducation de cinq jeunes gens (1). Blemmydès accepta mais sans rémunération (2).

Plus tard, il entreprit un voyage au mont Athos, à Thessalonique, à Larissa et dans les pays environnants, où il trouva et étudia des livres innombrables (3). De retour à Nicée, il s'établit définitivement au couvent de Saint-Georges.

Blemmydès est une de ces figures qui ne sont pas rares dans la civilisation byzantine ; c'est un savant grec en qui la science profane cède le pas à la philosophie chrétienne. Il est Grec et il en a pleine conscience. Blemmydès appelle l'empire d'Orient, « Etat hellénique (4), Ἑλληνὶς ἐπικράτεια », et en racontant son voyage à Scamandre il dit que cette ville n'était pas encore sous le sceptre des Grecs. « Οὐ γὰρ ὑπὸ τὰ τῶν Ἑλλήνων τῷ τότε σκῆπτρα ἡ Σκάμανδρος (5). »

Comme savant Blemmydès fait honneur à son époque.

Passionné pour l'étude, il courait partout, dans l'intention d'accroître ses connaissances. Son savoir est varié et profond, il est pour ainsi dire universel. Mais Blemmydès est moine et il devient ascète, surtout après les nombreuses et violentes attaques de ses ennemis.

Peu lui importe la vie d'ici bas. Peu lui importent les bonheurs terrestres, passagers et futiles. Le tout

(1) C'est probablement alors qu'il fut chargé aussi de l'éducation de Théodore II. Voir p. 175.
(2) Blemmydès, 29.
(3) Blemmydès, 36.
(4) Blemmydès, 63.
(5) Blemmydès, 4.

est de gagner les honneurs du ciel (1). Aussi lui fut-il impossible de sortir du dogmatisme chrétien.

S'il condamne l'astrologie et fait honneur à l'astronomie céleste (2), s'il écrit dans une langue parfaite des lettres et de doctes traités sur la géographie et sur les devoirs des rois, son œuvre, quelque grande, quelque variée qu'elle soit, est loin d'avoir cette originalité qu'on est en droit d'exiger d'un savant tel que lui.

Le grand mérite de Blemmydès est d'être un vulgarisateur et c'est précisément de vulgarisateurs qu'on avait besoin en ce temps-là.

*
* *

Georges Acropolite est né à Constantinople en 1217 (3). Son père, chef d'une famille très nombreuse, n'avait pas pu suivre l'exemple des autres notables grecs et était resté à Constantinople. Néanmoins, il cherchait toujours l'occasion de s'enfuir, et à cet effet il envoya à Nicée son fils Georges (4). L'empereur Vatatzès reçut favorablement le jeune réfugié et lui offrit l'hospitalité dans son propre palais.

Acropolite le père tomba bientôt gravement malade, et mourut deux ans après, sans avoir pu réaliser son rêve d'aller à Nicée

Lors de son arrivée en cette ville, Georges Acropolite était âgé de seize ans et il avait déjà terminé sa première éducation (5).

(1) Blemmydès, 62.
(2) Blemmydès, 8.
(3) Heisemberg. Acrop., préface IV.
(4) Acropolite, 46, sq.
(5) Acropolite, 46 (Γραμματική ou ἐγκύκλιος παίδευσις, quadrivium).

Un an après, l'empereur, voyant le goût du jeune homme pour les lettres, l'envoya avec d'autres adolescents étudier la philosophie à l'école supérieure (1) qu'il venait de créer, sous la direction du fameux maître Hexaptérygos. Lorsque ces jeunes gens se présentèrent devant l'empereur, celui-ci s'adressant à Acropolite lui dit ces paroles qui caractérisent bien l'estime que Jean Vatatzès avait pour les lettrés :

« J'ai pris ces jeunes gens à Nicée, pour les envoyer « à l'école. Quant à toi, tu dois montrer par ton zèle et « ton application que tu sors de ma demeure. J'eusse « pu faire de toi un soldat, tu aurais alors la pension « réglementaire ou un peu plus à cause de ta noble « origine. Mais si tu excelles dans la philosophie tu « mériteras de grands honneurs et de grandes récom- « penses ; il n'y a que le roi et les philosophes qui « soient renommés parmi les hommes (2) ».

Après la mort d'Hexaptérygos, Acropolite continua, vers l'an 1238, ses études sous la conduite de Nicéphore Blemmydès (3) dont la réputation était déjà solidement établie.

Acropolite était très aimé à la cour. Il vivait constamment avec la famille impériale, et, en campagne, il suivait l'empereur pour rédiger les lettres officielles par lesquelles, selon une ancienne coutume, les empereurs de Byzance annonçaient leurs victoires au peuple de la capitale (4).

Du reste Vatatzès avait auprès de lui un cabinet de secrétaires, composé de Joseph Mésopotamite et

(1) Acropolite, 49 (διδασκαλεῖον).
(2) Acropolite, 49.
(3) Acropolite, 67. (Acropolite avait alors vingt et un ans.)
(4) Acropolite, 79, 1.

de Nicéphore Alyate pour la correspondance ordinaire, d'Acropolite et de Jean Macrotos pour la correspondance officielle et la rédaction des traités (1).

Acropolite était en outre bien souvent chargé de missions délicates. Il fut même envoyé une fois à Constantinople pour négocier au sujet d'une affaire secrète (2). Il obtint le titre de logothète τοῦ γενικοῦ (3) et plus tard celui de grand Logothète... Théodore II, lors de la campagne de 1257, le nomma gouverneur de tout l'Occident.

Acropolite est un élève de Blemmydès transformé par l'influence de la cour. Son érudition est très vaste. Comme auteur, il est plus attrayant et plus élégant que son maître Blemmydès. Son œuvre principale (Annales) Χρονικὴ συγγραφὴ (4) est le document historique le plus important de cette époque. Dans son introduction il déclare qu'il sera impartial. Y réussit-il toujours ? C'est une question que nous aurons mainte fois l'occasion d'examiner au cours de ce travail.

(1) Acropolite, 91.
(2) Lettres LXXXII.
(3) Heisemberg (Proleg. VII).
(4) Il écrivit en outre deux discours sur la procession du Saint-Esprit, des poésies et la très belle oraison funèbre de l'empereur Vatatzès.

CHAPITRE III

L'ÉDUCATION LITTÉRAIRE DE THÉODORE II. — LE MILIEU

C'est de ces maîtres distingués que Lascaris reçut l'éducation la plus variée, la plus complète qui pût être en ce temps-là (1).

Dans une lettre (2) adressée à l'archevêque d'Ephèse Nicéphore, Théodore II énumère lui-même tout ce qu'il avait appris : Explication des auteurs grecs, musique, mathématiques, physique, géométrie, astronomie, le tout avec les détails les plus minutieux, « détails qu'on peut rarement trouver ou qui sont tout à fait inconnus (3) aux contemporains ». Il étudia surtout, et dans toutes ses parties, la philosophie.

(1) En dehors de ses maîtres, Lascaris avait un précepteur chargé de surveiller sa conduite. C'était un vieux personnage originaire de Constantinople. Il ne put jamais gagner la sympathie de son élève. Il lui conseillait, parait-il, de ne pas trop s'adonner à l'étude de la philosophie. Théodore, dans la satire qu'il composa plus tard contre lui, s'étonne de ce que ses parents, qui étaient si intelligents, l'eussent confié aux soins de ce personnage. « On donna le loup, dit-il, comme précepteur à l'agneau. » Mais il accorde que peut-être le commerce de cet homme fourbe lui fut utile pour modérer son extrême simplicité. Paris., sup. gr. 37, fol. 46 v°. Κωμωδία εἰς τὸν βαϊοῦλον αὐτοῦ, κάκιστον καὶ χείριστον ὄντα. Nous n'avons pas d'autres renseignements sur ce personnage. *Christophe le bossu*, dont parle Théodore dans quelques-unes de ses lettres, n'est peut-être que son précepteur ; dans la satire, il lui attribue, en effet, entre plusieurs autres, cette difformité.

(2) Lettres CV.

(3) Lettres CV, p. 144, 26.

A l'époque de Théodore II on cultivait beaucoup la philosophie. Déjà, depuis le XIe siècle, les Byzantins étudiaient Platon (1) aussi bien qu'Aristote.

Dans la *Satire* (2), il nous indique exactement les matières que son maître (Acropolite peut-être) lui avait enseignées : la muse homérique, la philosophie de Socrate, de Platon, de Pythagore, d'Aristote, la théologie, les mathématiques, la technologie, Euclide, l'harmonie de Claudios, la leptologie (λεπτολογία) d'*Idiophante*, l'astronomie de Ptolémée.

Dans les lettres et les traités qu'il écrivit plus tard, on voit en effet s'étaler son riche savoir en matière de philosophie, et les citations empruntées à Homère, à Sophocle, aux pythagoriciens, à Platon, à Aristote, citations qui se pressent spontanément sous sa plume nous prouvent sa profonde connaissance des auteurs grecs.

Comme élève, Théodore II était très appliqué. Il se renfermait dans le palais et travaillait nuit et jour. En cela il suivait l'exemple général de ses contemporains qui étaient enflammés du désir d'apprendre et de s'instruire.

Après qu'il eut terminé ses études auprès de ses maîtres, il continua à travailler seul et toutes les fois qu'il se heurtait à une difficulté, il leur en demandait par lettre l'explication.

Dans la lettre LXVI, par exemple, il prie Acropolite de lui expliquer ce que c'est que la Ἀριθμητικὴ μεσότης la γεωμετρικὴ μεσότης, etc. (proportions) (3).

Le désir de s'instruire se manifestait surtout dans

(1) Krumbacher, *Histoire de la Litt. Byz.*, 429.
(2) Paris. sup. gr. 37, fol. 49 v°.
(3) Le livre de Jamblique, *Introduction à l'arithmétique de Nico-*

le milieu, où Théodore II grandissait, à la cour qui était le rendez-vous de tous les lettrés. Là, la conversation prenait un ton sérieux et les discussions philosophiques et théologiques succédaient aux débats scientifiques.

Blemmydès, dans son autobiographie, nous donne une idée de ces réunions (1). Lors de son retour de Scamandre en 1224, il alla à Smyrne, où la cour se trouvait de passage et il se présenta devant l'empereur.

Vatatzès qui était entouré de nombre de seigneurs lettrés, chargea Démétrios Carykès, le grand Philosophe, de sonder les connaissances philosophiques du jeune savant. Carykès désirant confondre le jeune Blemmydès et montrer son ignorance, lui présenta la proposition suivante (2) :

« Celui qui ne marche pas selon le conseil des méchants est un homme heureux (3). »

Mais Carykès fut déçu dans ses desseins, il avait très mal construit sa proposition. Blemmydès saisit au vol la faute et s'écria : « Ecoutez tous, la doctrine « merveilleuse du grand Philosophe ! Ecoutez tous, « ses paroles irréfutables ! Il prétend que tout cheval « est un homme bienheureux, ainsi que tout oiseau « et tout poisson, le fer, l'éponge, etc. Y en a-t-il « donc qui puissent marcher selon les conseils des « méchants? Si tu mets la majeure avant, moi je « mets la mineure avant. D'après ton avis, « celui qui

maque, qui pourrait donner à Théodore tous les renseignements sur les μεσότητες n'était pas alors connu, paraît-il. En tout cas Théodore connaît Jamblique par d'autres œuvres, parce qu'il le cite deux fois dans son livre sur la *Relation universelle*. Migne, 140.

(1) Blemmydès, 55 sq.

(2) Blemmydès, 55.

(3) Second, *Traduction de l'Ancien Testament*. Psaumes, p. 850. « Heureux l'homme qui ne marche pas selon le conseil des méchants. »

« n'a pas marché selon les conseils des méchants est « un homme heureux. » Qui donc ? Le bœuf ? Si oui, « tu conclus que la bête privée de raison est ensemble « bienheureuse et raisonnable. Pour tromper quel- « qu'un, excepté moi bien entendu, tu devais for- « muler ta proposition comme suit :

« L'homme qui ne marche pas selon les conseils « des méchants est heureux. »

« David ne considère pas seulement comme bien- « heureux celui qui ne marche pas selon les conseils « des méchants ; tout le monde pourrait le faire, mais « celui qui, outre cette condition, a rempli les autres « énumérées dans les cinq versets qui suivent. »

*
* *

C'était l'impératrice surtout qui aimait ce genre de discussions.

Un jour, la cour se trouvait à Périclystra, petite localité située entre Smyrne et Nymphée.

Une éclipse du soleil souleva une vive discussion entre l'impératrice, Acropolite et le médecin Nicolas. L'impératrice avait demandé à Acropolite la cause des éclipses (1). Celui-ci, bien que débutant dans l'astronomie, science qu'il étudiait auprès de Blemmydès, put donner l'explication exacte de ce phénomène (2) (celle qui est adoptée aujourd'hui).

Le médecin Nicolas ne voulant pas admettre cette théorie, le débat s'échauffa. Ce médecin n'avait pas de connaissances philosophiques mais, en revanche, il possédait à fond sa science, surtout la partie empi-

(1) Acropolite, 63.
(2) Acropolite, 63, 7.

rique. Il avait le titre d'actuaire et l'impératrice le tenait en grande estime. Au cours de cette discussion qui devenait de plus en plus âpre, l'impératrice traita Acropolite d'idiot. Mais elle s'en repentit bientôt et, s'adressant à l'empereur qui était présent elle dit : J'ai eu tort de l'appeler idiot ; on ne doit pas traiter ainsi ceux qui professent la philosophie.

*
* *

La question de l'union des églises donnait lieu à d'autres assemblées, où les envoyés du Pape discutaient avec les orthodoxes sur les points en litige.

Une des principales questions qui les occupaient était celle de la procession du Saint-Esprit.

Lors de la tentative de Vatatzès en vue de l'union des églises, en 1232, Démétrios Carykès fut chargé de donner la réplique (1) aux légats du Pape Grégoire IX, mais il fut bientôt vaincu. Blemmydès alors le remplaça et réussit à réfuter (2) toutes leurs assertions.

*
* *

D'un autre côté les distractions sportives n'étaient pas moins en estime à la cour de Nicée.

Les jeunes seigneurs se réunissaient devant le palais, et là, sous les yeux des princesses, ils se livraient à des jeux fort intéressants (3). La cour aimait surtout la chasse et c'est pendant une partie de vénerie que l'impératrice étant tombée de cheval, et ayant été traînée par terre sur un grand parcours, reçut des lésions internes qui la rendirent stérile (4).

(1) Blemmydès, 63, 6.
(2) Blemmydès, 70, 21.
(3) Pachymères, 65, 22 sq.
(4) Nicéphore Grégoras, 44, 8.

CHAPITRE IV

LE CARACTÈRE

Sous l'action de tant d'influences toutes convergentes, il était impossible que Lascaris ne devînt pas un savant passionné.

Blemmydès surtout, le moine austère, l'ascète imbu du mépris du monde, exerça une grande influence sur le jeune prince. Du reste, le tempérament maladif de Théodore II le portait vers la solitude et la méditation. Des maux de tête (1), des douleurs à la langue et au pharynx (2), des hémorragies fréquentes (3) minaient et affaiblissaient sa santé.

On pourrait attribuer cette cachexie (4) à une disposition héréditaire du côté du père, aggravée tant par le surmenage intellectuel que par la précocité de son mariage.

Il est permis de croire qu'il eut à souffrir des fièvres paludéennes qui sévissent encore sur les bords du lac Ascanios (le lac de Nicée) et dans l'intérieur de l'Asie Mineure.

(1) Lettres CXXXIV.
(2) Lettres IX, 14.
(3) Lettres XVII, 8.
(4) La lettre X à Blemmydès aurait pu nous fournir d'autres détails. Malheureusement, elle ne nous est pas parvenue tout entière ; elle se termine juste au commencement de la description de la maladie.

Les médecins, dit-il, bavardent et ne peuvent rien lui faire. Ils le tourmentent en essayant leurs médicaments et leur science (1).

Aussi le jeune prince se renfermait-il dans le palais et s'adonnait-il à un travail auquel rien ne pouvait l'arracher.

La nuit même était en partie consacrée à l'étude, malgré les remontrances des médecins. Théodore s'en moquait : « la nuit, disait-il, donne naissance aux bonnes idées. Celui qui par pusillanimité ne tire pas profit des biens de la nuit se fait décidément grand tort (2). »

Il travaillait donc sans cesse. Nuit et jour occupé du seul objet de ses études, la philosophie. Ses maîtres l'y avaient bien exercé. Mais lui ne se contente pas de ce qu'il sait, il veut toujours savoir davantage.

Aussi n'exagère-t-il point lorsqu'il s'écrie : « Qui m'a vu honorer dans ce monde autre chose que ma chère philosophie ? »

D'une nature bonne et tendre, Lascaris aime tout le monde : ses parents, ses maîtres, ses amis, sa patrie. Il adore cette patrie ruinée qui fut relevée par les seuls efforts des Lascaris. Cette résurrection provoque son admiration et son enthousiasme (3).

(1) Lettres XX, 28 sq.

(2) Lettres LXX, 1 sq.

(3) « Αλλ' ὅγε (son père) τοῦ χριστωνύμου λαοῦ βασιλεύς, ὑπὸ τῆς λατινικῆς, καὶ περσικῆς, καὶ βουλγαρικῆς καὶ σκυθικῆς, καὶ ἑτέρας πολυαρχίας ἐθνικῆς, καὶ τυραννικῆς τὴν αὐσονίτιδα γῆν μερισθεῖσαν μυριαρχῶς, εἰς ἓν ταύτην συνήγαγε, καὶ τοὺς ἅρπαγας ἐμαστίγωσε... »

(Paris., supp. gr. 37, fol. 12. — supp. 472, fol. 13). Dans l'éloge de la ville de Nicée il dit :

... « Σὺ μόνη (Nicée) μέσον ὥσπερ ὅπλον ἀγχέμαχον εἰσεπήδησας, τῆς ἰταλικῆς ἰσχύος τὴν σηπεδόνα ἀποκρουομένη καὶ ἀλυκότητι στρατηγίας δηλονότι καὶ εὐσεβείας, τὴν αὐτῶν σεσαθρωμένην ὀφρὺν ταπεινοῦσα καὶ ἀτιμάζουσα, ταῖς ὃ, περσικαῖς ἐκδρομαῖς ἀντιταττομένη, καὶ τὴν ἧτταν αὐταῖς ἀεὶ συναρμόττουσαὲ

Sa tendresse résume tout son caractère; elle est le principe de toutes ses œuvres et de tous ses actes.

La maladie de son ami Muzalon le rend malheureux (1), celle de Blemmydès lui cause des maux de tête (2). Théodore a conscience lui-même de sa sensibilité : Y a-t-il quelqu'un qui soit malade, sans que je ne devienne malade moi-même ? Qui souffre, sans que je ne souffre dans mon cœur (3) ?

Maintenant se pose une question : Ce jeune homme délicat, poète et savant, sera-t-il capable de tenir en main les rênes de l'empire, et de continuer avec succès l'œuvre de son aïeul et de son père ? On ne peut pas se prononcer avant son règne, car son caractère est en formation continuelle. Théodore étudie encore, évolue et évoluera jusqu'au jour même de son avènement. Il étudie dans la grande école de son père. Dans les chapitres suivants nous tâcherons de suivre de près cette évolution. Nous verrons ainsi comment Théodore II, sous l'influence de son père et d'autres causes déterminantes, s'affranchit de l'enseignement de ses maîtres théologiens, comment il se dégage de l'ascétisme auquel il était enclin, descend peu à peu, des sphères idéales où il planait, vers la réalité et se fait une idée concrète du monde qui l'entoure et de ce que ce monde exigera de lui.

Grâce à la moralité de son caractère, à sa profonde

στρατηγοῦντος ἐκ σοῦ οἱονεὶ τοῦ πρωτουργοῦ τῆς ἀναλωθείσης ῥωμαίων ἀρχῆς, μεγαλοθύμου, ἀετοδρόμου μεγάλου βασιλέως Θεοδώρου τοῦ Λάσκαρι, νῦν δὲ τῷ θεμελίῳ τούτου ὁ γενναιόφρων, βριαρόχειρ μεγαλοφυὴς βασιλεὺς Δούκας ὁ χαριτώνυμος, μυριαχῶς αὔξων τὰ ὅρια τῆς ἀρχῆς, εἰς τὴν ἀρχαίαν ἔγγιστά πως αὐτὴν ἀνάγειμεγαλειότητα. » (Paris., sup. gr. 472, fol. 30 v°.)

(1) Lettres CLXI, 1 sq.
(2) Lettres XIII, 12.
(3) Lettres LIX, 38 sq.

érudition et à son penchant philosophique, il se formera une conception sublime du pouvoir, de la mission divine du roi, et, se plaçant à ce point de vue, il se persuadera, qu'il a encore besoin d'étudier (1), lui, « fils des rois, prince qui se prépare à régner, à diriger les destinées de l'empire, à devenir le gardien vigilant des villes, le consolateur et le rempart des peuples. » «... C'est la philosophie, dit-il, qui rend les princes vertueux, les arme d'équité, de perspicacité, de majesté, de libéralité, et leur dicte des hauts faits. »

On le prévoit, Lascaris empereur n'aura qu'un seul but, le bonheur de son peuple.

Çà et là, on peut trouver dans la partie de sa vie antérieure à son règne, des traits qui laisssent deviner un caractère ferme jusqu'à l'opiniâtreté, et qui confirment la vérité de ces paroles de Blemmydès : « Je connaissais son caractère chaud et irascible, et son insistance dans les ordres qu'il donnait (2). »

Nous en citerons deux exemples caractéristiques : Théodore, s'adressant à l'archevêque Nicéphore d'Ephèse, au sujet d'un champ qu'il voulait enlever à son diocèse pour l'affecter au couvent de Blemmydès, fait preuve d'un caractère autoritaire : « Je suis le fils du roi, dit-il, ma majesté le veut (3). »

Dans une lettre, où il demande la punition de son ennemi Philès, il écrit plein d'emportement : « Mon père doit le punir, autrement je l'exécute de ma propre main (4) ! » Dans le prince, perce déjà l'autorité de l'empereur.

(1) *Satire du Précepteur.* Paris., sup. gr. 37, fol. 52 r°.
(2) Blemmydès, 45.
(3) Lettres CVII. Ma majesté, ἡ βασιλεία μου, Théodore s'attribue ce titre avant son règne aussi.
(4) Lettres LXXVIII, p. 106, 35.

CHAPITRE V

LES AMIS DE THÉODORE II

L'AMITIÉ, DOCTRINE POLITIQUE

Dans la lettre CXI, Théodore déclare qu'il n'aime que le commerce des hommes vertueux et celui de ses amis. Ses amis, ce sont tous les lettrés de son temps et les lettrés seulement. On chercherait en vain parmi ses correspondants un seul membre des familles nobles qui résidaient à Nicée depuis la prise de Constantinople par les latins. Cela n'est pas sans importance, et nous devons voir ici la genèse de l'aversion de ce prince contre le parti aristocratique.

Il est évident que Théodore ne faisait que suivre ainsi la tradition de son père qui n'était pas en bons termes avec le parti aristocratique. Nous avons vu qu'une des causes qui obligèrent cet empereur à s'éloigner de Nicée et lui firent préférer comme résidence la ville de Nymphée était l'attitude peu rassurante des nobles à son égard.

Il est permis de croire en outre que la noblesse témoignant peu de goût pour les lettres et la philosophie, Théodore fut tout naturellement porté à chercher des relations et à se créer un autre entourage composé de lettrés et de philosophes.

Dans son discours sur la sagesse (1) il dit qu'il aime mieux se promener dans la maison de la sagesse que se rasassier d'or et d'argent, richesses éphémères. Ailleurs, dans une lettre adressée à Blemmydès nous trouvons ces paroles : « La plupart des hommes ont en estime les choses de peu de valeur, la matière. Les hommes d'élite au contraire font grand cas des choses qui paraissent à la multitude tout à fait inutiles. Les uns admirent les gemmes, l or, les perles et les brocards, les chants et les festins, et tout ce qui rapporte à la richesse et à la prodigalité. Les autres ne vivent que de paroles et dans la méditation philosophique. Ces derniers, par la fermeté de leur esprit et la pureté de leur morale ont comme seul guide de leur vie, la philosophie. Ils adoptent ainsi la meilleure manière de vivre, celle qui réside dans la crainte de Dieu. Ceux qui aiment la vraie sagesse embrassent la crainte de Dieu et ceux qui craignent Dieu, embrassent en effet la sagesse. La sagesse est le principe de la crainte de Dieu (2). »

Dans la suite de ce passage (3) il prouve que ceux qui aiment la sagesse doivent nécessairement aimer et respecter les philosophes et explique ainsi sa profonde vénération pour son cher maître Blemmydès. Du reste, il suffit de jeter un coup d'œil sur sa correspondance pour voir combien ce prince estimait et vénérait ses maîtres et en général tous ceux qui s'occupaient de lettres et de philosophie.

Blemmydès et Acropolite vivent constamment

(1) Ambros., c. 308 infer., fol. 58 sq.
(2) Lettres I, 1 sq.
(3) Lettres I, 18 sq.

avec lui et, lorsqu'ils sont absents, il échange avec eux des lettres chaleureuses.

Muzalon est son ami intime. Nous n'avons pas beaucoup de renseignements sur ce personnage qui, plus tard, nous occupera beaucoup. Il était originaire d'Adrammyte et d'humble famille. Il fut introduit dès sa tendre enfance dans la cour (1) comme παιδόπουλον pour jouer avec le petit prince Théodore. Muzalon sut gagner la sympathie du jeune prince et, avec l'âge, leur amitié ne fit que s'accroître et devenir de plus en plus étroite.

Dans la lettre XXIV (à Muzalon) Théodore nous expose les causes de son amitié pour ce personnage : « Tu as été élevé avec moi dès ta tendre enfance, et tu « es habitué à aimer ce que j'aime, Nous t'avons « allaité de paroles de sagesse et lorsque tu grandis- « sais nous t'avons nourri de la nourriture solide de « la crainte de Dieu. Quand tu devins homme nous « t'avons confié toutes nos pensées. C'est ainsi que tu « as pu gagner notre amitié sans bornes. »

Il y a toute une série de lettres où Théodore exprime avec une exquise tendresse son amitié pour Muzalon. Ne va-t-il pas jusqu'à dire qu'on n'a jamais vu une amitié comme la leur et que même on n'en verra pas une pareille dans l'avenir (2) ?

Une lettre (3) de Théodore semble nous donner quelques éclaircissements sur le caractère de Georges Muzalon et sur ses qualités. Nous y apprenons qu'il était intelligent, instruit et éloquent : « Tu as l'intelli- « gence aiguë, l'esprit pétillant, la parole prompte (4).

(1) Nicéphore Grégoras, 62.
(2) Lettres LV (à Muzalon).
(3) Lettres XLV (à Muzalon).
(4) Pachymères donne le texte d'un discours de Muzalon.

« Ta pensée est ferme, et les torrents de la science « jaillissent d'elle comme d'une source limpide et « intarissable. »

Aussi bien, si l'amitié de ce personnage avait pu être en quoi que ce soit nuisible à Théodore, Vatatzès dont tous les historiens s'accordent à louer l'intelligence et la perspicacité, n'eut pas manqué de l'éloigner de son fils.

Un autre personnage qui paraît vivre dans l'intimité de Théodore II est Hagiothéodorite qui devint plus tard *logothète des troupeaux*. Le prince l'aimait beaucoup et dans une lettre qu'il adressa à Blemmydès il l'appelle « admirable écrivain ».

On voit encore dans son entourage les grammairiens Phaikès, qui doivent être une famille de lettrés.

Théodore avait des relations étroites avec le clergé. Il correspond avec le patriarche Manuel, les métropolitains d'Ephèse, de Sardes, de Cyzique, de Philadelphie, d'Andrinople et avec les hauts dignitaires laïques de la cour patriarcale, Xiphilin et Argyropoulos.

Il correspond en outre avec une foule de moines et de grammairiens : tels que Acacios, Neilos, Manicaïte, Callistos, Costomyre, Philippe, etc.

Théodore règne en prince absolu sur ce milieu de lettrés dont il s'entoure.

A l'instar des anciens sages, il se fait poser des questions et il y répond de bonne grâce : Jean Phaix et Constantin Couvouclarios (1), lui demandent des explications sur la Sainte Trinité et il compose pour leur répondre un traité spécial. Muzalon lui pose une

(1) Πρὸς τοὺς λογίους τόν τε Κωνσταντῖνον τὸν Κουβουκλάριον καὶ Ἰωάννην τὸν Φάϊκα ἐρωτήσαντας. Paris., gr. 1193, fol. 1.

question sur les rapports des serviteurs et des maîtres, Théodore saisit l'occasion et expose ses théories politiques dans le discours intitulé : « Ὁποίους δεῖ εἶναι τοὺς δούλους εἰς τοὺς κυρίους καὶ τοὺς κυρίους εἰς τοὺς δούλους. »

Il est heureux de lire les productions littéraires de ses amis. Il fait l'éloge de celles qui sont bonnes et il ne se gêne point pour railler ouvertement celles qui lui déplaisent : « Le discours que tu m'as envoyé, dit-il, en s'adressant au notable de Philadelphie Démétrios Iatropoulos, était écrit avec ta niaiserie coutumière (1). »

Il traite de niais, Calothète, *domestique des Scholes* et il trouve que ses paroles sont excessivement ridicules. « Σοὶ μὲν πρὸς τοὺς σοὺς κατακαγχάστους λόγους ἡ ἀντέκτισις ἁρμοδία,... ὦ τὰ πάντα καλῶς ἠσκημένε καὶ ἀρίστως συντεθειμένε, μεγαλεπίβουλε Καλόθετε, εὐηθέστατε (2). »

Il aime ses amis et veille à leurs intérêts (3). « Vous ne deviez pas, écrit-il (4) à l'évêque de Sardes, adresser votre lettre à mon père avant de me la montrer à moi. Elle contenait des paroles qui ne convenaient pas. »

Il réprimande l'archevêque de Philadelphie qui avait voulu empiéter sur le diocèse du métropolitain de Sardes, absent alors en Europe.

Voici ce que lui dit Théodore dans cette circonstance : « Vous n'avez pas bien agi ; quand l'archevêque de Sardes sera rentré, il me reprochera — et avec raison — de n'avoir pas veillé à ses intérêts et

(1) Lettres CXL, p. 97.
(2) Lettres CXXXIX, p. 96.
(3) Lettres. Voir les lettres de Blemmydès adressées à Théodore II.
(4) Lettres CVIII.

il trouvera en même temps que Votre Eminence n'a point de sentiments fraternels (1) envers lui. »

Théodore II érige l'amitié en doctrine politique et la considère comme le meilleur moyen de bien gouverner (2). Il cite, à l'envi, l'exemple d'Alexandre le Grand qui choisit cinq amis fidèles, n'ayant ni pensée ni volonté différentes des siennes.

C'est pourquoi lui aussi veut acquérir l'amitié des personnes qui l'entourent, mais une amitié forte, sincère, sublime.

Il y réussit; le témoignage le plus éclatant, nous le trouvons dans les événements qui se succédèrent après sa mort. On voit en effet se dérouler alors de rares et surprenants phénomènes de tendresse, de respect et de dévouement envers la mémoire d'un ami qui n'existe plus (3).

(1) Lettres CXVIII, p. 165. Cette lettre étant adressée à l'archevêque de *Philadelphie*, on voit que Théodore II fait ici un jeu de mots très spirituel.

(2) « Πέντε καὶ αὐτὸς τῆς αὐτοῦ βασιλικῆς ἀρχικῆς κεφαλῆς φίλους τῆς αὐτοῦ φιλίας ἀξιώσας, τετίμηκεν, ὁμοψύχους, ὁμογνώμονας, ἰσορρόπους, ἴσα ἔχοντας τῇ αὐτοῦ εἰλικρινεῖ διανοίᾳ, τὰ τῶν λογισμῶν αὐτῶν διαβούλια. Καὶ γάρ, εἰ καὶ τῆς ἐκείνου κατὰ ψυχὴν ἀρετικῆς ἁρμονίας διΐσταντο, ἀλλὰ τῆς αὐτῆς ἑρμαϊκῆς κεφαλῆς τὰ βουλητά, σὺν πάσῃ σπουδῇ διεπέρανον, καθὼς ἦν αὐτοῖς δυνατόν, οὓς καὶ φίλους ἐκάλεσε, καὶ δόξῃ ἐσέμνυνε καὶ θεραπείᾳ περιεκάλλυνε, καὶ παντοίως καὶ ἀδιαλείπ ως, καὶ ἀδιαδόχως καὶ ἀκαινοτομήτως, καὶ λαμπρῶς, καὶ περιφανῶς αὐτοὺς ὡς οἷα αὐτοῦ ἀξίους φίλους τετίμηκε. Διὸ καὶ πλέον ἐκ τῆς τοιαύτης τιμῆς τῶν φίλων αὐτοῦ, ἄδεται, καὶ θαυμάζεται, ἢ ἐκ τῆς τῶν κατορθωμάτων τούτου μεγαλειότητος, καὶ θειότητος. Καὶ γὰρ πενταχῶς τὰ τούτων νοήματα, τῇ ἐκείνου νοερᾷ διανοίᾳ συναδόμενα καὶ ἑνούμενα, καὶ τέλη τελοῦντα νοητῶς νοερά, ἐξ ἄκρου θράκης, τὰ τῆς Λιβύης διαδραμεῖν τοὺς δούλους σὺν τῷ δεσπότῃ ἠξίωσαν. » Paris., sup. gr. 472, fol. 62 r° et v°.

(3) Cf. la noble et héroïque attitude du patriarche Arsène et des métropolitains de Sardes et de Thessalonique.

CHAPITRE VI

MORT DE LA FEMME DE THÉODORE II

Théodore II vivait heureux, partagé entre ses chères occupations de lettré, et ses devoirs de prince royal, lorsqu'un grand revers vint le plonger dans la désolation.

Sa femme aimée, avec laquelle il fut élevé, venait de mourir dans la fleur de l'âge.

Nous ne savons pas beaucoup de choses sur cette princesse. Nous avons vu qu'elle était la fille du roi des Bulgares Asan et qu'elle se maria avec Théodore II à l'âge de neuf ans. Elevée à la Cour de Nicée, elle devait avoir reçu une éducation soignée. Acropolite dit que c'était l'impératrice Irène qui veillait à son instruction (1).

Les historiens ne parlent point d'elle. Blemmydès seulement l'appelle « la lune brillante » dans une ode (2) qu'il composa à l'occasion de la naissance du prince Jean, fils de Théodore II.

Nous ne savons pas non plus au juste la date de sa mort.

Le prince Jean (3) à la mort de son père était âgé de neuf ans environ. Or la princesse Hélène ne vivait plus lors de l'avènement de son époux, elle

(1) Acropolite, 52, 14.
(2) Blemmydès, 110.
(3) Le prince Jean est le plus jeune des enfants de Théodore II et de la princesse Hélène.

mourut donc entre 1249 et 1254, et selon toute probabilité dans les derniers mois de 1250 (1).

Lascaris ressentit vivement cette perte. Une tristesse profonde s'empara de lui. Il en vint à maudire la vie et à souhaiter la mort (2).

« Point d'espoir pour moi, » s'écrie-t-il dans une lettre adressée à Acropolite. « Où est la ruche des pensées et des paroles de mon cœur (3) ? Tout est anéanti ! pleure mon désastre ! »

La douleur, à laquelle il s'abandonna tout entier, le rendit nerveux et sensible à l'excès. Le départ de son père et d'Acropolyte (4) augmente encore sa tristesse (5). « Plus d'espoir, s'écrie-t-il, nous sommes perdus. Il n'y a que la mort qui puisse y porter remède. » Il ne sort plus du palais et se livre à toute espèce de mortifications. Il était ascète. Maintenant il ne songe qu'à sauver son âme puisque tout est vanité ici bas. Il hait son corps qui est sujet à tant de souffrances, et puisque la douleur physique est considérée comme un moyen d'épurer l'âme et de lui assurer la félicité éternelle, il la redouble volontiers. Pascal (6) avec qui le génie de Lascaris a

(1) En 1251 Vatatzès alla en Occident pour marcher contre Michel II. Or dans les lettres que Théodore écrivait à l'époque de la mort de sa femme (voir un peu plus bas), il se plaignait que sa douleur était augmentée par l'absence de son père et d'Acropolite.

(2) Lettres LX, 9.

(3) Lettres LVIII, 15 sq.

(4) Lettres LVIII, 9 sq.

(5) Lettres LX, 7 sq.

(6) Lascaris ressemble beaucoup à Pascal tant au physique qu'au moral. Pascal est maladif, ascète, géomètre, philosophe et meurt dans la fleur de son âge au milieu de douleurs atroces. Il en est de même de Théodore II qui est lui aussi maladif et enclin à l'ascétisme dont il s'échappe à temps. Il a encore le goût des mathématiques et c'est à l'aide de la géométrie qu'il prouve ses théories philosophiques. Il composa des pensées, car l'œuvre de Lascaris n'est qu'un recueil de pensées (voir p. 314). Enfin il eut la même mort que lui.

tant d'affinité, après la nuit de la révélation, affronte la douleur qui le ronge. Il devient ascète et se ceint d'une chaîne. Lascaris s'abstient de viande et ne change pas de linge. C'est alors qu'il composa en dehors des lettres navrantes adressées à Blemmydès et Acropolite ses pensées morales empreintes d'un sombre pessimisme (1).

« Pauvre nature humaine, tu ne peux rien faire ! « Tu es douée de raison, tu as un souffle divin, mais « voilà que tu es plus malheureuse que les êtres ina- « nimés, puisque tu es assujettie à ses horribles cor- « ruptions amenées par le temps. Le temps coule et « entraîne avec lui notre vie et ses illusions. L'avenir « est invisible. Personne ne voit, tous se trompent. « Ceux qui possèdent, n'ont rien. Ceux qui pleurent, « qui rient, qui jouent, qui étudient ne font rien. « Les médicaments restent sans résultat et la mort « va triompher. Le voyage aboutit au naufrage. Le « vaisseau est perdu. L'âme qui le gouverne dort ; le « voile se déchire par négligence ; le gouvernail est « emporté. Le vent est contraire, le soleil se couche, « la nuit s'avance, la tempête augmente, le fardeau « est lourd. Le chemin est long, le temps court. « L'avenir incertain. Tout est terrible, le danger est « proche et le péril inévitable.

« La nef de la vie étant détruite par le temps, « toutes ses parties se dispersent et s'anéantissent (2). »

Au milieu de ces réflexions mélancoliques, il est surprenant qu'on ne rencontre aucune trace de la

(1) Ambros. C. 308 infer. Ἐπιτομαὶ ἠθικαὶ τὸ τοῦ βίου ἄστατον διαγράφουσαι.

(2) Ἐπιτομαὶ ἠθικαὶ τὸ τοῦ βίου ἄστατον διαγράφουσαι, ἐκτεθεῖσαι ἐν τῷ πενθίμῳ καιρῷ τῆς ἀποδιώσεως τῆς ἀοιδίμου καὶ μακαρίας δεσποίνης κυρᾶς Ἑλένης, συμβίου αὐτοῦ. Ambros., 308 infer., fol. 78 sq.

consolation que la religion pourrait procurer à un croyant aussi fervent que lui. Lascaris écrivit ce discours étant au paroxysme de la douleur :

« Le coup était si grave ! et le désastre si inopiné ! « Je vivais heureux, dit-il, au comble du bonheur, « sans avoir aucune connaissance des malheurs de « la vie. Maintenant c'est mon désastre qui me les a « fait connaître. »

Néanmoins il ne subit aucun ébranlement dans ses convictions religieuses. Les faits même nous le prouvent abondamment.

L'empereur comprit tout de suite l'importance qu'un tel malheur pouvait avoir sur le caractère de son fils. Témoin, les décisions qu'il prit.

Il se trouvait alors en Occident et se concerta avec Acropolite qui l'accompagnait et le chargea d'adresser à Théodore quelques conseils pour sa propre gouverne.

Acropolite dans une lettre qui ne nous est pas parvenue, conseilla à son élève de s'adonner à la musique. Mais Théodore répliqua (1) : « L'homme arrive à désirer la musique après une bonne chère et dans les festins. Or, j'ai toujours méprisé ce genre de distractions (2). » Acropolite l'engagea ensuite à prendre des bains fréquents (3) et à s'adonner de nouveau à la chasse qu'il avait négligée (4).

Si l'influence de Blemmydès sur Théodore II était grande, celle de son père, *du roi soleil* « ἥλιος βασιλεὺς » ne l'était pas moins.

La promptitude avec laquelle il se hâta de se con-

(1) Lettres LIV, 1 sq.
(2) Lettres LIV, 31.
(3) Lettres LXI, 8.
(4) Lettres LXI, 7.

former aux désirs de son père montre combien il l'aimait et le respectait.

« Je me suis rendu, dit-il, au désir de mon seigneur et empereur. J'ai mangé de la viande, j'ai changé de linge et je suis sorti de Nymphée. Je me suis conformé à tout ce qu'il voulait. Dis-moi, si l'empereur en est content (1). »

En effet Lascaris sortit de Nymphée et entreprit jusqu'à l'Hellespont un voyage, sur lequel nous avons quelques détails grâce aux lettres qu'il envoyait à Acropolite.

Le jeune prince était accompagné, au cours de cette excursion, par son ami Muzalon et par d'autres personnages qui lui étaient agréables et dont le commerce pouvait le divertir.

Ce voyage eut un heureux résultat. Dès le début, la tristesse de Lascaris se dissipa et l'on voit dans chaque ligne de ses lettres la gaîté qui jaillit et déborde.

A Philadelphie, il fut reçu par un notable accompagné d'un grand nombre d'habitants.

L'attitude de ce personnage, ses cris, son accoutrement et celui des gens de sa suite, faisaient de cette réception une scène comique qui amusa fort le jeune prince. Voici comment il la dépeint : « Au moment « où nous entrions à Philadelphie, un notable vani- « teux vint à notre rencontre, monté sur un mulet. « Il était entouré d'une foule de gens qui faisaient « grand tapage, gesticulaient, criaient, chantaient ; « ils secondaient ainsi l'éloquence de leur chef. La « monture ainsi que le cavalier étaient tellement

(1) Lettres LIX, 43.

« parés, que l'un ajoutait à la magnificence de l'autre. « Mais ce qui est difficile à dépeindre, c'est le dis- « cours. Discours d'une éloquence vibrante, dénué « de tout sens. A mesure qu'il s'avançait vers nous, « il « brayait » davantage, et fronçait les sourcils, et, « voulant étonner par ses cris, il n'arrachait que le « rire des assistants.

« Que je suis heureux d'avoir contemplé cette majesté (1)!!! »

Elevé dans les finesses de la cour byzantine et nourri dans le pur génie de l'hellénisme, Théodore II ne pouvait voir que d'un œil moqueur cette pompe grossièrement asiatique.

C'est à Pergame, devant les monuments grecs, que Lascaris montre toute la délicatesse de son goût.

« Cette ville illustre est pleine d'anciens théâtres flétris par le temps. Ils nous montrent cependant, comme dans un miroir, la gloire et la magnificence de ceux qui les ont bâtis. Ces édifices, images de la sagesse, portent l'empreinte du génie grec. La ville nous les montre pour notre honte, à nous, descendants d'ancêtres illustres.

« On y voit des murailles dont le faîte est couronné d'airain et au milieu de la ville, coule la rivière.

« Par le créateur des pôles! on dirait que les très longs ponts qu'on y voit sont faits d'une seule pierre, tant le travail en est délicat et soigné. Phidias lui-même en admirerait la construction (2). »

Comme on le voit, Lascaris revient toujours à ses goûts de lettré même au cours d'une partie de plaisir, mais il se divertit aussi de tout son cœur et de

(1) Lettres LXXIII.
(2) Lettres LXXX.

toute la vigueur de sa jeunesse. Aimant à railler, il éprouve un vif plaisir à se moquer des personnages comiques de sa suite, tels que Christophe le bossu (1), le maigre Zavariote, etc., tantôt de leur gourmandise, tantôt de leur difformité, parfois de leur ignorance et même il invite ses lecteurs à rire avec lui. N'allons pas croire que là se bornaient ses amusements. Il organisait au cours du voyage des parties de chasse, il allait cueillir des poires, et à Thébé (du mont Placa) où il avait prolongé son séjour, il poursuivait les belles « brunettes » Μαυρομματοῦσαι. Il semble même que le jeune prince eut en ces parages quelque aventure galante. Deux de ses lettres, précisément de cette époque, témoignent d'un violent emportement contre un certain Philès (2) qui l'avait

(1) Ce personnage doit être son précepteur. Cf. plus haut, p. 17.

(2) Cet événement ne doit pas passer inaperçu. Lascaris, malgré ses protestations, a commis quelque peccadille, il avoue lui-même avoir poursuivi les jeunes filles. Probablement les ennemis politiques de Vatatzès profitèrent de cette occasion pour attaquer l'héritier de la couronne et le dénigrer devant le peuple. En tout cas Théodore II se fit dans cette affaire un ennemi acharné qui travaillait peut-être sourdement contre lui et qui manifesta toute sa haine après la mort de cet empereur.

Ce Philès n'est autre que le gouverneur général de Thessalonique et des provinces d'Occident.

L'une des lettres que nous avons mentionnées plus haut (Lettres LXXVII) est un véritable pamphlet. Théodore ne trouve pas d'injures assez fortes pour y exprimer toute sa haine et toute sa colère contre le gouverneur de Thessalonique.

Sathas a cru que Théodore II fait dans cette lettre allusion à l'empereur de Thessalonique (on sait que cet empire n'existait plus depuis 1246) et à de prétendus cultes archaïques des habitants de cette ville : « ... La jalousie des Byzantins, dit-il, campés à Nicée, se fait jour dans les lettres de Théodore Vatatzès, fils et successeur de l'empereur Jean. En s'adressant à Acropolite, l'historien et diplomate, Théodore Vatatzès ne trouve pas de mots assez injurieux pour décrier *ce culte archaïque* dont Thessalonique entourait ses empereurs, il qualifie ces empereurs de bergers, amis des brigands des grandes routes... »

(C. Sathas, *Documents inédits relatifs à la Grèce du Moyen-Age*, tome IV, p. XIV).

Cependant ce Théodore Vatatzès qui paraît ici ennemi du culte

calomnié auprès de son père pour intrigue amoureuse.

Quoi qu'il en soit, Lascaris conserva toute sa vie un doux souvenir de ce voyage. Plus tard, étant empereur, quand il combattait contre les Bulgares, au milieu des fatigues de la guerre, il s'est rappelé avec regret cette excursion du temps de sa jeunesse insoucieuse : « Rappelle-toi, dit-il à Muzalon, notre séjour à Thébé du mont Placa (1), la chaleur de ce pays, la lourdeur du temps, l'aridité du sol, la maigreur du radoteur Zavariote, le bruit insupportable de la mer orageuse, le chant des cigales et tu auras une idée des maux dont nous souffrons ici. Là, du moins, nous avions le refus de quelque jeune fille (2), la récolte de beaux fruits, la chasse des hérons et des grues et tant d'autres distractions. Tandis qu'ici hélas! il n'y a que la chaleur du soleil, la barbarie des Bulgares et des combats pour celui qui veut se battre. »

La mort de sa femme le rendit d'abord malade et le désespéra, mais son caractère en devint plus mûr et plus viril.

païen n'est autre que ce Théodore Lascaris dont M. Sathas préconise ailleurs (*Bibliotheca medii ævi*, t, VII, préface) l'hellénisme et qu'il fait même se convertir au paganisme dans des cavernes. Certes, c'est un sentiment respectable de patriotisme qui fait voir à M. Sathas de l'hellénisme, même là où il n'en est point question. Mais on ne saura jamais influencer l'opinion des savants professeurs qui ont entrepris en ces derniers temps, avec tant de zèle et tant d'équité, l'étude de l'histoire byzantine. Seule la voix des faits est entendue et les faits parlent dans l'occurrence très éloquemment.

(1) Placa, montagne de l'Asie-Mineure.

(2) Ceci éclaircit très bien le passage 45 sq. de la lettre CCXVI que Festa ne peut pas comprendre. Du reste, ce passage est écrit en grec vulgaire. En voici le sens : « Nous nous sommes rendus à Achladeron non pas (cette fois) pour cueillir des poires, mais pour voir des jeunes filles aux yeux noirs. » Dans cette traduction la langue vulgaire du passage nous a permis de garder le mot κατουνεύω du manuscrit au lieu de la correction de Festa καταυεύω. Κατούνι[ον en grec vulgaire veut dire, aujourd'hui encore rue = ὁδὸς. Par conséquent κατουνεύω peut être = ὁδεύω = cheminer, se rendre.

Aux amis qui le poussent à se remarier, il aura à opposer la vanité de ce monde, triste impression que lui causa la mort de sa femme. Ses amis lui diront : Tu as une condition de vie brillante, un nom de famille illustre, tu es élevé sur un trône royal célèbre ; tu ne dois pas éviter les soucis de la vie. Théodore préfère à tout cela la sagesse (1).

La philosophie chasse loin d'elle ceux qui ne la cultivent pas, parce qu'ils ne sont pas dignes de s'approcher de la dignité royale.

C'est à elle, la philosophie, qu'il consacrera toute sa vie : « Τί γὰρ ἐστιν ὕλη καὶ τί χρήματα καὶ τί τρυφὴ, ἐπεὶ λυθῆναι μέλλουσιν ἅπαντα (2). »

(1) Réponse à ceux qui le poussent à se marier, Paris., suppl. gr. 37, fol. 31 r.
(2) Paris., sup. gr., 37, fol. 33.

CHAPITRE VII

L'ÉDUCATION POLITIQUE DE THÉODORE II

A) *L'influence de Jean Vatatzès sur son fils.*

Pachymères rapporte que Jean Vatatzès n'eut qu'un seul but en élevant son fils : faire de lui un bon roi (1).

Pour cela il ne négligea rien : ni les leçons des maîtres les plus éminents, ni ses propres conseils, et les quelques heures que lui laissaient ses royales occupations, il les consacrait à son fils. Un jour il le rencontra à la chasse, vêtu d'un habit magnifiquement chamarré. Le jeune prince salua respectueusement son père ; mais celui-ci feignant de ne pas le voir, Théodore s'approcha de lui pour connaître la cause de cette froideur. Vatatzès lui dit alors en regardant sa tunique dorée : Quel bien as-tu fait aux Romains pour prodiguer ainsi leurs richesses, quand ce n'est point nécessaire ?

Ne sais-tu pas que ces habits dorés proviennent du sang des Romains ? Tu n'en dois faire usage que pour les servir, lorsque nous nous présentons devant les ambassadeurs étrangers : la richesse des rois appartient au peuple (2).

(1) Pachymères, 37.
(2) Pachymères, 39 sq.

Quand Vatatzès revenait de ses expéditions, il faisait venir son fils auprès de lui et l'initiait à la pratique des affaires de l'Etat et à l'art de la stratégie (1), lui expliquant les principes et lui montrant les exemples. Mais c'est surtout par son exemple que ce grand roi exerça le plus d'influence sur Théodore II.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de l'intérêt que Vatatzès avait témoigné au développement intellectuel de son peuple en créant des bibliothèques publiques et des écoles, en encourageant les lettrés et les savants.

Sa tâche ne se borna pas là. Ce prince avait mis sa gloire à assurer le bien-être de ses sujets. Il ranima l'agriculture et le commerce et conclut des traités avec ses voisins. Aussi, grâce à sa vigilance, les finances de l'état commencèrent-elles à prospérer. Il fit de grandes provisions de blé dans toutes les villes pour les temps de disette. Les produits de toutes les contrées même les plus lointaines, de l'Egypte comme des Indes, affluaient dans les villes de ses états. Des hommes de confiance furent chargés de faire le recensement dans les provinces. Ce système favorisa vivement le développement de la situation économique des particuliers; leurs revenus se multiplièrent. L'élève du bétail fit de grands progrès.

On voyait partout une foule immense de troupeaux, de chameaux (2), de vaches, de moutons, à tel point que la terre paraissait insuffisante pour les nourrir (3).

(1) Lettres XIX.
(2) Anonyme, 507 sq.
(3) Anonyme, 507.

Chez tout le monde une émulation pour s'enrichir se produisit, et la terre, négligée depuis de longs siècles, maintenant activement cultivée, produisait ses fruits en abondance (1). L'empereur, lui-même, donnait l'exemple et par la seule vente des œufs de sa ferme, il acheta pour l'impératrice un superbe collier de perles qu'on appela ὠᾶτον (produit des œufs) (2).

Ce n'était plus la misère des derniers temps de l'empire de Constantinople.

L'argent abondait dans le pays si bien que Vatatzès accumula de grandes richesses dans la trésorerie impériale de Magnésie (3).

Ce gouverneur habile et prévoyant ne fut pas moins remarquable comme soldat. Plein de bravoure et surtout de persévérance il réussit à assujettir le royaume rival de Thessalonique, humilia les Bulgares par des défaites successives.

Les victoires de Vatatzès, ses succès réitérés, son gouvernement vigoureux qui réparaît et guérissait les blessures de l'hellénisme meurtri provoquaient l'admiration de Théodore II. Il adorait son père et composa en son honneur des dithyrambes pleins d'enthousiasme. Voici comment il le juge (4) : « Cet empereur réunit l'empire déchiré en morceaux par tant d'ennemis : Latins Persans, Bulgares, Scytes et autres. Il fouetta les usurpateurs ; il défendit son trône, il redressa l'empire par son intelligence, sa lance et son épée et érigea un trophée de vertus. »

(1) Anonyme, 507.
(2) Nicéphore Grégoras, 43, 14.
(3) Pachymères, 71.
(4) *Eloge de son père.* Paris., suppl. gr., 472, fol. 19.

Vatatzès cependant ne fut pas exempt de quelques faiblesses inhérentes à la nature humaine.

Lors de son mariage avec la fille de Frédéric II, il s'éprit de Marchesina (la Marquise), une des dames de compagnie de la jeune princesse. Ce fut un scandale à la cour de Nicée, d'autant plus notoire que Blemmydès à la suite de l'épisode qui eut lieu dans son couvent crut utile de le divulguer largement par son écrit : Ἐπιστολὴ καθολικωτέρα πρὸς πολλούς.

En réalité, l'empereur fut tellement aveuglé par sa passion qu'il permit à cette dame de porter les sandales rouges, honneur réservé aux seules impératrices et de se faire escorter des gardes impériaux.

Mais cet événement s'effaça bientôt devant la grandeur de ses vertus. On fit peu de cas de cette intrigue. Et plus tard, quand la dynastie des Lascaris disparut, le peuple qui est le meilleur juge, proclama la sainteté de Jean Vatatzès et érigea des églises en son honneur (1).

B) *Relations de la cour de Nicée avec Frédéric II et le Pape.*

L'histoire des relations de la cour de Nicée avec le Pape et Frédéric II est fort curieuse et instructive pour expliquer la formation politique de Théodore Lascaris. Elle nous montre la sagacité diplomatique mise par Jean Vatatzès au service de sa cause : arriver à la prise de Constantinople, au moyen de ces deux ennemis acharnés.

(1) Sur les légendes qui se formèrent autour du nom de cet empereur voir : *Byzantinische Zeischrift*, 1905, p. 160-233.

Au Pape, il présentait le leurre si alléchant de l'union des églises, à Frédéric, son inimitié réelle contre le Pape. Théodore I, Lascaris avait interdit toute discussion religieuse dans ses états (1). Cependant son gendre et successeur voulait à tout prix mettre le Pape de son côté et détourner l'intérêt que ce dernier montrait pour l'empire Latin de Byzance qui menaçait de s'écrouler un jour ou l'autre.

L'occasion se présenta d'elle-même. En 1232, passèrent par Nicée cinq prêtres Franciscains qui revenaient de captivité de Jérusalem et se rendaient à Constantinople. Vatatzès chargea le patriarche Germain d'adresser une lettre au Pape Grégoire IX, par l'intermédiaire de ces religieux (2), et de lui demander l'union des églises.

Le Pape se conforma au désir du Patriarche et envoya à Nicée quatre religieux pour discuter sur les points en litige. Il adressa en outre au patriarche une lettre pleine d'arrogance, écrite en même temps avec beaucoup d'adresse, pour exciter l'amour-propre des prélats de l'église d'Orient (3). Il y avait sans doute en Orient des esprits assez aveugles pour désirer sinon le pouvoir pour l'église, au moins son indépendance : Nous verrons plus tard que tel était l'idéal de Blemmydès et de son élève, Acropolite.

Dans sa lettre, le Pape plaignait l'église d'Orient, qui depuis sa séparation de l'église romaine s'était assujettie à l'Etat.

(1) Voir chez Norden, p. 216 sq., la curieuse tentative de Rome pour l'union des églises, sous le règne de Théodore Ier.
(2) *Bibliotheca medii ævi*, t. II, 39.
(3) Matthieu Paris, t. IV, 341.

Après une longue et vaine discussion sur la procession du Saint-Esprit et l'emploi du pain azyme dans l'Eucharistie, les envoyés du Pape se retirèrent à Constantinople.

Au mois de mars, le patriarche Germain convoqua le concile auquel assistait, entre autres prélats, le patriarche d'Antioche. L'empereur et le Patriarche œcuménique invitèrent à ce concile les envoyés du Pape, qui cédèrent enfin et se rendirent à Nymphée.

Il va sans dire que, cette fois encore, les débats n'eurent aucun résultat et que les envoyés s'en retournèrent comme ils étaient venus (1).

Quelques années plus tard, vers 1247, Vatatzès fit de nouvelles démarches auprès du Pape, en faveur de l'union des églises.

Il venait de réussir à enfermer les Latins, en Thrace, dans la seule ville de Constantinople, et il voulait maintenant éviter toute intervention éventuelle du Pape en faveur de Baudoin.

Aussi lui écrivit-il, en lui proposant la soumission de l'église d'Orient à celle de Rome.

Le Pape se hâta d'envoyer à Nicée Laurent, de l'ordre des Frères Mineurs (2). Celui-ci travailla plutôt à semer la discorde entre Frédéric II et Vatatzès. Le Pape ne réussit pas dans ses desseins, l'amitié des deux princes était trop étroite.

En 1249 Vatatzès profita de la présence à Nicée de Jean de Parme, Frère Mineur pour essayer de nouveau une tentative d'union des églises et il envoya

(1) Voir dans tous les détails cette première tentative en vue de l'union des églises. Norden, 348 sq. — Voir aussi la critique du livre de Norden par Diehl. *Etudes Byzantines*, p. 188 sq.

(2) Muralt, 370.

à Rome une ambassade, dont les historiens ne font pas mention. Nous la connaissons seulement par la lettre que Frédéric II adressa à Vatatzès à cette occasion. Miliaraki (pages 386 et 400) semble confondre cette ambassade avec celle de 1254. Il en résulte ainsi un anachronisme puisque Frédéric II est mort en 1250 (1).

En 1254, Vatatzès envoya au pape les archevêques de Sardes et de Cysique (2) ainsi que Arsène Autorianos qui devint plus tard patriarche œcuménique (3).

Les ambassadeurs ainsi que leur suite étaient magnifiquement habillés et montaient de superbes chevaux (4).

Cette fois Vatatzès aborda directement son sujet ; il donna l'ordre à son ambassade de déclarer au Pape qu'il était prêt à reconnaître sa suprématie et en outre, tout ce qui ne serait pas contraire à la doctrine des conciles et des Pères de l'église. En revanche il demandait l'appui du Pape pour occuper Constantinople et l'installation dans cette ville du patriarche œcuménique (5).

Le Pape promit de faire des démarches à cet effet. Mais il mourut peu après, et cette fois encore la tentative de réunion des églises échoua.

Ces discussions théologiques faisaient les délices des lettrés de cette époque. Les hommes les plus distingués de l'empire d'Orient, Acropolite, Blemmydès, Théodore II se complurent à composer un

(1) Voir plus bas.
(2) Pachymères, 367.
(3) Anonyme, 511.
(4) Miliaraki, 401. — Matthieu Paris, t. VIII, 50.
(5) Muralt, 379. T. II.

ou plusieurs traités sur *la procession du Saint-Esprit,* la principale question autour de laquelle se battaient orthodoxes et catholiques.

L'empereur présidait les conférences auxquelles assistait le prince Théodore, très compétent en matière de théologie. Mais nous savons quelles étaient les vraies intentions de Vatatzès.

Les rapports entre Vatatzès et Frédéric tendaient au même but ; leur haine commune contre le Pape les avait unis. Il en résulte que les relations des deux princes étaient cordiales et sincères. A plusieurs reprises, Frédéric II montra son amitié envers les Grecs.

En 1236, le Pape Grégoire IX voulut organiser une croisade pour protéger l'empire latin de Constantinople contre les attaques de Vatatzès et d'Asan, mais Frédéric opposa beaucoup de difficultés et même il défendit le passage par l'Italie, à la petite armée que le Pape avait réussi à lever. Vers l'an 1244 Frédéric II donna sa fille Anne Constance, en mariage (1) à Vatatzès. Désormais les relations devinrent plus étroites.

Vatatzès de son côté faisait tous ses efforts pour venir en aide à Frédéric : en 1248, il lui envoya de l'argent et en 1250, des soldats. Leurs rapports étroits se manifestent encore dans les lettres qu'ils échangeaient, soit pour s'annoncer leurs victoires, soit pour se faire part de leurs projets. Aussi Frédéric II fut-il fort contrarié lorsque Vatatzès lui apprit qu'il envoyait au Pape une mission pour l'union des

(1) Le mariage eut lieu dans la ville de Brousse, où se rendit Vatatzès en grande pompe. (*Satire du Précepteur.* Paris., sup. gr., 37, fol. 56 v°).

Eglises (1). Dans une lettre, où il s'élève contre le Pape, il blâme Vatatzès d'avoir envoyé cette ambassade sans lui demander son avis. « Nous connaissons bien, dit-il, les hommes d'ici, et vous, vous ne savez pas leur méchanceté. Moi aussi je n'aurais rien fait en Orient avant de vous demander votre avis (2). »

Aussi bien, voici en résumé le jeu diplomatique qui se faisait entre Frédéric II, Vatatzès et le Pape.

Frédéric II, rival et adversaire du Pape, voulait affaiblir son pouvoir ; aussi encourageait-il les Grecs, ses ennemis. Vatatzès tâchait de servir sa cause : la prise de Constantinople au moyen de ces deux ennemis acharnés. Le Pape faisait tout son possible pour affaiblir ces deux princes, parents et alliés, en semant entre eux la discorde, et d'un autre côté, affaiblir l'empire grec, en semant la discorde dans son sein, entre l'Etat et l'Eglise.

Pour les affaires ecclésiastiques, Théodore II put tirer, de toutes ces histoires, une leçon précieuse : tenir l'Eglise soumise à l'Etat tout en lui garantissant les libertés qui lui étaient assignées depuis de longs siècles. Voilà comment se forma le prince qui présida à l'élection du patriarche Michel Autorianos de laquelle nous nous occuperons plus tard (3).

Quant à la politique, il put voir dans la personne de Frédéric II, la distance aidant, l'idéal de roi qu'il rêva : Un roi philosophe prêt à sacrifier tout pour le bonheur de ses sujets, un roi qui, dès son avènement, réprima les usurpations commises sur

(1) La mission de 1249, dont nous avons parlé plus haut, p. 46.
(2) *Acta et Diplomata*, t. III, 72 sq.
(3) Voir le chapitre: « L'élection du Patriarche Michel Autorianos, » p. 62.

le domaine royal et qui apaisa les querelles locales (1).

Lors de la révolution des Milanais, Frédéric adressa à tous les princes chrétiens une circulaire que Lascaris a probablement lue. Dans cette lettre il se flattait lui-même de gouverner l'empire avec tant de douceur et tant de justice que depuis Charlemagne aucun prince ne pouvait lui être comparé (2). Aussi la mort de ce prince survenue en 1250 plongea-t-elle Théodore dans des réflexions et lui inspira de belles paroles sur la condition des rois (3):

« Le peuple, dit-il, ne sait pas estimer la valeur d'un règne paternel et il est prêt à maudire le roi qui se sacrifie pour l'intérêt public. Mais le roi ne doit pas y faire attention. Il fera son devoir sans se soucier de l'opinion du monde (4). »

C) *L'ambassade du Marquis de Hohenbourg. — Relations avec les successeurs de Frédéric II.*

L'ambassade du marquis de Hohenbourg fit date en Orient : en effet, un grand nombre d'œuvres et de lettres de Théodore II (5), portent comme date ces mots : « Πρὸ τῆς τοῦ Μαρκίωνος δὲ Ὀεμβοὺργ πρεσβείας » (avant l'ambassade du marquis de Hohenbourg).

Qn'on n'aille pas croire que cette ambassade si fameuse qui venait de la part d'un Hohenstaufen, visait les mêmes buts politiques qui peu auparavant

(1) Zeller, *Histoire*, V, 176.
(2) Zeller, *Histoire*, V, 339.
(3) Oraison funèbre de Frédéric II.
(4) Oraison funèbre. — Appendice, p. 188,15 sq.
(5) Voir p. 158.

unissaient si étroitement la cour de Nicée à l'empereur Frédéric II.

Absorbé par la politique intérieure de ses Etats, Conrad IV n'avait guère le loisir de s'occuper de politique extérieure et de renouer les relations avec l'Empire d'Orient. Il était avant tout soucieux de réunir sous son sceptre l'empire que Frédéric II avait morcelé pour le partager entre ses enfants. Peu à peu, il réussit à arracher à Manfred la plus grande partie de son héritage et le réduisit à la seule principauté de Tarente (1).

Dans l'intention de rendre Manfred tout à fait inoffensif, il s'avisa de le priver de son entourage, dans lequel se trouvaient des hommes d'Etat très habiles et très expérimentés, notamment les oncles de ce prince, Galvano Lancia, Frédéric Lancia et Bonifacio d'Anglone. Tous ces personnages avec leurs femmes, leurs enfants et leurs parents, furent expulsés du Royaume par Conrad IV. Ils se rendirent alors en Orient, et se réfugièrent à la cour de Nicée (2), auprès de la sœur de Manfred, épouse de l'empereur Vatatzès.

Ce n'était pas la première fois que Galvano Lancia visitait l'Orient ; il y était venu peu auparavant comme ambassadeur de Frédéric II (3). Parent de l'impératrice et jouissant de l'estime et de la confiance de Vatatzès, il pouvait faire beaucoup pour gagner ce prince à la cause de Manfred.

Tout cela n'échappa point à l'attention de Conrad, qui comprit tout de suite l'importance de ce fait et

(1) Jamsilla, Muratori, t. VIII, p. 505, E — 506, A.
(2) Jamsilla, Muratori, t. VIII, p. 506 c. — Norden, p. 329.
(3) Jamsilla, Muratori, t. VIII, p. 506 c.

les conséquences que pourrait entraîner une intervention quelconque de l'empereur de Nicée en faveur du prince de Tarente.

Aussi se hâta-t-il d'envoyer en Orient le marquis Berthold de Hohenbourg, homme politique fort habile, de l'aveu de tous les historiens de ces temps, pour prier Vatatzès d'éloigner de ses états les parents de Manfred (1). Voilà quel était le but de l'ambassade du marquis de Hohenbourg (2).

Néanmoins nous pouvons déduire que Conrad IV, pour obtenir ce qu'il voulait, dût faire en échange des promesses (3), et que cette ambassade fournit

(1) Jamsilla, Muratori, t. VIII, p. 506 c. — « Misit Rex postmodum Bertholdum marchionem de Kronebruch in Romaniam, qui prædictos galvanum et fratres ad imperatore Romaniæ fecit de imperio suo licenciari multum displicuisse regi afferens si imperator eos circa se retineret. »

(2) L'histoire de cette intéressante figure est longue et pourrait faire le sujet d'un livre spécial. Parent de Frédéric II et ministre de sa confiance, il réussit grâce à son intelligence et son habileté à obtenir de Conrad IV mourant, la régence de Sicile et la tutelle du prince Conradin. Un peu plus tard, il offrit ces fonctions à Manfred qui sachant bien les ruses du personnage se hâta de décliner l'offre. Puis, pour s'affermir dans son poste, il alla soumettre au Saint-Siège le royaume de Sicile, et c'est pour cela peut-être qu'il reçut du Pape au mois de février 1255 le duché d'Amalfie (aujourd'hui Amalfi, port entre Naples et Salerne). (*Regesta*, l. II, p. 1293).

« Bertholdo et Oddoni ac Lodoyco fratribus marchionibus de Hohenbuch, eorumque hæredibus ducatum Amalfiæ, cum civitatibus, castris, villis, videl. Amalfia, Plaiana, vetita maiore, vita minore, Rufforore, Casanova, Laureto, Tobeli, Scala, Ravello, Tramonte, Agerula, Pogerula, Pino, Pigmonte, Atram maiori, minori insula, Crapitana et Pasitana necnon cum hominibus eorumdem, honoribus, juribus, etc., in perpetuum infendum concedit et donat. »

Nous le voyons plus tard marcher avec le cardinal Octavien, à la tête d'une armée papale, contre Lucera, où s'était réfugié le prince Manfred. (Matthieu Paris, tome VIII, p. 110).

Tour à tour au service du Pape et de Manfred, il finit par être condamné à mort en 1256, par la Curie Romaine pour avoir conspiré contre Manfred. Sa peine fut commuée en celle de la prison perpétuelle et ses frères Otto et Louis partagèrent son sort.

(Jamsilla, Muratori, t. VIII, p. 578, c).

(3) Théodore II avec qui Hohenbourg a négocié (Lettres CLXXX, 1 sq), parce que Vatatzès était alors gravement malade, dit dans la lettre CXXV, adressée au métropolitain de Sardes, que ce personnage était

aux deux parties l'occasion de renouveler l'alliance qui existait entre Frédéric II et l'empire de Nicée.

Ces événements se passèrent, selon toute probabilité, au printemps de l'année 1254 (1). Peu après le roi Conrad mourait et le marquis de Hohenbourg vint auprès de lui pour obtenir la tutelle de son fils Conradin (2).

D) *Les regences de Théodore II.*

Théodore II ne fut pas proclamé empereur du vivant de son père (3). Mais tout le monde s'était accoutumé à le considérer comme héritier de la couronne. Du reste toutes les fois que Vatatzès était obligé de se rendre en Occident, il laissait la régence

très intelligent, très instruit, affable et qu'il savait un peu le grec. Nous apprenons en outre dans cette même lettre que le marquis était accompagné d'un nombre de lettrés et de médecins et qu'il discutait avec les Grecs au sujet des questions philosophiques, scientifiques et théologiques.

(1) Les négociations traînèrent beaucoup et même le peuple y prit part (Lettres CLXXX, 18).

Nous ne savons pas exactement l'issue de cette ambassade. Peut-être encore la nouvelle que Conrad allait mourir trancha la question sans trop de difficulté. Car on voit en Occident tous ces personnages : tant le marquis de Hohenbourg que les expulsés ce même été de 1254.

(2) La lettre CXXV de Théodore II nous permet d'établir la date exacte de cette ambassade. Cette lettre est adressée à l'archevêque de Sardes qui était membre de la mission que Vatatzès avait envoyée à Rome en 1254. Théodore II donne, comme nous avons vu plus haut, des renseignements sur le marquis. Par conséquent nous pouvons déclarer que ce personnage est arrivé en Orient après le départ pour Rome de l'archevêque de Sardes, c'est-à-dire vers le printemps de 1254.

(2) Jamsilla, Muratori, t. VIII, p. 507, A. Galvano Lancia devint le ministre de Manfred et Frédéric Lancia fut nommé gouverneur de Calabre. Jamsilla, Muratori, t. VIII, p. 578.

(3) Nicéphore Grégoras, t. I, 53 sq., insiste sur ce point et dit que « Vatatzès voulait ainsi modérer l'instabilité de la jeunesse ; les jeunes gens se dépravent facilement lorsqu'ils ont l'espoir de régner. Du reste, il voulait que la proclamation de son fils se fit au gré de son peuple, c'est pourquoi il lui en laissa le soin. »

à son fils. En 1242, lors de la campagne contre l'empereur de Thessalonique Jean Ange, l'empereur laissa à sa place en Orient, aux environs de Pégae (ville de l'Asie Mineure) son fils Théodore (1) et lui donna comme conseillers le moine J. Muzalon, savant émérite et habile homme d'Etat, et le grand hétériarque Michel Livadarios.

Théodore devait avoir alors une vingtaine d'années. C'est au cours de cette régence qu'il avertit son père du danger que les Tartares (c'est-à-dire les Mongols) faisaient courir à l'empire, en Asie. Ceux-ci, vainqueurs des Musulmans, pourraient assaillir aussi l'empire de Nicée.

Vatatzès arrangea à la hâte ses affaires à Thessalonique et entra en Bithynie, vers le milieu de l'année 1245.

Plus tard, après un calme de trois ans, pendant lesquels Vatatzès s'occupa de l'organisation intérieure de ses états, il entreprit, vers l'an 1246, une inspection de ses provinces européennes. Théodore était alors assez mûr, il avait l'âge de vingt-quatre ans, et son père put confier la régence à lui seul (2).

(1) Acropolite, 59.
(2) Acropolite, 71.

CHAPITRE VIII

MORT DE L'EMPEREUR VATATZÈS. — SITUATION DE L'EMPIRE DE NICÉE A L'AVÈNEMENT DE THÉODORE II

L'empereur Jean Ducas Vatatzès mourut à Nymphée le 30 octobre 1254, des suites d'une maladie, dont les médecins du temps ne purent faire le diagnostic.

Au mois de février 1254, étant venu de Nymphée à Nicée, il fut frappé la nuit même de son arrivée de mutisme résultant, probablement, d'une apoplexie.

Aussitôt qu'il fut un peu revenu à lui, il se fit transporter à Nymphée, où il célébra néanmoins le triomphe, qu'il avait l'habitude de faire, le dimanche des Rameaux.

Puis, le mal devint plus fréquent et Grégoras (1) a bien raison de dire qu'il s'agissait d'une attaque d'épilepsie.

Tantôt ce mal le prenait dans le palais, tantôt dans la rue, aux cours de ses promenades à pied ou à cheval.

Il s'affaiblissait peu à peu et dépérissait de jour en jour. Comme les médecins ne pouvaient pas lui venir en aide, il alla faire ses dévotions à l'église du Christ

(1) Nicéphore Grégoras, t. I, 49.

à Smyrne. Mais la maladie s'aggrava, et on dut le transporter, en mauvais état, à Nymphée. Là, il ne voulut pas monter au palais. Il ordonna qu'on lui dressât une tente dans les jardins, et c'est là qu'il mourut à l'âge de soixante ans.

L'Etat que Vatatzès venait de laisser à son fils était déjà considérable et puissant.

L'empire de Nicée s'étendait en Asie jusqu'à Philadelphie, inclusivement et comprenait les îles de Lesbos, de Rhodes, etc. En Europe, il s'étendait au nord au-delà d'Andrinople et du mont Rhodope et comprenait en Macédoine les villes (1) de Serres (2), Mélénicon, Sténimachos, Tzépène (3). A l'ouest, les villes de Stobos (4), Hotovos, Boléboudion (5), Scopia (6) (Uskub), Neustapolis (7) et Pélagonie (8) avec ses villages.

L'empire de Thessalonique était complètement soumis dès l'an 1246.

Dans la Macédoine du N.-O. les villes de Castoria,

(1) Acropolite, 78.

(2) Sur la ville de Serres et ses environs, voir l'importante étude de Pierre Papagéorgiou. *Byzant. Zeits.*, 1894.

(3) Tzépène, ville forte sur les montagnes, entre leRhodope et le Rila au nord de Névrocope et à une distance de 12 heures à l'ouest de Philippopoli. Aujourd'hui village du même nom, près des sources du Nestos — Miliaraki, 424.

(4) Στούμπιον ou Στόβοι, ville de Péonie (en turc Istip et en bulgare Stob) à la frontière S.-O. de la Bulgarie. *Das Fürstenthum Bulgarien*, p. 489.

(5) Boleboudion — Βολεβούσδιν — Βελμαίδιν. Les Romains l'appelaient Pautalia. Aujourd'hui Keustendil. Elle est située au S.-O. de la Bulgarie. — *Das Fürsth.*, p. 473.

(6) Acropolite, 78.

(7) Νευστάπολις, aujourd'hui Niaousta, en turc Agostos. — Tafel, *De via Egnatia*, pars occ., p. 55.

(8) Pélagonie — aujourd'hui Monastir. L'archevêque de cette ville porte aujourd'hui encore le titre de métropolitain de Pélagonie.

Déaboles (1), Achrida (2), Prespa (3), Elbasan (4) appartenaient toutes au despote d'Epire Michel II, mais elles se soumirent volontiers à l'empire d'Orient, lors de la campagne de Vatatzès contre ce prince, en 1251.

En outre Michel II pour faire la paix, céda (5) à l'empereur Vatatzès les villes de Prilapon (6), Belessos (7) et la ville forte de l'Albanie Croïa.

L'empereur nomma comme gouverneur général de toutes les provinces européennes Théodore Philès, qui succéda à ce titre à Andronic Paléologue Comnène, mort en 1247.

Les finances de l'Etat étaient très prospères. La trésorerie de Magnésie était pleine de richesses et nous avons vu que Vatatzès pourvoyait même aux besoins de ses alliés (8).

L'empire latin de Constantinople était au dernier terme de sa décadence. Cerné de près par Vatatzès, il était réduit à la seule ville de Byzance. Baudouin avait fait beaucoup de démarches et de voyages pour obtenir quelques secours. Mais ce fut en vain ; l'Occident ne s'intéressait plus à cet empire. Philippe de Toucy à qui Baudouin avait laissé la régence, lors de son voyage en Italie, en 1251, se rendit de son côté à

(1) Δεαβόλεις (au pluriel) la petite et la grande. Deux forteresses de premier ordre de la Macédoine. Le village Débol aux bords de la rivière Déabolis qui se jette dans le fleuve Hafisos, indique aujourd'hui l'emplacement de l'ancienne ville Déabolis. — Dassaritis, Δελτίον Ἱστορικῆς Ἑταιρίας, t. V, p. 132. — Miliaraki, p. 394.

(2) Ἀχρὶς ou Ὀχρίς. Aux bords du lac de ce nom.

(3) Aujourd'hui il y a un village sous ce nom aux bords du lac Prespa. — Dimitza, t. I, p. 183.

(4) Ἄλβανον en Epire aux bords de la rivière Scoumbi.

(5) Anonyme, 502.

(6) Prilapon — aujourd'hui Perlépé.

(7) Βελεσσὸς ou Βελεσσά.

(8) Voir à la page 48.

Jérusalem où se trouvait alors le roi de France Louis IX, pour implorer son appui. Il dut y rester un an, ne pouvant se procurer même l'argent de son voyage (1).

En Asie, les relations avec les Musulmans, voisins de l'Empire étaient très amicales. Vatatzès en 1245, sur la demande de leur prince Ghiath-ud-din, avait contracté avec eux une alliance (2), contre leur ennemi commun, les Mongols ou, comme on les appelait aussi, les Tartares.

Cependant, sous cette tranquillité apparente il y avait un danger. Le prince des Bulgares, Michel, fils du roi Asan, ainsi que le despote d'Epire Michel II, ne pouvaient pas toujours tolérer le morcellement auquel Vatatzès avait réduit leurs états respectifs; ils guetteraient sans doute l'occasion de prendre leur revanche. En outre, l'Empire d'Orient depuis 1250, avait perdu un bon ami, Frédéric II et les relations avec les Hohenstaufen étaient tout autres qu'amicales, comme nous allons le voir plus loin.

(1) Saint Martin-Lebeau XVII, 435.
(2) Acropolite, 70.

DEUXIÈME PARTIE

—

LE SOUVERAIN

DEUXIÈME PARTIE

LE SOUVERAIN

(1254-1258)

—

CHAPITRE PREMIER

COURONNEMENT DE THÉODORE II ET ÉLECTION DU PATRIARCHE ARSÈNE (1254)

Théodore II, héritier de la couronne, enterra son père dans le couvent de Sosandres, et célébra en grande pompe le service de *Requiem* (1).

Dans l'oraison funèbre (2) qu'il prononça en l'honneur de Vatatzès, Acropolite montra la grandeur de la perte que les Grecs venaient de faire et énuméra les hauts faits de l'empereur défunt. Dans la péroraison, il invita les Grecs à se consoler et dit, en montrant Théodore, présent à la cérémonie : « Ce fils est l'image du grand empereur et promet d'égaler son père. »

Après avoir rendu tous ces honneurs à la mémoire de son père, Théodore s'assit, selon l'usage, sur un bouclier tenu d'un côté par la noblesse et de l'autre par le clergé et fut ainsi proclamé empereur, aux acclamations de l'armée et du peuple.

(1) Cette cérémonie avait lieu trois ou neuf jours après la mort.
(2) Acropolite, volume II.

Aussitôt après, il se rendit à Nicée. En passant par Philadelphie, grande ville grecque située sur les confins de l'empire de Nicée et du royaume d'Iconion, il envoya une ambassade à Ghiath-ud-din pour lui annoncer son avènement (1).

Arrivé à Nicée, Théodore II se hâta de se faire sacrer, mais avant tout, il fallait nommer quelqu'un au siège patriarcal vacant depuis la mort du patriarche Manuel. Le nouvel empereur donna alors l'ordre aux quarante prélats qui s'étaient assemblés à Nicée pour célébrer son couronnement, de procéder à l'élection du Patriarche œcuménique. Cette élection est racontée de façons différentes, parfois même contradictoires, par les auteurs byzantins. Nous nous bornerons à citer ici la version de Blemmydès et celle de l'auteur anonyme.

Le clergé désigna à l'unanimité Blemmydès (2). Déjà en l'an 1240 le patriarche Germain, à son lit de mort, l'avait désigné comme le seul digne de monter sur le siège patriarcal. Vatatzès avait alors répondu que Blemmydès était trop attaché à la religion et ne voudrait pas obéir à l'autorité impériale dont les vues pourraient être différentes (3). Il va sans dire que Théodore II, s'inspirant de la politique de son père, ne pensait pas autrement. Néanmoins il invita Blemmydès et lui communiqua la décision du sacré collège. « Le clergé, l'armée, le peuple, tous, dit-il, ont accueilli ton élection avec joie. Inutile d'ajouter combien je veux moi-même te voir sur le trône patriarcal. Si tu acceptes je te comblerai de

(1) Acropolite, 105. — Anonyme, 509.
(2) Blemmydès, 44.
(3) Acropolite, 72.

plus d'honneurs qu'aucun autre empereur avant moi ne l'a fait à l'égard d'un patriarche. »

Blemmydès, malgré tout, ne voulut pas accepter, et voici ses raisons : « Je connaissais, dit-il, son caractère bouillant et irascible, et savais combien il insistait sur les ordres qu'il donnait (1). »

Comme l'empereur le poussait à accepter, Blemmydès répondit enfin qu'il ne voyait pas la divinité propice à son élection et à ses honneurs. « Dans ces circonstances, répliqua l'empereur, ne cherchez point l'honneur de la part de Dieu. » Ces paroles indignèrent notre moine qui se retira dans son couvent.

Voilà ce que raconte Blemmydès ; l'auteur anonyme, au contraire, prétend que toutes les voix (2) n'allèrent pas au maître de Théodore II et notamment celles des prélats. L'empereur proposa alors de procéder, si c'était possible, par la voie du tirage au sort. Cette proposition fut repoussée. Il ordonna ensuite de consulter le saint Evangile. Ce procédé, exposé par l'auteur anonyme, est très curieux. Toutes les fois que le sacré collège prononçait le nom d'un candidat on ouvrait le saint Evangile et on lisait les premiers mots de chaque page. Le sens de ces mots pouvait être pour ou contre le candidat. Ainsi, en ouvrant l'Evangile pour le nom de Blemmydès, on trouva des pages blanches ; pour celui de l'archevêque d'Ephèse, Nicéphore, on lut d'un côté les mots « οὐ τελεσφορουσι » (ils ne réussissent pas) et de l'autre « « συμπνίγονται » avec la conjonction καὶ (et sont noyés ensemble). Pour le nom du pauvre Joan-

(1) Blemmydès, 45.
(2) Anonyme, 510 (Nous savons en effet que Blemmydès n'avait que des ennemis).

nicius Kydonis, supérieur du couvent de Sosandres, on lut les mots « ὄνον καὶ πῶλον » (l'âne et le poulain).

Par conséquent, aucun de ces candidats n'était digne de monter sur le trône des Photius et des Chrysostome. La liste des candidats étant épuisée, l'empereur demanda aux assistants d'en proposer d'autres. C'est alors que quelqu'un prononça le nom d'Arsène Autorianos. L'évangile ouvert on y lit : « Αὐτὸς καὶ οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ » (lui et ses disciples).

Il fut donc élu patriarche œcuménique.

Les assistants, ajoute l'auteur anonyme, accueillirent avec beaucoup de joie cette élection et tous considéraient, dès lors, le nouvel élu comme leur maître et leur pasteur (1).

Le nouveau patriarche Arsène Autorianos était fils d'Alexis Autorianos, juge du Cirque avant la prise de Constantinople par les Latins. Sa mère descendait de la noble famille des Camatéros (2). Avant d'entrer dans les ordres, il s'appelait Georges. Il prit ensuite le nom de Gennadios et plus tard celui d'Arsène. Il fut supérieur du couvent d'Oxeia et nous avons vu que Vatatzès l'envoya à Rome avec les archevêques de Cyzique et de Sardes. De retour en Orient, il entra dans le couvent d'un des îlots du lac Apollonias en Bithynie. On l'avait proposé comme supérieur de ce couvent. Il n'accepta pas et le patriarche Germain lui dit alors : « Tu veux donc devenir Patriarche (3) ? »

L'auteur anonyme qui nous donne tous ces détails sur la vie de cette intéressante figure ajoute encore

(1) Anonyme, 511.
(2) Anonyme, 511. — Georges Scutariote, 290.
(3) Anonyme, 511.

qu'Arsène était assez instruit et qu'il avait suivi ses études jusqu'au « quadrivium » ἐγκύκλιος παίδευσις) (1).

Au moment de son élection, le nouveau Patriarche qui, plus tard, nous occupera beaucoup n'était qu'un simple moine ; il n'était pas encore entré dans le sacerdoce (2). Aussi, dut-il franchir en trois jours les ordres du diaconat, de la prêtrise et de l'épiscopat (3).

Après son installation officielle, le nouveau Patriarche œcuménique, assisté de quarante prélats et d'un nombreux clergé, couronna solennellement Théodore II, Très pieux empereur des Romains.

Le sacre eut lieu à Nicée le jour de Noël, l'an 1254.

L'apparition d'une comète au ciel, en ces jours-là, présagea, dit Pachymères, le règne malheureux de Théodore II.

(1) Anonyme, 511.
(2) Acropolite, 107. — Blemmydès, 44.
(3) Blemmydès, 45.

CHAPITRE II

LES IDÉES DE THÉODORE II EN MATIÈRE DE GOUVERNEMENT. — GENÈSE DU RESSENTIMENT DE BLEMMYDÈS ET D'ACROPOLITE CONTRE LEUR ÉLÈVE

Comme il fallait s'y attendre, l'élection du patriarche Arsène Autorianos déplut fort à Blemnydès et surtout à Acropolite qui, ayant élevé Théodore II, espéraient pouvoir exercer sur lui une certaine influence.

On a vu comment Blemmydès, quoique sachant que Théodore II désirait son élection, avait décliné l'offre, craignant le caractère emporté et irascible du prince ainsi que son inflexibilité à exiger l'accomplissement de ses ordres (1). Dans ces conditions il ne pouvait assumer la direction de l'Eglise d'Orient, lui qui considérait la mission de patriarche comme absolument indépendante, pure et idéale et non comme soumise à une autorité temporelle (2).

Assurément Nicéphore Blemmydès eût accepté volontiers son élection, si l'Empereur lui avait garanti la liberté de l'Eglise. Mais Théodore II qui entendait régner en prince autoritaire ne devait permettre à personne de s'immiscer dans ses affaires et

(1) Blemmydès, 44.
(2) Blemmydès, 45.

de servir dans son empire d'autres vues que les siennes.

Acropolite l'a bien compris quand il dit : « Les Princes veulent des patriarches humbles et dociles à leurs commandements ; tels sont les ignorants. Tandis que les hommes instruits sont plus inflexibles (1). »

Pour ce qui est de l'opinion d'Acropolite sur Arsène, nous n'ajouterons rien. Les évènements qui suivront la mort de Théodore II montreront lequel des deux avait le plus de fermeté de caractère, ou d'Acropolite, le maître adoré de Théodore ou du rude moine du lac Apollonias. Ce qui nous intéresse ici, c'est de constater dans toute cette affaire de l'élection patriarcale, la genèse du ressentiment qu'auront Blemmydès et Acropolite contre leur royal élève.

Il est regrettable que ces deux hommes distingués, ces savants éminents eussent cette manière de penser à l'égard des libertés de l'Eglise. D'ailleurs l'église grecque était assez libre. Dotée d'une foule de privilèges, elle pouvait, sans être inquiétée ni gênée par personne, s'acquitter de sa tâche.

La lettre du Pape Grégoire IX (2) frappa-t-elle juste ? Il est permis de le croire. En tout cas ces hommes à qui ne manquaient ni le patriotisme ni le bon sens, n'avaient cependant point l'intelligence des raisons d'Etat (3).

(1) Acropolite, 107.
(2) Voir page 45.
(3) Lors de la soumission par Vatatzès de Léon Gabalas césar de l'île de Rhodes, Blemmydès au lieu de se réjouir de voir que peu à peu s'effectuait l'union du peuple grec, semble au contraire blâmer Vatatzès, en prouvant que Gabalas était prince de Rhodes légitime et héréditaire (Voir encore l'intervention de Blemmydès en faveur de Michel II).

Quoi qu'il en soit Blemmydès et Acropolite ne tarderont guère à ne plus dissimuler leur animosité contre Théodore II. Voici comment Acropolite annonce son règne :

. « Les Grecs avaient fondé beaucoup d'espoir sur le « nouvel empereur. Si quelqu'un se croyait lésé par « l'empereur Vatatzès, maintenant sous le règne de « Théodore II, il espérait trouver remède à ses maux. « Sa jeunesse, sa grâce, son amabilité et sa bienveil- « lance, tout était masque et tromperie. On s'aperçut « alors que *le tresor n'était que du charbon* (ἄνθρακες « ὁ θησαυρός) (1). »

(1) Acropolite, 104, 23 — 105, 17. — Tout ce passage manque à l'édition de Bonn.

CHAPITRE III

PREMIÈRE CAMPAGNE DE THÉODORE II (1255)

La hâte de Théodore II à se faire couronner s'explique par les nouvelles alarmantes qui venaient des provinces occidentales de l'empire.

Comme il était à craindre, le prince des Bulgares, Michel, qui était beau-frère de Théodore II, ayant appris la mort de Vatatzès et voyant les pays arrachés à son état, mal gardés, franchit l'Hèbre, pénétra dans la Macédoine du nord et réussit à soumettre beaucoup de villes où dominait l'élément bulgare et même d'autres habitées par des Hellènes. Seules les villes grecques de Mélénicon, Mneiakon (1) et Serres purent résister, grâce à la bravoure de leurs habitants (2).

A cette nouvelle, l'empereur convoqua en assemblée les archontes et les hauts fonctionnaires civils et militaires pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire.

(1) Μνείακον, ville forte aux bords de la rivivière Arda, près de la ville d'Ephraïm — Miliaraki, p. 424.

(2) Acropolite, 107 sq. — Anonyme, 512. — Grégoras, 55. Michel s'empara de toutes les forteresses au N. du Rhodope : Sténimachos — Pristitza (Acropolite écrit Περίστιτζα, aujourd'hui il y a un village au S.-O. de Philippopoli sous le nom de Péroustica). Tzépène Krytzimos (aux pieds N. du Rhodope à une distance de 5 heures de Phippopoli) Oustra (probablement le village d'aujourd'hui Oustritzé au S. du couvent Batcov) — Perpéracon (à l'E. du Rhodope dans la vallée connue aujourd'hui sous le nom de Perperek-déré). — Krybos (dont l'emplacement reste inconnu — Ephraim (sur la rivière Arda, aujourd'hui Ephraim-Keuy), — *Die Heerst.*, p. 96. — Miliaraki, 424.

Presque tous proposèrent de marcher immédiatement contre les Bulgares.

Au conseil assistaient en outre les deux grands oncles de l'empereur, Michel et Manuel Lascaris, qui négligés par leur frère Théodore Ier vivaient loin de l'Empire.

Théodore II dans l'intention de créer autour de lui un milieu non pas seulement favorable mais fidèle et dévoué, les rappela d'exil et les combla d'honneurs.

Cela même est un indice qu'il se passait dans les coulisses de graves événements. La conspiration de Nestongos et les complots réitérés de Paléologue contre Vatatzès prouvent que si le peuple adorait la dynastie des Lascaris, la noblesse était animée de tout autres sentiments.

Ces princes s'opposèrent à l'idée de l'expédition immédiate, en alléguant comme raisons, d'abord le manque de forces, puis l'approche de l'hiver qui ne permettrait pas de lever des troupes.

Cependant l'ami intime de l'empereur, Georges Muzalon et d'autres archontes lui conseillèrent de partir sans retard contre Michel afin de pouvoir arrêter à temps sa marche en avant (1). Théodore II accepta cet avis d'autant plus volontiers qu'il avait vu en songe son patron saint Tryphon (2), qui l'engageait

(1) Acropolite, 110. — Anonyme, 514.

(2) Théodore II prétendait même avoir vu, non pas en songe, mais bien éveillé, ce saint marcher à la tête de son armée toutes les fois qu'il traversait des pays difficiles.

Ce saint était originaire de Lampsaque et fut martyrisé à Nicée. Théodore l'avait pris pour patron et le vénérait beaucoup. A Nicée il existait un vieux sanctuaire dédié à saint Tryphon. Ce sanctuaire bâti en briques, presque souterrain, était souvent inondé. Théodore venu à Nicée pour son couronnement, se hâta, avant toute autre chose, de bâtir sur cet emplacement une belle et grande église en l'honneur de saint Tryphon et établit autour d'elle des écoles dont nous parlerons dans la suite. (Anonyme, 514).

à entrer en campagne. L'empereur laissa la régence à son ami dévoué Muzalon (1) et franchit l'Hellespont avec une petite armée, au mois de janvier 1255.

Sa première étape fut Andrinople où il resta seulement un jour. De là il se porta à la rencontre des Bulgares, campés aux bords de l'Hèbre.

Michel, lorsqu'il eût appris par ses éclaireurs que l'empereur avait quitté Andrinople et déjà franchi l'Hèbre, resta dans son camp pour mieux s'en assurer. Pendant ce temps, l'avant-garde de Théodore II en vint aux mains avec celle des Bulgares et la battit. Beaucoup de Bulgares furent tués, d'autres faits prisonniers. Parmi ces derniers figurait le chef même de l'armée bulgare. Ceux qui purent se sauver annoncèrent le désastre au camp bulgare et y répandirent la panique. Tous s'enfuirent. Le prince lui-même se retira dans l'intérieur de son Etat, la figure contusionnée et meurtrie (2).

L'empereur Théodore, arrivé peu après, trouva le camp désert.

Poursuivant sa marche, il se rend maître de Béroé (3), ville très considérable. La forteresse de cette ville était détruite et Théodore y pénétra sans coup férir. Là, il trouva en abondance des vivres pour ses hommes et du fourrage pour ses chevaux. Mais il ne put pas s'avancer plus loin. L'hiver survint, sévissant avec toute sa rigueur et tout le pays fut couvert de neige.

Il séjourna donc six jours à Béroé et rentra à

(1) Anonyme, 514.
(2) Acropolite, 112. — Anonyme, 515.
(3) Aujourd'hui Eski-Zagora. Cette ville bâtie probablement par les Macédoniens, est située sur la route militaire romaine, qui conduisait de Nicopolis à Andrinople (*Das Fürst.*, p. 387. — *Die Heerst.*, p. 154).

Andrinople, ramenant un butin considérable, des hommes, des femmes, des enfants, des bœufs, des moutons, etc. (1).

La joie que causèrent à l'empereur grec les succès réitérés de sa première expédition, est indescriptible.

Voici comment il les annonce à Blemmydès (2) : « Le dragon est sorti, mais nous l'avons tué et nous avons érigé avec son cadavre un trophée à notre gloire. Admire de tout ton cœur ces hauts faits de la bravoure hellénique. »

Pendant son séjour à Andrinople il augmenta son armée, en envoya une partie contre les forteresses du district d'Achrida (3) qui se soumirent bientôt, et lui-même se dirigea avec son armée vers les villes du Rhodope et s'empara de Péristitza, Sténimachos et Krytzinos. De là, il s'avança vers Tzépène, ville forte gardant l'entrée de la Thrace contre la Bulgarie. Le chemin était fort difficile et l'hiver très rigoureux. Aussi Théodore dut-il suspendre sa marche en avant.

Au printemps de 1255 il renouvela sa campagne contre Tzépène. Il ordonna aux généraux Alexis Stratégopoulos et Constantin Tornikès, qui se trouvaient à Serres, de marcher avec toutes leurs forces contre Tzépène. Mais ils se montrèrent en cette circonstance mauvais généraux. Avant même de rencontrer l'ennemi et dès qu'ils perçurent de loin le son des cors et le bruit des ennemis, ils prirent la fuite, en abandonnant tout, chevaux, armes et munitions de guerre, aux mains des quelques bergers et porchers bulgares, et se réfugièrent à Serres.

(1) Acropolite, 113. — Anonyme, 515.
(2) Lettres XLXI.
(3) Acropolite, 113. — Anonyme, 515.

Plein d'indignation l'empereur leur ordonna de marcher de nouveau contre l'ennemi. Ils opposèrent un refus catégorique (1).

Ce crime de haute trahison, était-il l'effet de leur poltronnerie ou de quelque parti pris contre l'empereur ? L'un et l'autre peut-être. Aussi bien, voici ce que Théodore écrit à ce sujet à son ami Muzalon (2) : « On dit tout bas qu'il doit y avoir des troubles dans « l'Etat et on assure qu'il y a des soulèvements et des « désordres. Cependant nous sommes obligés de mar- « cher vers Philippopoli et d'essuyer tant de fatigues « et de veilles. Nous pleurons dans l'âme et nous « avons l'air gai et riant. Nous sommes réduits à » entreprendre des combats, inopportuns et insup- « portables que les *criminels Stratégopoulos et Tor-* « *nikès* (3) *ont machinés.* » ... « L'inobéissance de ces « criminels anéantit notre armée et permit, par con- « séquent, aux chiens de Bulgares, de parcourir et de « ravager nos pays. C'est pourquoi nous considérons « ces événements comme un commencement de souf- « frances ; car négliger les provinces de l'Occident ce « serait l'ANÉANTISSEMENT UNIVERSEL. Παγκόσμιος ὄλεθρος. »

Et ailleurs il ajoute :

« Qui est juste en Occident comme Tornikès est injuste ? Qui est en temps de guerre aussi poltron que lui ? Il rejeta sa cuirasse et courut à toutes jambes, le lâche... »

Après l'échec de Tornikès et de Stratégopoulos un autre danger se présenta.

(1) Acropolite, 114. — Anonyme, 515.
(2) Lettres LV (à Muzalon).
(3) L'un des héros de ce forfait, Tornikès est le fils de ce Tornikès dont la mort affligea tant naguère Michel Paléologue. Voir page 111.

Le gouverneur de Mélénicon, Dragotas, d'origine bulgare, se croyant mal récompensé de ses services, réunit les soldats de Mélénicon, quelques citoyens et villageois, se révolta ouvertement et assiégea la ville. Les chefs de la garnison impériale, Isaac Nestongos et Jean Ange, tous deux capables de défendre la ville, opposèrent au début une résistance opiniâtre ; ils furent bientôt contraints de se rendre, vaincus par le manque d'eau en plein été.

A cette nouvelle, Théodore à la tête des troupes aguerries et bien armées franchit en douze jours la distance qui sépare Andrinople de Serres et le lendemain il continue sa marche jusqu'au défilé de Ropelion (1). En cet endroit le Strymon est resserré entre deux montagnes escarpées qui ne laissent aux abords de cette rivière qu'un chemin étroit où une voiture toute seule peut à peine passer (2).

Les Bulgares considérant ce passage comme imprenable y installèrent des portes et des barres. Théodore vint à bout de toutes ces difficultés.

C'était pendant la nuit, une nuit sans lune, il ordonna à un détachement de monter sur l'une des montagnes qui formaient le défilé. D'autre part il envoya la cavalerie vers le débouché avec l'ordre de charger les ennemis. Ces derniers, frappés d'un côté du haut de la montagne, chargés de l'autre côté par la cavalerie, s'enfuirent dans les gorges et périrent presque tous, les uns dans les précipices où ils tombaient, les autres, parmi lesquels le chef Dragotas,

(1) Ces gorges se trouvaient entre Serres et Mélenicon. Il y a aujourd'hui encore un village sous le nom de Ropel, à une distance de sixheures de Serres et d'une heure au N. de Derben. (Miliaraki, p, 429)
(2) Acropolite, 115. — Anonyme, 517.

sous les pieds des Grecs qui les poursuivaient (1).

Cette même nuit, Théodore entra victorieux à Mélénicon, aux acclamations des habitants (2).

Pendant son court séjour à Mélénicon il prit des mesures pour en assurer l'occupation. Il en chassa les femmes et les enfants des révoltés et confisqua leurs biens.

Théodore se rendit ensuite, en passant par Thessalonique, à Vodena. Il établit son camp aux environs de cette ville et y passa quelques jours, atteint d'une maladie épidémique du ventre. De là, il marcha contre Belessos et l'assiégea, après avoir ravitaillé son armée à Prilapon. Cependant avant même qu'il eût commencé le siège, la garnison de la ville capitula. Elle se rendit à condition que l'empereur la laisserait partir avec ses armes et ses tentes. Théodore accepta. Mais aussitôt qu'il vit ces vaillants hommes au nombre de cinq cents, il se repentit de laisser librement se retirer tant d'ennemis des Grecs.

Néanmoins lié par ses serments il les laissa partir sans les inquiéter (3). De là il se dirigea vers Serres par Neustapolis à travers le pays de Mélénicon. Son armée pendant ce trajet souffrit beaucoup. La contrée qu'elle traversait était rude, privée d'eau et absolument déserte. Pendant plusieurs jours les hommes restèrent sans manger et pendant deux jours les chevaux ne purent boire. A Serres, Théodore apprit, par des lettres que Muzalon lui avait envoyées, que les Tatars allaient en venir aux mains

(1) Acropolite, 117. — Anonyme, 517.
(2) Acropolite, 117. — Anonyme, 517.
Les habitants en l'acclamant, l'appelaient *Aigle rapide.*
(3) Acropolite, 118.

avec les Musulmans. Il se hâta donc de rentrer à Nicée. Mais, lorsqu'il arriva au bord de l'Hèbre, il reçut la nouvelle qu'il n'y avait pas de danger en Orient ; il ralentit alors sa marche et se dirigea à Andrinople en passant par Didymoteichon.

Au cours de cette expédition, l'empereur reprit toutes les villes dont les Bulgares s'étaient emparés. Il ne restait (1) plus que Tzépène, ville forte située entre l'Hémus et le Rhodope. L'importance stratégique de cette ville n'échappa point à l'attention de Théodore. Aussi au commencement de l'hiver de cette même année 1255 il partit d'Andrinople pour Tzépène avec une forte armée, composée de Grecs, de Latins, de Coumans, et avec une foule innombrable de voitures portant les machines et les munitions de guerre.

Après quatre étapes, il campa à la place appelée Macrolivada (2) (longue prairie) où il fut surpris par un rude hiver et arrêté par la neige qui avait couvert tout le pays. La situation était très difficile. Le pays était désert et il était à craindre que les vivres ne vinssent à manquer. Théodore convoqua alors les chefs de l'armée, Grecs, Latins et Coumans et délibéra avec eux. Tous lui conseillèrent de retourner à Andrinople. L'empereur ne repoussa pas leur avis, il se borna seulement à dire (3) : « Vous avez proposé « ce que vous croyiez être le meilleur et le plus avan- « tageux. Si à mon tour je propose, avec l'aide de

(1) Il restait en outre sur le mont Rhodope une petite forteresse, Patmos dont Philantropénos devint maître bientôt. La place de cette forteresse est restée inconnue. *Das Heers.*, p. 98.

(2) Cet endroit était situé entre Philippopoli et Andrinople, aujourd'hui il est appelé Oujoundjova, qui signifie longue prairie. *Das Fürst.*, 388.

(3) Acropolite, 120, 27 sq.

« Dieu, quelque opinion, ne l'accepterez-vous pas « comme provenant d'un prince sage, soucieux de vos « intérêts? — Nous accepterons avec plaisir, répon- « dirent-ils ce qui semble bon à ta majesté ». Sur cette réponse l'empereur leva la séance et tous se retirèrent dans leurs tentes

Après une seconde délibération, on décida d'aller vers l'ouest, à Sténimachos, la distance ne serait pas plus longue que s'ils allaient à Andrinople. Mais à Sténimachos ils avaient l'avantage d'être plus près de Tzépène.

Après avoir fait de nouveaux préparatifs à Sténimachos, l'empereur marcha de nouveau contre Tzépène et prit à cet effet la meilleure route militaire.

A Batcounión qu'ils rencontrèrent sur le chemin, il fit une halte de quelques jours pour ravitailler son armée et envoya son oncle Manuel Lascaris et l'archonte de l'Allagion (1), Constantin Margaritès, reconnaître le pays. De retour, ils annoncèrent à l'empereur que la montée vers Tzépène était facile. Il y avait cependant d'autres personnes qui connaissaient le pays et qui étaient d'un avis tout contraire. L'empereur se laissa persuader par Margaritès qui insistait le plus, et donna des ordres pour monter vers Tzépène. L'armée gravissait avec peine cette côte boisée et couverte de verglas. Les soldats pour se chauffer allumèrent du feu pendant la nuit, mais la fumée ne pouvant pas monter à cause de l'épaisseur des arbres, retombait sur eux et les aveuglait.

(1) Ἄρχων τοῦ ἀλλαγίου, dignitaire impérial, placé sous le grand primicier. — Codinos, pages 10, 40, 200. — Ducange, *Allagium cursus publicus. Protollagator hujus magister.*

Lorsqu'il fit jour, ils reconnurent que le siège et la prise de Tzépène n'étaient pas possibles.

Aussi se mirent-ils à battre en retraite en bon ordre et après une marche de deux jours, ils arrivèrent à Batcounion (1) qu'ils pillèrent et de là ils se rendirent à Didymoteichon en passant par Andrinople (2).

A Didymoteichon l'empereur confia le commandement de son armée à son oncle Michel Lascaris et à Constantin Margaritès. A cette occasion, il éleva le premier au rang de Protosebastos et reconnut au second le titre de grand Tsaoussios (3) que l'empereur Vatatzès lui avait accordé.

Il leur donna l'ordre formel d'éviter tout engagement avec les Bulgares sans le concours des Coumans et de ne pas sortir de la ville forte de Didymoteichon, même s'ils voyaient l'ennemi infester le pays.

(1) Batcounion, aujourd'hui Tatar-Pazardjik. Au moyen âge c'était la plus redoutable forteresse au pied du Rhodope. (*Das Fürst.*, p. 382. — *Die Heerst.* p. 96).

(2) Acropolite, 123. — Anonyme 517,

(3) Codinos, p. 39, dit que ceux qui portaient le titre de Tsaoussios étaient sous le grand Primicier. Par conséquent ce titre est le même que celui d'archonte de l'Allagion. — Voir note 1 de la p. 77.

CHAPITRE IV

GOUVERNEMENT INTÉRIEUR DE THÉODORE II

A) *Eloignement de la noblesse.*

Arrivé à Lampsaque, l'empereur Théodore mit à exécution son projet d'organisation intérieure du pays, et il commença par éloigner la noblesse de la gestion des affaires publiques. « Aux nobles, disait-il, suffit leur titre de gloire et de noblesse (1) ».

Acropolite blâme vivement l'empereur de la préférence qu'il témoignait pour les *hommes obscurs*, c'est-à-dire les bourgeois, au détriment des nobles. Dans cette circonstance les reproches d'Acropolite ont autant de valeur que ceux de Saint-Simon à l'égard de Louis XIV ; encore, dans l'entourage de Théodore II, n'y avait-il point de personnages de provenance suspecte.

Lascaris au reste sait très bien ce qu'il fait. Il a médité sur la situation de son peuple et il voit que pour le relever et le rendre capable de se défendre contre la multitude des ennemis qui s'acharnent contre lui, il doit chercher ailleurs que chez la noblesse les forces nécessaires.

Ce n'est pas qu'il n'y eut dans l'aristocratie des hommes de grande valeur. Malheureusement presque tous les nobles se croyaient dignes de la couronne, et il en résultait des intrigues sans fin.

(1) Pachymères, 36.

Du reste nous connaissons déjà les intentions de Théodore II et ses idées politiques que probablement la conduite de Tornikès et Stratégopoulos ne fit que préciser.

Muzalon son ami, par une question qu'il lui adresse, lui donne l'occasion de publier son programme politique. « Les serviteurs, répondit l'empereur, doivent être obéissants et fidèles ; ils ne doivent aimer que leur maître (1). »

Ainsi, il destitua le noble Raoul de sa haute dignité de Protovestiaire et la donna à son ami intime Georges Muzalon qu'il nomma en même temps Protosebastos et grand maréchal de camp et il le maria avec une princesse de sang, Théodora Cantacuzène, nièce de Paléologue (2). Le second frère de Muzalon fut nommé *grand Domestique*, et le troisième grand Fauconnier. Jean Ange son ami fut promu au rang de Protostrator et Caryanitès au rang de Protovestiarite.

D'un caractère vif et fougueux, peut-être Théodore procéda-t-il avec trop d'ostentation à ces nominations et à ces destitutions et provoqua-t-il ainsi un sourd mécontentement dans le parti aristocratique. Acropolite n'est probablement que l'interprète de cette animosité, quand il qualifie ces nominations d'enfantillages et traite les nouveaux dignitaires, « d'hommes (ἀνθρωπάρια) qui ne valent pas trois sous (3). »

Cependant, un empereur qui rentre dans son Etat, après une année de guerre, et qui trouve tout en

(1) Paris., suppl. 472.
(2) Pachymères, 24.
(3) Acropolite, 124, 10 sq.

ordre, a, pensons-nous, le droit de récompenser ses fonctionnaires fidèles.

Quant à la destitution de Raoul, elle ne doit pas être simplement l'effet de la prévention de Théodore contre les nobles ; nous savons qu'il était assez consciencieux pour ne faire un tel coup d'état qu'avec de sérieux motifs.

En élisant comme Patriarche Arsène et en éloignant la noblesse, Théodore réalisait son projet : régner en souverain absolu. Libre maintenant dans ses mouvements, et entouré d'amis dont la fidélité et le dévoûment étaient à toute épreuve, il pouvait déployer toutes ses vertus, et travailler pour le bien de son peuple. A Lampsaque, il resta encore pour célébrer les fêtes de Noël et de l'Epiphanie et se rendit ensuite à Nymphée où il s'installa (1).

B) *Changement de caractère.*

Cependant son caractère subissait un brusque revirement. On se rappelle le mépris qu'il manifestait pour l'argent avant son avènement. « Aimer l'éclat de l'or et des pierreries, disait-il, c'est le propre du vulgaire. Les hommes d'élite ne s'attachent qu'à la sagesse (2). »

Or, il est fort différent maintenant. Il aime l'argent et « l'éclat des pierreries » et il amasse des richesses à pleines mains. Théodore II s'en aperçoit lui-même ; il écrit à ce sujet à son ami Muzalon :

(1) Acropolite, 124. — Anonyme, 521.
(2) Voir p. 27.

« Tout le monde s'étonne de voir le changement de mon caractère. Tu n'en ris point? La philosophie n'a plus pour moi ni charme ni intérêt. Il n'y a qu'un seul charme : la richesse. Il n'y a qu'un seul éclat : celui de l'or et des pierreries (1). »

Sa lettre à Blemmydès nous explique ce changement. Mais alors même que cette lettre n'existerait pas, nous pourrions nous en rendre compte par sa conduite seule.

Blemmydès dans une lettre qui ne nous est probablement pas parvenue (elle ne figure pas dans la collection Festa) semble reprocher à l'empereur sa cupidité et le blâme de son indifférence pour les pauvres et les malheureux. C'est pour répondre à ces objections que le roi philosophe adressa à Blemmydès une lettre vraiment admirable (2), où nous voyons surtout l'évolution que venait de subir le caractère de Théodore II dans ces derniers temps, et surtout après son avènement.

Le contenu de cette lettre peut se résumer ainsi : « Le devoir du roi est de garder son troupeau contre les loups qui l'environnent. Nos ennemis sont multiples : Bulgares, Italiens, Serbes, Persans (3). Les Grecs (τὸ ἑλληνικὸν) ne doivent se fier qu'à leurs propres forces; aussi ont-ils avant tout besoin d'une forte armée. Si j'amasse de l'argent c'est pour entretenir une armée pour nous défendre. Alors que tous nous courons le plus grand danger il serait insensé de nous occuper d'œuvres philanthropiques. »

(1) Lettres I..
(2) Lettres XLIV.
(3) De même que les historiens, ses contemporains, Théodore désigne sous ce nom les musulmans d'Iconium.

C'est surtout pendant son expédition que Théodore comprit ce qu'était au fond son empire. Là, il put étudier par lui-même la situation réelle et se rendre compte des vrais besoins de l'Etat. Ainsi il arriva à se persuader que pour pouvoir protéger son peuple et aspirer à un avenir meilleur, il avait surtout besoin d'une bonne armée.

Nous savons avec quel zèle Théodore entreprend et poursuit ses affaires. Il ne reculera maintenant devant aucune difficulté pour organiser une armée digne de ce nom. S'il aime l'argent, s'il en amasse de grandes quantités dans la trésorerie d'Astytzion (1) (forteresse, dit Pachymères située aux bords du haut Scamandre), c'est pour pouvoir réaliser son projet. « M'a-t-on jamais vu, dit-il, faire un mauvais emploi de cet argent? M'a-t-on jamais vu dans les festins et dans les débauches (2)? Moi, qui n'ai même pas le temps de manger, tant je suis noyé par le travail! où sont mes distractions et mes amusements? Et cependant je suis dans la fleur de ma jeunesse! »

C) *Théodore II s'occupe de former une armée. — Il diminue les privilèges du contingent latin.*

Il réunit à force de travail des troupes aguerries et il plaça à leur côté des recrues, et tous ses serviteurs qui le suivaient naguère dans ses chasses aux cerfs et aux sangliers. Il y joignit même ses chasseurs fauconniers (3).

(1) Pachymères. 68.
(2) Lettres XLIV.
(3) Acropolite, 125.

Les trésoreries de Magnésie et d'Astytzion étaient remplies d'argent et Théodore en pouvait disposer à son gré, pour réaliser son rêve : former une armée redoutable en laquelle la Grèce (τὸ ἑλληνικὸν) (1) pourrait placer toutes ses confiances et toutes ses espérances.

La tactique avait fait à Nicée dans les derniers temps beaucoup de progrès et nous avons vu que Théodore avait reçu une éducation militaire complète (2). Il s'occupait donc lui-même de discipliner et de bien organiser ses troupes, et il consacrait à ce travail une forte partie de sa journée (3). En outre, tous les soirs au coucher du soleil, il avait l'habitude de monter sur une colline située à l'extrémité du camp et de là il contemplait son armée, qu'il appelait « *la ville ambulante dont la mission est de garder les autres villes grecques* (4). »

Dans le contingent étranger de ses forces, c'étaient surtout les Coumans et les Paphlagoniens qui se distinguaient par leur bravoure et les Latins par leur tactique (5) et leur discipline. Ces derniers, entrés au service des empereurs de Nicée dans des moments où l'empire était fort menacé, avaient acquis une certaine puissance : ils émettaient franchement leurs opinions devant l'empereur, ils s'investirent d'une foule de prérogatives et finirent par avoir des prétentions exorbitantes, surtout lorsque Michel Paléo-

(1) Lettres XLIV. — Par ce mot Théodore désigne l'empire d'Orient. Cf. aussi la lettre CXVIII, page 165 : « Lorsque l'archevêque de Sardes rentrera de l'Europe en Grèce... » (πρὸς τὸ ἑλληνικόν). — Parfois il emploie dans le même but, le mot Ἑλλάς. « Σὺ δὲ πότ' ἂν ἀνέλθῃς ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα. » (Lettres CXXV, 52).

(2) Voir p. 42.

(3) Lettres XLIV.

(4) Acropolite, 128.

(5) Voir sur la tactique au XIIIe siècle le livre de Delpech.

logue, leur chef, pour atteindre son but (1), les encourageait par ses promèsses et ses insinuations.

Théodore II, maître maintenant d'une forte armée, jugea qu'il était temps de mettre fin à cet état de choses et de réprimer cette puissance étrangère qui s'élevait dans l'Etat. Aussi ne leur permit-il plus de parler ouvertement devant lui, il les dépouilla des honneurs dont ils étaient investis, et supprima leurs traitements démesurés (2). Ces dispositions qui attirèrent l'animosité des Latins sur le ministre Muzalon, exécuteur des ordres impériaux, nous prouvent deux faits d'une grande importance :

1° Théodore réussit réellement à créer une forte armée et par conséquent il pouvait se passer des services des Latins.

2° Il persistait toujours dans la politique qu'il avait adoptée : supprimer tous les obstacles qui pouvaient le gêner dans ses gestes de souverain absolu.

Il y a encore une remarque à faire : Théodore est peut-être le seul empereur byzantin qui veilla à l'hellénisation de l'armée.

D) *Encouragements donnés aux lettres.*

Dans cette même lettre XLIV que nous avons citée dans les deux chapitres précédents, Théodore II

(1) Voir le chapitre.

(2) Pachymères, 54, 15— στεροῖντο ζῶντος τοῦ βασιλέως τῶν εἰς ρόγας αὐτῶν ἐκτεταγμένων, ὡς καταφρονοῖντο.,.

ὡς πρὸς τῆς πρὸς βασιλέως ἀποκλείοντο ἰπαρρησίας...

Le mot ρόγα signifie chez les Byzantins la ration et la solde des troupes et le verbe ρογεύω signifie enrôler. N. Rigaltius *Glossarium tacticum græco-barbarum*. Paris, 1601. Ce mot provient de l'ancien grec ραξ-ραγὸς et veut dire au propre grain de raisin et bouton de mamelle. Chez les Byzantins en dehors de l'explication que lui donne Rigault, il signifie aussi pension de retraite.

donne le programme et l'horaire de ses occupations :

« Dès que le soleil se lève, je n'ai d'autre souci « que mes soldats. Un peu plus tard je reçois les « ambassadeurs en audience, ensuite je passe l'armée « en revue. A midi j'étudie les affaires de l'Etat, puis « je monte à cheval pour aller entendre aux portes du « palais les personnes qui ne peuvent pas y entrer. »

C'est le soir seulement qu'il mangeait et après le coucher du soleil il continuait à travailler.

Nous avons vu et nous verrons encore combien Théodore II s'occupait des affaires militaires et diplomatiques de son empire, mais il ne veillait pas moins au développement intellectuel de son peuple (1). Par la fondation d'une foule d'écoles, par la création de bibliothèques publiques dans toutes les villes de l'empire (2), Théodore II donna une grande impulsion à la culture des lettres.

(1) Théodore II, même avant son règne, rêva la grandeur de sa ville natale qu'il considérait comme la ville lumière par excellence. Dans l'éloge qu'il composa en son honneur, il préconise les progrès qu'elle avait effectués dans la culture des lettres et des sciences et il trouve même que Nicée l'emporte sur Athènes parce qu'elle a su combiner la philosophie païenne avec le christianisme.

Voici ce passage : « Καὶ γὰρ ταῖς χρυσαῖς Ἀθήναις ἀληθῶς, ἦν ποτ' ἦν λόγος εὐθαλής, ἀκμάζων, ὡς εἴποι τις καὶ συνακμάζων τῇ πόλει καὶ προεστώς. Ἀλλ' οὐκ εἰς ἄκρον ἡ λογιότης τῶν αὐτῶν οἰκητόρων, οὐδ' εἰς τέλος ἀγαθὸν ὁ σκοπός, οὐδ' ἔνδοξον τὸ ἐργόχειρον, ἐπειδὴ μᾶλλον εἰς τοῦτο τοῦ κτίστου ἐπελάθοντο, ὅπερ ἀντιστρόφως ἔδει γίγνεσθαι. Λόγου γὰρ εὐμοιροῦντες, ἐλάτρευσαν ἀλόγως εἰς αἰσχύνην τοῦ λόγου τοῦ διδακτοῦ, τοῖς ἀλόγοις τὸ μέγα τῆς ἀλογίας νοσήσαντες νόσημα. Ἐνθαῦτ δὲ ἡ Νικαέων αὖτη λαμπρύνεται λαμπρόπολις, διττῶς πλουτεῖ τὸ φιλόσοφον, ἔκ τε τῆς ἔξωθεν ὑποβάθρας σοφίας, ἔκ τε τῆς ὑπερκειμένης ταύτης θεογνωσίας· αὐτῇ καὶ γὰρ πολλαχῶς ἐστι τὸ φιλοσοφεῖν, ταῖς δυσὶ δὲ ταύταις τὸ πᾶν συναγόμενον. Φιλοσοφοῦσι μὲν καὶ ταῖς ἀριστοτελικαῖς καὶ πλατωνικαῖς καὶ Σωκράτους ἐπιστήμαις οἱ ταύτης οἰκήτορες....., ἀλλὰ καινὸν τρόπον φιλοσοφίας μίξαντες τῇ θεογνωσίᾳ, εὐαγγελικαῖς καὶ ἀποστολικαῖς καὶ πατρικαῖς παιδαγωγηθέντες θεηγορίαις τὸ πρίν, φιλοσοφοῦσι τὰ θεῖα δόγματα, μετακεντρίζοντες πᾶν νόημα εἰς Χριστόν. Τοῦτο ἦν τὸ καινόν. Ἐκ τούτου καὶ γὰρ ἡ Νικαέων λαμπρύνεται παμπληθῶς, ὥσπερ τις κρήνη. Καθαρωτάτη καὶ γὰρ αὕτη καθεστηκυῖα, πλημμυρεῖ τὰ χεύματα τῆς εὐσεβείας, πᾶσαν ἄλλην πόλιν ἐπάρδουσα ἀπορροίας... »

(2) Anonyme, 507.

Il fonda en outre une école supérieure de philosophie dans le parvis de l'église qu'il bâtit en l'honneur de saint Tryphon.

Son père déjà avait fondé une école supérieure, où il envoya cinq élèves (1). Dans son école qu'il confia aux mains des maîtres Sénachérim et Frangopoulos, Théodore envoya six élèves. Un de plus pour se spécialiser dans la poésie (Lettres, CCXVII).

La nourriture et l'entretien des maîtres et des élèves étaient prélevés sur la cassette particulière de l'empereur (2).

Il est surtout beau de voir l'intérêt avec lequel ce prince lettré suit lui-même les travaux et les progrès des écoles. Lorsque plus tard, les six élèves de l'école supérieure eurent terminé leurs études, leurs maîtres les envoyèrent auprès de l'empereur pour les examiner.

« En les voyant, écrit-il (3), j'ai éprouvé la joie du « jardinier qui contemple son verger en pleine floraison. La vigueur de la végétation et l'abondance de « la fleur donnent une idée préalable de la beauté et « de la saveur des fruits que les arbustes produiront « plus tard..... *Aussi bien au milieu du feu des combats qu'absorbé par les affaires de l'Etat, ou en proie aux plus âpres sollicitudes que suggère ma position, jamais je n'ai éloigné mon esprit des beautés du jardin intellectuel.* »

Bref, l'encouragement qu'il donna aux lettres fut tel que l'empire de Nicée acquit la réputation de l'antique Athènes et des jeunes gens venaient des

(1) Voir p. 10.
(2) Anonyme, 514.
(3) Lettres CCXVII.

coins lointains du monde hellénique, encore sous le joug, pour y compléter leurs études (1).

Au dire de l'auteur anonyme, on trouvait déjà dans les villes de l'empire une foule d'hommes savants, occupés à la solution des questions scientifiques, ou à d'autres travaux intellectuels (2).

En effet, on voit dans l'entourage de Théodore II, en dehors d'Acropolite, l'auteur distingué qui écrivit sous l'anonymat, le savant Mésopotamite, secrétaire de la correspondance impériale, Sénachérim auteur des scolies aux poésies homériques et professeur de philosophie à l'école supérieure, Frangopoulos professeur de rhétorique à la même école, les grammairiens Phaïkes et autres. L'empereur se complaisait aussi dans le commerce des prélats, parmi lesquels il y avait des hommes savants de grand mérite, tels que l'archevêque d'Ephèse avec qui Théodore II échangeait des lettres philosophiques, l'archevêque de Sardes que Vatatzès avait envoyé comme ambassadeur à Rome. Même le Patriarche Arsène qui

(1) Georges de Chypre. Migne, t. 142, p. 21.

Georges de Chypre se lamentant au sujet de la triste situation de son pays, dit qu'il prit la décision de se rendre à Nicée, foyer des lettres qui avait acquis la réputation de l'antique Athènes.

Il se rendit d'abord à Ephèse pour entendre les leçons de Blemmydès. Mais les habitants de cette ville lui expliquèrent que ni lui ni les savants qui l'entouraient ne voudraient jamais le recevoir en le voyant aussi pauvre, aussi jeune, et de plus étranger (Migne, t. 142, 24).

Quant à la ville de Nicée, elle lui parut inférieure à sa réputation. Il trouve que les savants s'occupaient trop de la poésie grecque et ils ne faisaient qu'enseigner l'enlèvement d'Hélène, la chute de la ville de Priam et comment s'entr'égorgèrent les fils d'Œdipe (Migne, 142, 25).

On le voit, Georges de Chypre n'avait pas le goût des études classiques : ce qu'il voulait apprendre c'était la logique d'Aristote que personne, dit-il, n'était à même de lui enseigner.

Georges de Chypre arriva à Nicée après la mort de Théodore II et il est fort possible que, à cette époque de troubles intérieurs, les écoles fonctionnassent très mal.

(2) Anonyme, 536.

n'avait pas une grande instruction cultivait les lettres et composa, outre le discours sur les « Causes de la décadence de l'Eglise Romaine, » une hymne à Pâques en s'inspirant de la poésie d'Anacréon (1).

Une véritable académie s'était créée à Ephèse, où se groupèrent autour du philosophe Blemmydès des savants d'un grand mérite (2).

On le voit, c'est le mouvement littéraire et philophique du règne de Lascaris qui forma les grands savants qui se distingueront un peu plus tard : tels que Pachymères, Constantin Acropolite, Georges de Chypre, Théodore Métochite, Choumnos, Nicéphore Grégoras, etc.

(1) Migne, 140, 939.

Τὰ ῥόδα νῦν ἀνακύπτει
Χαροπῶς ἐκ τῶν καλύκων,
Τὰ βάτα νῦν ἀναθάλλει·
Ὑάκινθος σὺν Ναρκίσσῳ
Χαροπὸν χρῖμα τυγχάνει·

Et ailleurs :

Χελιδὼν ἄρτι τηρῆς
Καταλαλεῖ τοῦ φθορῆος·
Τὸν Ἴτυν ζητεῖ δὲ πάλιν
Κασιγνήτη ταύτῃ σφόδρα
Ὁ Πὰν τῆς Ἠχοῦς ἐράει...

(2) Georges de Chypre. — Migne, t. 142, 24.

CHAPITRE V

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE — BULGARIE ET ÉPIRE

A) *Seconde campagne contre les Bulgares.*

Au printemps de cette même année (1256), après une période de paix de cinq mois environ (de janvier à mai), Théodore II fit ses préparatifs pour une nouvelle campagne (1).

Il se rendit avec toutes ses forces à Didymoteichon, dans l'intention de renforcer la petite armée qu'il y avait laissée. Malheureusement la situation avait beaucoup changé depuis son départ. Le prince des Bulgares s'était allié avec les Coumans, au nombre de 4,000 et avait infesté le pays de la Thrace et surtout les environs de la rivière Régina et de la ville de Didymoteichon.

Les généraux Manuel Lascaris et Nicolas Margaritès avaient, malgré les ordres formels de l'empereur marché contre les Coumans et avaient été complètement battus.

Manuel Lascaris put se sauver en courant, à bride abattue, sur son excellent cheval Chrysopodis et se rendit à Andrinople (2). Margaritès et beaucoup d'autres chefs furent faits prisonniers et vendus ensuite aux Bulgares.

(1) Nicéphore Grégoras, 56.
(2) Acropolite, 126, 10.

Sitot qu'il apprit ce désastre, l'empereur accourut vers Bulgarophygon (1), faisant dans une seule journée plus de quatre cents stades (2), et campa aux bords de la rivière Régina. Il ne put rencontrer jusqu'ici l'ennemi, qui ayant appris son arrivée, se retira en toute hâte.

Néanmoins Théodore II rencontra aux environs de Bizyé une division de l'armée bulgare, l'assaillit, réussit à tuer beaucoup de soldats et quelques chefs et la mit en fuite. Il envoya alors à sa poursuite Georges Nestongos et le Couman Cléopas. Tout ce qui échappa à leurs armes se noya dans la rivière.

Le prince des Bulgares comprit qu'il ne pourrait se mesurer avec un ennemi aussi redoutable et envoya à Théodore II des ambassadeurs pour lui annoncer qu'il était prêt à lui envoyer son beau-père Ouroch, roi de Russie (3), pour négocier la paix.

Le prince voulait surtout apprendre au moyen de cette première ambassade, si l'empereur n'avait pas l'intention de lui faire du mal (4).

B) *Ouroch, roi de Russie, négocie la paix avec Théodore II au nom du prince des Bulgares.*

A l'arrivée du prince Ouroch, le traité fut rédigé par le grand Logothète Acropolite et signé par Ouroch au nom *du roi des Bulgares*.

(1) Aujourd'hui Baba-Eski, entre Constantinople et Andrinople *Die Heerst.* p. 100. — Miliaraki p. 447.

(2) Acropolite, 126, 20. « πλείους τῶν τετραχοσίων σταδίων σταθμούς. »

(3) Lettres, pages 281-282 « Ὁ τῶν Ῥώσσων ἄρχων. » Lebeau-Ameilhon, t. XXII, p. 54 : « Le roi de Russie. » — Les historiens grecs l'appellent tout simplement ὁ ῥῶσσος Οὖρος.

(4) Anonyme, 524.

Aux termes de ce traité, les Bulgares se retiraient derrière leurs anciennes frontières naturelles et rendaient à l'empereur la fameuse forteresse de Tzépène (1).

Ce traité causa à l'empereur la plus vive satisfaction (2); l'occupation de Tzépène surtout l'enchantait; on se rappelle ses vains efforts de l'année précédente pour s'en emparer (3).

Après la prestation des serments usuels, Théodore donna comme récompense à Ouroch 20,000 objets de valeur, tels que chevaux, toiles, etc. (4).

Dans la lettre d'usage qu'il envoya en Orient pour annoncer ses victoires, et dans laquelle on voit déborder son enthousiasme, il exalte la prise de Tzépène, « cette forteresse inexpugnable, qui est entourée de positions imprenables, et qui domine les hauteurs du mont Rhodope et de celui du Knisaba » et plus bas il ajoute: « Si les lionceaux, les chiens et les ourses, les bêtes les plus féroces, ayant eu peur du glaive de ma majesté, ont été réduits à l'adorer et à lui faire des libations, quel autre peuple barbare pourrait désormais lui résister (5) ? »

(1) Théodore II installa dans cette ville une garnison impériale le 29 juin 1256.

(2) « Λέγουσιν οἱ σοφοί ἐκ τῶν τελῶν τὰ πράγματα κρίνονται... ὃς δέ γε τὴν γνῶσιν οἶδε καὶ τὸ πρᾶγμα τεθεώρηκε καὶ τὴν τοῦ τέλους ἐντελέχειαν, ὄνησιν ἀριστοκράτιστον οἶδε τῆς Αὐσονικῆς κραταρχίας, κατέθυσε μὲν τὸ σῶμα καλοῖς καὶ ποικίλοις, ἔδραμεν ὡς εἰκός, ἐκοπίασεν ἱκανῶς, ἐτεχνάσατο μηχανήματα καὶ τὰς πάλαι πολιορκίας ὑπερηκόντισε, τὰς ἐνέδρας διέλυσε καὶ τὸ κράτος ἐκύρωσε, πολλὰ ἔχω λέγειν... (Lettres CCV). Dans cette lettre Théodore II signe : ὁ αὐτοκράτωρ Θεόδωρος Δούκα Λάσκαρις.

(3) Voir p. 72.

(4) Acropolite, 127. — Anonyme, 524.

(5) Lettres, pages 281-282.

C) *Disgrâce d'Acropolite.*

Un mois après les événements que nous venons de raconter, le jour de la fête de la Transfiguration, l'empereur alla assister à la messe et par suite le premier repas avait été beaucoup retardé. Après un court repos, tous se levèrent à l'heure où le soleil allait se coucher. L'empereur, selon son habitude, monta à cheval pour aller contempler son armée du haut de la colline voisine. Acropolite monté sur un mulet le suivait à distance (1).

Théodore II arrivé à destination, tous les personnages de sa suite se rangèrent en cercle autour de lui. « Savez-vous, leur dit-il, ce qu'on vient de m'annoncer? » Sur leur leur réponse négative, l'empereur ajouta : « Un messager est venu tout à l'heure m'annoncer que le roi Ouroch nous a trompés. Il a signé le traité de la part du prince des Bulgares dans son propre intérêt, et maintenant le prince ne reconnaît pas les conditions de ce traité. Tout ce qu'Ouroch a fait était de la pure tromperie (2). »

Les assistants répondirent que cela n'était pas vrai. Car il n'était pas possible qu'un homme chrétien fût tombé dans un pareil parjure.

« Peut-être, répondit l'empereur, l'envie de l'argent l'a-t-il persuadé de commettre cette mauvaise action, et maintenant, outre que nous n'avons pas gagné l'amitié des Bulgares, nous avons dépensé en vain beaucoup d'argent. » Ensuite Théodore, se tour-

(1) Acropolite, 128.
(2) Tout fait croire que les nouvelles que Théodore II venait de recevoir étaient absolument inexactes.

nant du côté d'Acropolite, lui demanda son avis. Celui-ci répondit qu'il était du même avis que les autres et que dans le cas même où Ouroch aurait commis un parjure il aurait Dieu contre lui et les Grecs combattraient pour la justice et la vérité.

L'empereur consentit et se tut.

La nuit était déjà tombée, et la lune éclairait les environs. Ils se dirigèrent alors vers le camp, mais l'empereur était très agité et leur demandait sans cesse leur opinion. Pour tous, elle était négative. Ensuite il s'adressa à Acropolite : « Eh bien ! grand Logothète, lui dit-il, cette affaire ne regarde que toi. Qu'en dis-tu ? » Acropolite répondit qu'il serait responsable s'il ne rédigeait pas bien les traités et les serments ; mais si maintenant Ouroch les avait trompés, ce n'était nullement de sa faute. « Mais quel est ton avis sur cette affaire ? » répliqua l'empereur. « Je considère, Sire, que tout ce qu'on vous a rapporté, n'est pas vrai. D'ailleurs, on ne peut prononcer sur des choses incertaines. » « C'est alors qu'on a du mérite, répondit Théodore, lorsque sur des choses incertaines, on peut prononcer avec sûreté et fermeté. Quant aux choses certaines, les ânes eux-mêmes, peuvent en avoir leur avis. » « Nous voilà rangés parmi les ânes, murmura Acropolite. » « Tu as toujours été un sot, s'écria l'empereur en colère, et maintenant tu n'es qu'un sot. » « Moi, je suis sot, répondit Acropolite, eh bien je me tais. Aux gens intelligents à parler. »

Théodore, hors de lui, porta la main à son épée, mais ne la tira pas : il ordonna à deux de ses gardes de battre Acropolite qui subit cette indigne punition avec une grande patience.

A la fin, il prononça d'une voix faible ces quelques paroles : « Seigneur Jésus, je suis tombé plusieurs fois malade, et tu ne m'as pas enlevé la vie, pour me réserver de tels jours? »

L'empereur eut honte et donna ordre à quelqu'un de sa suite de l'enlever et de l'emmener où il voudrait. Acropolite manifesta le désir d'aller vers les tentes des Vardariotes. Peu après, par ordre impérial, Acropolite fut transporté dans sa tente où il était étroitement surveillé.

Pendant cet emprisonnement, Acropolite dit qu'il n'implorerait point la grâce de l'empereur. Théodore au contraire fit tout son possible pour regagner son amitié. Il envoya auprès de lui beaucoup de prélats pour intervenir, mais Acropolite restait inflexible.

Enfin Théodore envoya son oncle Michel Lascaris, et Georges Muzalon (1) qui réussirent par de douces paroles à le faire changer d'avis, et l'amenèrent devant l'empereur (2). Acropolite en entrant salua d'un signe de tête et se tint à l'écart. Alors l'empereur l'invita à s'asseoir à sa place habituelle, c'est-à-dire à son côté et lui communiqua toutes les affaires qu'il avait en ce moment avec le despote d'Epire Michel (3).

Si l'on songe d'une part aux fatigues qu'il s'imposa si longtemps, aux combats qu'il engagea, aux dépenses immenses qu'il consacra à la formation d'une forte armée et à ses victoires réitérées; si l'on consi-

(1) Acropolite, 133.

(2) Théodore se trouvait alors aux environs de Thessalonique, à l'endroit dit Langada. Aujourd'hui encore il y a sous ce nom au nord-est de Thessalonique une plaine et un village aux bords du lac Saint-Basile. — Miliarâki, 451.

(3) Acropolite, 133.

dère d'autre part que tout cela devint le jouet d'un habile fripon, on comprendra, on excusera même la colère de Théodore II. Il avait éprouvé une si vive joie à la prise de Tzépène, il en était si fier, il l'avait annoncé d'une façon si pompeuse et si orgueilleuse en Orient qu'il en avait honte maintenant et se sentait vraiment ridicule, d'autant plus qu'il avait donné à Ouroch, à titre de gratification, d'innombrables présents pour aboutir à être trompé.

Cependant ce que nous ne comprenons pas, c'est son acharnement contre Acropolite. Nous savons déjà qu'il existait une cause de froideur entre le maître et l'élève : la divergence de leurs idées politiques. Acropolite ne pouvait plus dissimuler ses sentiments et ne faisait que blâmer et critiquer (1) sans cesse les actes de Théodore à tel point qu'il devenait gênant et insupportable. Il nous le dit lui-même, dans son histoire. D'autre part dans une lettre qui est antérieure à l'affaire d'Ouroch, Théodore montre, sans en donner les raisons, qu'il est très mécontent d'Acropolite, il l'appelle en jouant sur la signification de son nom : οἰκιστὴν πανακλεοῦς ἀκροπόλεως (2) — (habitant d'une citadelle obscure). Dans cette même lettre nous apprenons qu'Acropolite s'efforçait de persuader à l'empereur de retirer Muzalon de Nicée et de le faire venir auprès de lui.

Peut-être, dans cette circonstance, les intentions d'Acropolite étaient-elles sincères et n'agissait-il que pour le bien de l'empereur en lui conseillant d'éloigner de la régence ce favori si détesté par la noblesse.

(1) Acropolite, 139, 21.
(2) Lettres CCIV, page 251.

Toujours est-il que Théodore II se sentait humilié de ce contrôle perpétuel de ses actes et finit par haïr son maître et lui infliger la punition que ce dernier ne devait jamais oublier.

D) *Rapports de Théodore II avec le despote d'Epire, Michel II.*

Les Bulgares humiliés et vaincus, Théodore put continuer sa marche en avant et se dirigea vers Thessalonique. Avant même d'arriver dans cette ville, il reçut la visite de la femme du despote d'Epire, Théodora, qui venait pour célébrer le mariage de son fils Nicéphore avec la fille de l'empereur, Marie.

Ce mariage était projeté depuis 1250, sous l'empereur Vatatzès, et même la princesse Théodora se rendit alors en Orient à Pégai pour célébrer les fiançailles (1). Depuis lors, il ne fut plus question du mariage. Le despote Michel, voyant les forces considérables de l'empereur et ses succès contre les Bulgares, se hâta de reprendre les négociations pour prévenir tout danger éventuel. Théodora accompagnée de son fils Nicéphore rencontra l'empereur à Boleron dans le pays dit Lentza (2). Ils y séjournèrent trois jours et après avoir célébré la fête de l'élévation de la Croix (14 septembre 1256), ils se dirigèrent vers Thessalonique.

Chemin faisant, l'empereur délibéra avec Théodora sur les traités qu'ils allaient signer à l'occasion

(1) Nicéphore Grégoras, 48. — Acropolite, 95. — Anonyme, 500.
(2) Anonyme, 526. — Lentza est selon toute probabilité le village d'aujourd'hui Lendzakeuy aux bords de l'Ebre.

du mariage, et exigea d'elle les villes de Servia et de Dyrrachion situées aux deux extrémités, orientale et occidentale, de l'Etat de Michel. Théodora se trouvait pour ainsi dire captive entre ses mains ; elle ne put faire autrement que de consentir. Là-dessus les deux parties signèrent les traités et échangèrent les serments. Après quoi, ils envoyèrent le texte du traité à Michel qui y adhéra à son tour, malgré lui. Mais il se promit de se venger quand sa femme et son fils seraient délivrés des mains de Théodore II (1).

A Thessalonique, l'empereur et Théodora célébrèrent les noces du despote Nicéphore et de la princesse Marie. Ce fut le Patriarche Arsène qui donna la bénédiction nuptiale (2).

(1) Acropolite, 133.
(2) Anonyme, 527.

CHAPITRE VI

LA QUESTION DE L'UNION DES ÉGLISES SOUS THÉODORE II ET ALEXANDRE IV

Nous avons vu plus haut (p. 79) que, dès 1254, la tentative d'union des églises avait mis en bonne voie les relations de Rome avec la Cour de Nicée et que c'est la mort de Vatatzès et d'Innocent IV qui empêcha la continuation des pourparlers en vue d'une solution définitive de la question.

Le successeur du Pape Innocent IV, Alexandre IV voulut continuer les négociations et entreprit de correspondre à cet effet avec le nouvel empereur d'Orient.

Théodore II, de son côté, adressa au Pape une lettre dans laquelle il se montre disposé à accepter une négociation en vue de l'union des églises. Il se place sur un terrain neutre et dit qu'il serait heureux si le Pape envoyait des personnes compétentes pour s'entendre avec le Patriarche œcuménique.

Alexandre IV s'empressa alors d'envoyer en Orient l'évêque de Civita-Vecchia (Orbevieto) avec des instructions concernant les conditions proposées par Vatatzès et acceptées par Innocent IV. On se rappelle ce qu'étaient ces conditions : Vatatzès offrait de soumettre l'église grecque à l'église latine et demandait

en revanche l'appui du Pape pour reconquérir Constantinople et pour replacer le Patriarche œcuménique sur son trône.

L'évêque de Civita-Vecchia reçut en outre les recommandations suivantes : faire tout son possible pour s'entendre avec les Grecs, — promettre la convocation d'un Concile général dans un lieu commode aux deux parties pour y décider des points de foi controversés, — user de toute sa prudence pour retrancher ce qu'il pourrait de ces conditions tout en se gardant de rompre avec les Grecs — et ne faire que des concessions conformes à l'esprit de l'église latine.

Dans le cas où les demandes des Grecs seraient exorbitantes le légat devait s'abstenir d'y répondre ; ce qu'il devait faire surtout c'était d'inviter à Rome des négociations avec pleins pouvoirs de l'empereur et du clergé grec pour traiter directement avec le Pape.

Néanmoins, malgré l'esprit de conciliation du Saint-Siège et les sérieuses concessions qu'il faisait, les négociations échouèrent encore une fois

Norden, dans son livre « *Papsttum und Byzanz* » juge très sévèrement et Théodore II et sa politique, dans cette circonstance (1).

Nous allons nous rendre compte de l'attitude de Theodore II, en jetant un coup d'œil rapide sur la

(1) Theodor dem Zweiten lag eine Verquickung geistlicher und politischer Fragen, wie sie sein Vater vorgenommen hatte fern. Er wolte die Unionsverhandlungen nur vom geistlichen Standpunkte aus betrachtet wissen, und war nicht gewilt gegen auch nach so grosse politische Zugestaendnisse ein so schweres Opfer seiner Uberzeugung darzubringen wie es die von seinem Vater geplante Unterwerfung unter Rom für ihn dargestellt haette.

(Norden, p. 380).

situation des deux parties. Avant tout hâtons-nous de dire qu'il y eut des négociations directes entre le légat du Pape et Théodore II. Jusqu'ici on se fiait au texte seul d'Acropolite, d'où il ressort que l'empereur ayant appris l'arrivée des légats à Verria, chargea son grand Logothète de s'entendre avec eux et de les congédier. Une addition que l'auteur anonyme fait au texte d'Acropolite, addition qui a échappé à l'attention de ceux qui se sont occupés de cette partie de l'histoire, montre que Théodore II délibéra avec le légat, lors de son séjour à Thessalonique, c'est-à-dire pendant l'automne de l'année 1256 (1).

Nous ne connaissons pas les propos qui furent échangés lors de cette entrevue, mais nous pouvons penser que les demandes des Grecs durent paraître au prélat « exorbitantes ».

Lorsque Théodore II se trouvait à Thessalonique, il était au point culminant de sa puissance. Allié avec ses voisins asiatiques, vainqueur des Bulgares, maître de forteresses inexpugnables en Thrace et en Macédoine, suzerain du despotat d'Epire, maître de la ville forte de Dyrrachion, qui faisait face à l'Italie, à la tête d'une armée redoutable, il se croyait à même, et avec raison, de régler à sa guise la question de Constantinople.

Peut-être, encore, avait-il l'intention de marcher contre cette ville en rentrant en Orient.

Par contre, la situation du Saint-Siège était loin d'être florissante (2). Epuisée par de longues guerres

(1) Anonyme, 529.

(2) « L'âpreté de haine qu'elle a montrée dans la lutte contre l'empire inquiète et scandalise même des âmes pieuses ; son ambition politique

contre Frédéric II, toujours en lutte avec Manfred de Sicile, en proie à des crises financières, la papauté devait au milieu de tous ces embarras s'occuper de l'empire latin d'Orient qui devint pour elle littéralement une plaie ouverte.

S'en occuper ; mais comment ? Les Vénitiens et les Génois s'entr'égorgeaient en Syrie ; les Latins de la Grèce n'en faisaient pas moins et le Pape se donnait toutes les peines du monde pour les ramener à la raison, en brandissant sur leur tête le danger d'une invasion des Grecs sur le territoire latin (1). Le roi

alarme les rois et les grands ; la cupidité avec laquelle elle cherche à s'assurer des ressources exaspère les peuples. Un chroniqueur qui s'est fait souvent l'écho de ces sentiments hostiles, Mathieu Paris, raconte que, après la mort d'Innocent IV, son successeur Alexandre IV vit en rêve le Christ siégeant en juge et près de lui une femme qui personnifiait l'Eglise : à ses pieds le pape mort implorait le pardon de ses enfants...

En Angleterre l'opinion populaire se prononce contre Henri III qui n'ose s'affranchir des exactions de la cour romaine ; au concile de Lyon même, les Anglais protestent contre la rapacité des légats. En France saint Louis donne à Innocent IV des leçons de charité chrétienne ; et d'autre part, ducs, comtes, barons forment contre les exigences de la papauté des ligues dont on a encore les manifestes. D'ailleurs, la foi du moyen âge dans le principe d'unité appliqué au gouvernement de la société chrétienne, s'efface.

Enfin à l'intérieur même de l'Eglise, le joug de la cour romaine paraît chaque jour plus lourd. On lui reproche son intervention continuelle, son ambition, son avidité. Même ses plus ardents soldats dans la lutte contre l'empereur, les moines mendiants de saint François, se retournent déjà contre elle, l'accusent de perdre l'Eglise dont ils réclament la réforme. »

(Lavisse et Rambaud, t. II, p. 225-227).

(1) Norden, p. 379. — Dandoli, *Chronicon-Muratori*, t. XII, p. 363e — Guilelmus de Villarduin qui Guifredo patri in Achajae Principatu successerat, Narzotum de Carceritas et Guilielmum de Verona dominatores Nigrepontis ad se vocavit eosque detinuit, postea hostiliter accedens Nigreponem cepit... ex quo gravis discordia inter Venetes et ipsum Principem est exorta. Quod Alexander Papa cognoscens ne græci in imperio Romaniæ contra Catholicos potentiores efficerentur, prædictos monuit at zelo fidei...

A la page 364 de ce même chronicon il y a un autre document, dont Norden se sert pour montrer qu'il y avait des rapports entre les Latins de la Grèce et l'Empire de Nicée. Voici ce document : « ... Princeps Guilielmus de Villarduin) vehementias accensus cum Michaële Palœo-

de Hongrie, Béla IV, occupé qu'il était *pro domo sua*, n'aurait nulle envie d'être immiscé dans les affaires de l'Orient (1). Le roi de France, Louis IX, témoignait une grande indifférence (2) et le roi d'Angleterre, Henri III, se sentait assez embrouillé avec l'affaire du royaume de Sicile.

Par conséquent, il ne restait plus qu'à négocier directement avec les Grecs. Alexandre IV, s'adressant à Théodore II pour traiter l'affaire de l'empire latin, faisait un suprême effort pour vendre le plus cher possible un objet qui avait déjà perdu toute sa valeur.

Abordons maintenant la question des concessions du Pape, concessions que Norden qualifie de « so grosse politische Zugestaendnisse. » Nous ne nous occuperons que du passage qui a trait à l'occupation de Constantinople.

Le voici textuellement :

« ... Porro de Imperii negotio iidem nuncii (les

logo colligatus est, de quo Papa certioratus eum monuit, ut colligationem dissolveret; alioquin Episcopo Mothonis imposuit, ut Apostolica auctoritate ad hæc annullanda ipsum compelleret. » Certainement l'auteur du Chronicon, en écrivant ce passage, avait dans la pensée Michel le despote d'Epire. Il est impossible qu'il y eut des relations entre Villehardouin prince d'Achaïe et Michel Paléologue qui était en cette époque (1256) gouverneur militaire de Mésothynie. Par contre, nous savons que les relations entre ce même prince et le despote d'Epire étaient en effet très étroites. A ce point de vue, ce document est très intéressant, parce qu'il met fin à la question de la date du mariage de Villehardouin avec la princesse Anne, fille du Despote Michel.

(1) Du reste Béla IV avait de grands griefs contre le Saint Siège qui le secourut fort peu, lors de l'invasion des Mongols (Sayous, *Hist. gén. des Hongrois*, p. 247).

(2) Diehl, *Etudes byzantines*, p. 189.

« ... C'est en Occident l'indifférence croissante des Latins pour le sort de l'empire de Constantinople, et chez les âmes pieuses elles-mêmes, chez un saint Louis par exemple, un souci bien plus vif de la Terre Sainte et de Jérusalem que de l'établissement franc du Bosphore. »

« ambassadeurs de Vatatzès) hoc receperunt ab eodem « prædecessore (Innocent IV) responsum, quod super « eo non vocato, imperatore latino contra ipsum juris « ratio non patitur aliquid diffiniri, quia diffinitio « irrita videretur, nisi adversus citatum confessum « procederet, vel convictum. Sed ut nihil de iis, quæ « reconciliatione orientalis ecclesiæ cooperentur, « omit teret, paratum se obtulit ad compositionem « inter præfatum Calojoannem (l'empereur Jean « Vatatzès) et imperatorem eundem interponere stu- « diosius partes suas, confidens eam pro suum stu- « dium provenire : si autem placita partium incom- « positione parvenire non possent, offerebat, super « hoc idem prædecessor Calojoanni exactum justiciæ « complementum, jus ejus procecuturus favore quo « posset, ut justum pro suo voto judicium reportaret. « Considerare namque debebat, ac tenere pro certo, « quod ecclesia Romana in juricialis conditionis « examine foveret tanto favorabilius causam suam, « quanto majorem de ipsius quam alterius devotione « atque potentia eadem ecclesia, si eum carissimum « et sublimem filium Deus daret suo gremio conti- « neri poterat habere profectum ad cujus tutelam « Christianis sunt distributæ principibus adminis- « trationes sæcularium dignitatum (1). »

En dehors des derniers mots qui résument tout l'esprit de l'Eglise romaine et qui ont dû sonner mal aux oreilles de l'empereur grec, on voit dans l'ensemble du passage qu'il ne s'agissait pas seulement de satisfaire les exigences du Saint-Siège ; les Grecs devaient en outre dédommager l'empereur Baudouin,

(1) Raynaldus, t. XXI, p. 560, LII.

car que peut signifier de plus la condition *sine qua non*, d'après laquelle les Grecs étaient invités à négocier tout d'abord, directement avec l'empereur latin?

On peut se rendre compte de ce que Baudouin allait demander dans cette circonstance, si l'on considère les lourdes et humiliantes conditions que les Génois imposeront plus tard à Michel Paléologue, rien que pour lui garantir leur amitié (1).

Et dans toute cette affaire, l'opinion du peuple devait être comptée pour rien? Il n'est point difficile de deviner quels devaient être les sentiments et l'opinion de ce peuple, qui s'est vu si maltraiter, si brutaliser et qui entendait encore venir de l'île de Chypre (2) le gémissement de ses frères qui persistaient malgré tout à rester fidèles à la religion de leurs pères.

Certes, Théodore II est aussi un théologien, il est convaincu et il croit que la doctrine catholique

(1) Heyd, *Histoire du Commerce au moyen âge*, p. 428.

(2) Voici comment le patriarche Germain termine la lettre pastorale qu'il avait adressée au peuple de l'île de Chypre pour le consoler et lui recommander le courage :

« Ὑμεῖς δὲ, λαὲ περιούσιε τοῦ Χριστοῦ, στήκετε ἐν τῇ πίστει, ἀνδρίζεσθε, κραταιοῦσθε, τοὺς ἀτάκτους σωφρονίζοντες, ἐλέγχοντες τοὺς τὴν εὐσέβειαν παραποιοῦντας, μηδὲν τῶν ὀρθῶν δογμάτων καταπροδιδόντες, ὧν ἀνέκαθεν παρειλήφατε, πᾶσαν θλῖψιν βιωτικὴν καὶ πᾶσαν ζημίαν, χαρὰν καὶ κέρδος ἡγούμενοι, ἵνα μόνον ἐν ὑμῖν ἄσυλος διαφυλαχθείη ὁ τῆς ὀρθοδόξου πίστεως θησαυρός, ὃν ἐν τῷ τέλει τῆς ζωῆς ἕκαστος ὑμῶν ἐπιφερόμενος, ἐξέλθοι τούτου τοῦ βίου, γυμνὸς μὲν ἐξ ἁπάντων τῶν κατὰ κόσμον πραγμάτων, ἐπὶ μόνῳ δὲ τούτῳ τῷ θασαυρῷ τὰς ἐλπίδας σαλεύων, καὶ τῆς εὐκταίας ἐκείνης φωνῆς προσδοκῶν ἐπακοῦσαι : ἡ πίστις σου σέσωκέ σε, πορεύου εἰς εἰρήνην, ἧς οὐκ ἔστιν ὅριον οὐδὲ τέλος. »

(Sathas, *Bibliotheca medii aevi*, t. II, p. 19).

Ce même patriarche Germain en s'adressant au pape Innocent IV, en 1232, fait allusion aux oppressions dont le peuple grec fut la victime de la part du clergé latin et notamment le peuple de l'île de Chypre. « Il ne restait plus que le supplice et le trône des martys ; nous avons reçu tous les deux : la célèbre île de Chypre a connu tant de martyrs et de soldats du Christ! »

Voir sur le supplice des treize saints Pères brûlés vifs par les Latins à l'île de Chypre en 1230, Sathas, *Bibliotheca medii aevi*, t. II, p. 20.

sur la procession du Saint-Esprit est erronée (1). Mais, dans la circonstance qui nous occupe, il n'a pas agi en théologien ; nous avons vu maintes fois ce prince sacrifier ses opinions les plus chères à l'intérêt public et il est certain, que cette fois encore il eût consenti à se conformer aux volontés de l'Eglise romaine, s'il avait prévu que cela pût procurer quelque avantage à son empire et à son peuple.

Théodore II dans cette circonstance a agi avec toute la perspicacité possible : il a agi en prince qui a conscience et de sa puissance et de la situation de ses adversaires.

(1) Théodore II expose toutes ses théories dans le discours apologétique qu'il adressa à l'évêque de Cotrone. Voici le début de ce discours : Ἐπειδὴ ἐρώτησιν ὑπέθετο ἡ βασιλεία μου πρὸς σέ, ὦ ἱερώτατε ἐπίσκοπε Κοτρώνης, ἀπολογήσασθαι τῇ βασιλεία μου, ὅπως ἡ ἁγιωτάτη τοῦ θεοῦ μεγάλη ἐκκλησία, ἡ πρεσβυτέρα ῥώμη δογματίζει περὶ τῆς ἐκπορεύσεως τοῦ ἁγίου πνεύματος, καὶ ἀπολογίαν ἔθου πρὸς τὴν βασιλείαν μου, ὅπως ἡ ἁγιωτάτη τοῦ θεοῦ ἐκκλησία οὕτω σεβάζεται περὶ τῆς ἐκπορεύσεως τοῦ ἁγίου πνεύματος, οὐ μόνον ἐκ τοῦ πατρὸς ἔχειν τὴν ἐκπόρευσιν, ἀλλὰ καὶ ἐκ τοῦ υἱοῦ· ἀπολογεῖταί σοι ἡ βασιλεία μου, ὅτι ἡ καθ' ἡμᾶς ἁγιωτάτη τοῦ θεοῦ μεγάλη ἐκκλησία, καθὰ μέλλεις γνωρίσαι ἐκ τῶν κατωτέρω ῥηθησομένων ἐγγράφων μαρτυριῶν καὶ ῥήσεων εὐαγγελικῶν, τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκ τοῦ πατρὸς καὶ μόνου ἐκπορεύεσθαι δογματίζει· ἐκ τοῦ υἱοῦ δὲ οὐκ ἐκπορεύεσθαι μέν φαμεν διὰ τοῦ υἱοῦ δὲ χορηγεῖσθαι ἡμῖν πρὸς κάθαρσιν καὶ ἁγιασμὸν καὶ πιστεύομεν καὶ δοξάζομεν. » (J. Draeseze, *Byz. Zeit*, 1894, p. 511.)

Le discours tout entier est publié par R. Swete. Londres, 1875).

Théodore II doit avoir composé ce discours, en 1254, peu avant son règne, lors de la tentative qui eut lieu à cette époque pour l'union des Eglises. Le prélat à qui il l'adressa est probablement M. Nicolas de Durazzo élu cette même année 1254 comme évêque de Cotrone (voir la date de l'élection de ce personnage. *Series Episcoporum*, p. 879). La ville de Cotrone est un port de la Calabre sur la mer Ionienne, à l'emplacement de l'ancienne colonie des Achéens, Crotone.

CHAPITRE VII

RAPPORTS ENTRE LES LATINS DE CONSTANTINOPLE ET L'EMPIRE DE NICÉE

Nous n'avons pas de renseignements précis sur les rapports qui existaient entre Théodore II et Baudouin II. En tout cas, le peu que nous pouvons savoir indirectement nous montre que les relations entre les Latins de Constantinople et l'empire de Nicée étaient loin d'être amicales, et que s'il n'y eut pas de guerre sérieuse entre eux, les escarmouches ne manquèrent point.

Michel Paléologue après avoir réussi à se faire confier la tutelle du prince Jean, fils de Théodore II, reçut une ambassade de l'empereur Baudouin qui l'invitait à faire quelques concessions à l'empire latin de Constantinople.

Nous extrayons de la réponse hautaine que Paléologue donna aux ambassadeurs les mots suivants, qui peuvent nous être utiles dans l'examen de la question présente : « Lorsque j'étais gouverneur de Mésothynie et de Tarsie, (1) je vous ai montré que je sais bien vous battre (2). »

Paléologue n'entra en possession de sa place en

(1) Le pays à l'Est de Nicomédie, aux bords de la mer Noire, entre les embouchures des rivières Sangarios et Hypios. — Ramsay, p. 191.
(2) Acropolite, 163. — Pachymères, 103.

Mésothynie qu'à la fin de l'an 1253 et peut-être même au commencement de 1254 : par conséquent les combats auxquels il fait ici allusion ont dû avoir lieu sous le règne de Théodore II. En effet, nous voyons à cette même époque, à Nicée, des prisonniers de guerre en faveur desquels intercédaient auprès de Théodore II le Pape Alexandre IV et les cardinaux Richard, Octavien et Pierre Capozzo (1). Selon toute probabilité les prisonniers en question auraient été capturés au cours de ces escarmouches mentionnées plus haut.

Théodore II accéda de bonne grâce à la demande des prélats latins, comme il ressort des lettres pleines de courtoisie qu'il leur adressa.

Une de ces lettres, celle qui est destinée au cardinal Richard, donne plus d'explication et montre ce que Théodore II pensait de l'occupation de Constantinople par les Latins : « Il gît dans la prison,

(1) Ces cardinaux étaient, paraît-il, membres de la Curie romaine. Nous voyons en effet leurs signatures dans les lettres par lesquelles le Pape Alexandre IV donnant suite aux vœux des Aquilains, transférait dans leur ville le siège de l'évêque de Furconie.

† Ego Alexander catholicæ ecclesiæ episcopus.
† Ego Odo Tusculanus episcopus.
† Ego Stephanus Penestrinus.
† Frater Joannes tituli S. Laurentii.
† Ego Richardus sancti Angeli Diac. Card.
† Ego Octavianus sanctæ Mariæ in via lata diaconus Cardinalis.
† Ego Petrus S. Georgii ad Velun aureum diaconus Cardinalis.
Dat Laterani, 1257.

(Raynaldus, t. XXII, p. 12, XLV ; 13, XLVII).

Le cardinal Pierre Capozzo est cité dans une des lettres grecques que Frédéric II avait envoyées à Vatatzès. Nous y apprenons que ce prélat qui défendait une forteresse dans la Marche dut se déguiser en mendiant couvert de haillons et prit la fuite pendant la nuit.

(*Acta et Diplomata*, t. III, p. 70).

Dans Matthieu Paris nous trouvons plusieurs fois le nom du cardinal Octavien. Le pape avait confié, à la conduite de ce prélat ainsi qu'à celle du marquis de Hohenbourg, une forte armée pour détruire la ville de Lucera, dans laquelle Manfred de Sicile s'était réfugié.

(Matthieu Paris, t. VIII, p. 76.

victime de la guerre. Il devint prisonnier non pas en combattant pour la patrie, il ne luttait pas contre des impies, il ne défendait pas la vérité, il ne versait pas son sang pour la paix. Rien de cela : il ne servait que la haine et l'odieuse et répugnante rivalité. »

Enfin, une lettre du Pape Alexandre IV atteste que les Grecs firent plusieurs incursions en territoire latin, si fréquentes et si nuisibles que le Patriarche latin de Constantinople, Giustiniani dût demander l'appui de Rome. Le Pape alors fit contribuer à cet effet les évêques de la Morée (1).

(1) Ameilhon Lebeau, t. XXII, p. 37.

CHAPITRE VIII

DÉSERTION DE MICHEL PALÉOLOGUE (1256)

L'empereur se trouvait encore à Thessalonique, lorsqu'il apprit que le grand connétable Michel Paléologue, chef des forces militaires en Mésothynie (1), avait abandonné son poste et s'était enfui chez les Musulmans.

Théodore fut profondément affligé de cette nouvelle et il demanda à Acropolite ce qui avait bien pu déterminer Paléologue à prendre une telle décision. Acropolite répondit alors que Paléologue n'était pas homme à commettre un pareil forfait, qu'il connaissait ses intentions et sa fidélité envers les Grecs (2). « Du reste, ajouta-t-il, Paléologue s'est enfui, parce qu'il avait peur de vous. Plusieurs fois vous l'avez menacé et vous vous êtes mis en colère contre lui et même, devant plusieurs personnes, vous avez dit que vous lui feriez crever les yeux ou que vous l'enverriez en exil. Effrayé par toutes vos menaces, il a voulu se sauver. »

Quelques jours plus tard, l'empereur reçut de l'Orient le texte de la lettre circulaire que Paléo-

(1) Mésothynie. L'intérieur de Thynie, pays au N. de la Bithynie, sur la mer Noire.
(2) Acropolite, 134.

logue adressa aux généraux de Mésothynie, après sa fuite. Voici cette lettre :

« Comme j'avais peur des menaces de l'empereur, j'ai pris la décision de m'enfuir pour éviter quelque malheur. Vous cependant, gardez avec fermeté et vaillance le gouvernement des affaires militaires qu'on vous a confiées. Veillez à ce que la garde des cités et des bourgs se fasse régulièrement, et ayez soin de la surveillance et du maintien du pays, comme vous le feriez si j'étais avec vous. »

L'empereur se tranquillisa un peu. Néanmoins, craignant quelque incursion des Musulmans dans l'Etat oriental, il se hâta de rentrer à Nicée avec toute son armée.

Il est maintenant nécessaire de parler plus amplement de Michel Paléologue, et de sa vie antérieure.

Michel Paléologue était fils d'Andronic Paléologue Commène, gouverneur général des provinces de l'Occident.

Déjà, en 1252, Vatatzès eut l'occasion de juger une accusation lancée contre lui, d'après laquelle Michel Paléologue aurait eu l'intention d'usurper la couronne. Celui-ci était alors gouverneur de Serres et de Mélénicon, depuis 1246. Cette même année 1246, mourut à Salonique, Démétrios Tornikès, parent d'Andronic Paléologue et directeur des affaires politiques, sous Vatatzès. Michel Paléologue témoigna une si vive affliction à la mort de ce personnage qu'à Mélénicon, on conçut l'idée qu'il pleurait plutôt la ruine de quelque intérêt politique. Le chagrin de Michel Paléologue était la question du jour à Mélénicon (1).

(1) Acropolite, 93 sq.

« Pourquoi donc Paléologue est-il si triste ? » demanda un jour un citoyen de Mélénicon à un autre. « C'est que Tornikès son parent est mort, répondit ce dernier. » Et comme le premier exprimait des inquiétudes sur les intentions de Paléologue et sur le sort de leur pays, l'autre le rassura en disant : « Quand même, qu'avons-nous à craindre? Le *Grand Domestique* règne (1) à Thessalonique et son fils gouverne notre pays. Sous ces grands hommes nous n'avons rien à redouter. D'ailleurs la sœur du prince des Bulgares est libre, elle va se marier avec Michel Paléologue, et ainsi nous serons en paix avec les Bulgares. »

Le premier de ces interlocuteurs alla rapporter ces paroles à Nicolas Manglavitès, le brave citoyen qui avait contribué à la liberté de son pays par sa belle harangue (2). Celui-ci les rapporta, à son tour, à Vatatzès lors de sa visite à Vodena, cinq ans plus tard, en 1252.

Pachymères à cette occasion dit ouvertement que Paléologue était toujours soupçonné de faire des complots, mais il expose d'une manière toute différente les causes du complot ainsi que les jugements qui suivirent.

D'après cet historien, Paléologue avait contracté avec le despote d'Epire, Michel II, des traités secrets. Il s'engageait à livrer à Michel II les pays de l'Occi-

(1) La conversation de ces personnages indique clairement la date de ces évènements. Lors de la mort de Tornikès et des chagrins de Michel Paléologue, Andronic Paléologue, le grand domestique, vivait encore. Or, ce dernier est mort en 1247, un an après sa nomination. Par conséquent Tornikès est mort entre 1246 et 1247.

(2) « Nous sommes des grecs purs (les habitants de Mélénicon), originaires de Philippopoli. » Ἡμεῖς δὲ πάντες ἐκ Φιλιππουπόλεως ὁρμώμεθα καθαροὶ τὸ γένος Ρωμαῖοι. (Acropolite,

dent et ce dernier donnerait à Paléologue sa fille en mariage (1).

Vatatzès constitua un tribunal pour juger Paléologue. A cet effet les deux citoyens de Mélénicon furent convoqués à Philippos, et Vatatzès les mit en confrontation et les interrogea lui-même. Celui qui avait exprimé des soupçons dit qu'il n'y avait en tout cela que des opinions personnelles et que Paléologue n'en savait absolument rien.

Vatatzès peu satisfait de cette déclaration soumit les deux citoyens à l'épreuve du duel, au cours duquel l'accusé fut blessé : preuve de sa culpabilité. On l'interrogea alors de nouveau, mais il répondit que Paléologue ne savait rien de l'affaire et il persista dans cette réponse alors même qu'on le menaçait de lui couper la tête.

Puis, le tribunal proposa à Paléologue de prouver son innocence par quelque miracle, c'est-à-dire par l'épreuve du fer chaud.

Paléologue protesta énergiquement, disant qu'il n'avait pas d'accusateur et que par conséquent il ne voyait pas pourquoi on le jugeait. Il ajoutait qu'il n'était pas un jongleur et qu'il ne pouvait comprendre comment il serait possible que le fer chaud ne brûlât point la main d'un homme vivant. Ainsi Paléologue put échapper à ce supplice barbare.

Cependant, Vatatzès qui ne pouvait pas se calmer, envoya auprès de Paléologue l'archevêque de Philadelphie, son favori, pour le persuader de subir cette épreuve, mais Paléologue s'y refusa.

Les paroles viriles que Paléologue prononça en

(1) Peut-être cette version aussi est-elle vraie. En tout cas le complot cité par Pachymères doit être postérieur à la mort de Tornikès.

cette circonstance, dit Acropolite, persuadèrent tout le monde de son innocence.

Les soupçons de Vatatzès ne se dissipèrent point, il écrivit même au Patriarche Manuel en le priant d'imposer à Paléologue une pénitence et de lui faire prêter de nouveau serment de fidélité. Enfin Vatatzès obtint des mains de Paléologue une promesse de fidélité écrite et se réconcilia avec lui. A cette occasion il le nomma gouverneur de Mésothynie (1) et lui donna en mariage la princesse Théodora (2), petite-fille de son frère Isaac Ducas et fille de son neveu Jean qui mourut très jeune et qui était marié avec la princesse Eudocie, fille de Jean Ange.

On voit bien que Paléologue a déjà à son actif un précédent. Ce qui explique les peurs de Théodore et son départ précipité pour l'Orient.

Il faut noter dans cette affaire l'attitude d'Acropolite. D'abord il semble connaître les desseins de Paléologue. Ensuite nous surprenons chez lui des idées sur la patrie qui ne conviennent pas à son érudition. Lors de la conversation que Théodore eut avec Acropolite sur la fuite de Paléologue, l'empereur lui demanda : « Pourquoi donc a-t-il préféré le bien-être chez les étrangers aux malheurs que son pays pourrait lui causer ? »

L'idée est socratique (Στέργειν πατρίδα ἀδικοῦσαν) et même elle constitue le sujet du « *Criton.* » Or, Acropolite répondit (3): « *Ce que vous dites n'est pas propre à l'âme humaine. Certaines âmes fortes peuvent*

(1) Pachymères, 21. — Pachymères dit que c'est le patriarche Manuel qui obtint le pardon de Paléologue.

(2) Avant l'accusation Vatatzès avait l'intention de lui donner en mariage la princesse Irène, fille de son fils Théodore.

(3) Acropolite, 135.

subir avec fermeté les malheurs de la vie. Mais lorsqu'il s'agit de la vie même ou de la perte de quelque partie du corps, personne ne se montre persévérant et chacun se sauve à toutes jambes. »

Si ce souverain nourri dans les idées socratiques qu'il possédait à fond, avait jamais conçu pour telle ou telle raison quelque mépris à l'égard d'Acropolite, cette réponse n'aurait fait que renforcer ce mépris.

CHAPITRE IX

AFFAIRES D'ÉPIRE (1257)

A) *Révolte de Michel II d'Epire* (1257).

Acropolite en sa qualité de gouverneur général des provinces d'Occident, entreprit au mois de janvier 1257, une inspection des pays qui lui étaient confiés. Parti de Thessalonique (1), il alla d'abord à Verria où il rencontra les légats du Pape (2) et les expulsa par ordre de l'empereur.

Ensuite il se rendit à Elbasan, puis il alla occuper avec les notables du pays la ville de Dyrrachium, au nom de Théodore II ; il y séjourna huit jours et se rendit après à Debros et de là à Perlepé, où il arriva au mois de février 1257.

C'est dans cette ville qu'il apprit que Constantin Chavaron, nommé par Théodore II gouverneur d'Elbasan, s'était révolté (pour cause d'amour, paraît-il) et était passé au parti de Michel II.

Ce forfait de Chavaron encouragea tellement le despote d'Epire, qu'il se révolta ouvertement contre l'Empire d'Orient.

Dès qu'il reconnut la vérité de cette fâcheuse nouvelle, Acropolite la communiqua à Michel Lascaris

(1) Acropolite, 139.
(2) Acropolite, 139, 21.

et à Scutérios Xyléas et les invita en même temps à se rendre à Pélagonie pour délibérer avec lui sur ce qu'il fallait faire.

Ceux-ci se rendirent en toute hâte dans cette ville et décidèrent d'aller chercher leurs forces respectives et de revenir à Pélagonie, d'où ils pouvaient attaquer, avec plus de chance de succès, Michel II et les Serbes ses alliés.

Ces dispositions prises, Acropolite se porta avec toutes ses forces à Ochrida, dans l'espoir de remédier à la situation d'Elbasan. Mais, là aussi, les habitants albanais se rangèrent du côté de Michel II et tout ce qu'Acropolite fut faire, ce fut de sauver de leurs mains Isaac Nestongos, gouverneur d'Elbasan.

Après cet échec, Acropolite se rendit, par de longs détours, pour éviter la rencontre des ennemis, à Ochrida qu'il réussit à occuper et il y installa une garnison sous le commandement de Isaac Nestongos.

Puis, il se rendit par Prespa et Sidérocastron, à Perlepé qu'il considérait comme « *une ancre de salut.* »

Ces nouvelles ne tardèrent pas à parvenir à Nicée et Théodore envoya contre le despote d'Epire, Michel Paléologue qui, avec ses forces, se rendit immédiatement à Thessalonique. Après avoir franchi l'Axios, il rencontra Michel Lascaris et tous deux se dirigèrent contre Verria occupée par Michel II.

Prendre la ville, il n'y fallait pas songer. Aussi se bornèrent-ils à piller les villages environnants et ils en emportèrent un riche butin d'animaux.

Le kral des Serbes, allié de Michel II, envoya une armée de mille hommes (1) et infesta les environs de

(1) Acropolite, 145.

Perlepé. Xyléas Scutérios ayant appris l'arrivée des Serbes, laissa toute liberté à ses hommes, pour marcher ou non contre l'ennemi. Les quelques braves qui s'engagèrent, furent pris par les Serbes. Scutérios se vit enfin dans la nécessité de livrer bataille, mais il fut complètement battu et il n'eut que le temps de prendre la fuite.

Ainsi Michel II put continuer sans être inquiété par personne, le siège de Perlepé. D'autre part, il envoya contre Michel Paléologue et Michel Lascaris, campés aux environs de Vodéna, son fils naturel, Théodore avec cinq cents hommes d'élite, bien armés et montés sur d'excellents chevaux.

Chemin faisant, Théodore rencontra un corps impérial qui transportait des provisions et le dispersa. A cette nouvelle, Paléologue se mit à la tête des Paphlagoniens de Michel Lascaris et marcha contre l'armée ennemie. Dans le corps à corps qui eut lieu, Paléologue s'élança contre le fils du despote et le précipita de son cheval au moyen de sa lance. Théodore pria qu'on lui épargnât la vie, mais comme Paléologue ne le connaissait pas, il le livra à un Turc qui le tua. Ainsi la troupe de Michel II prit la fuite.

Michel II de son côté, assiégea plus étroitement la ville de Prilapron et au bout de quelques jours il en devint le maître, car les habitants, étant bien disposés pour lui, ouvrirent les portes pendant la nuit, alors que la garnison était sortie pour fourrager et s'approvisionner.

Acropolite avec d'autres personnes se réfugia dans

(1) Acropolite, 150, 4.

la citadelle de la ville ; le lendemain il dut se rendre à Michel II qui malgré ses promesses et ses serments l'enchaîna et le promena de ville en ville (1).

Après la prise de Prilapon, Michel II devint maître de toute la Macédoine, à l'exception de Thessalonique.

B) *Intervention de Blemmydès en faveur de Michel II.*

Ce qui contribua surtout à la réussite de Michel II, ce fut la disposition favorable envers lui des habitants de la Macédoine. Ils voyaient en lui le protecteur naturel de leurs villes et de leurs intérêts. Michel II était grec et orthodoxe, par conséquent il n'y avait pas de raison, croyaient-ils, pour préférer à lui qui vivait parmi eux l'empire d'Orient dont le centre était si loin. L'idée de l'union, source de toute force nationale, n'éclairait point leurs esprits. Aussi les garnisons impériales, fussent-elles les meilleures du monde, devaient échouer devant cette attitude des indigènes : nous les avons vu ouvrir la nuit les portes de Prilapon et livrer la ville au despote. Ces idées ne tardèrent pas à gagner même quelques généraux de Théodore II : Xyléas Scuterios, Manuel Ramatas, Poulahas, Isaac Nestongos, nommé par Acropolite commandant de la place d'Ochrida se rangèrent du côté de Michel II.

Il importait donc de faire comprendre à ces Grecs que, si leur religion et leur langue n'étaient pas en jeu, par contre les intérêts supérieurs de leur nationalité couraient le plus grand danger. Mais que les

(1) Acropolite, 150.

esprits étaient peu préparés pour comprendre de telles choses! Nous avons vu comment Blemmydès s'exprime lors de la soumission de l'île de Rhodes; nous verrons aussi tout à l'heure ses idées sur les mesures de l'empereur contre Michel II.

Cependant il y avait une voix respectée de tous, celle de la grande Eglise. L'importance de cette force n'échappa point à la perspicacité de Théodore II, qui se hâta de demander son appui.

Le patriarche Arsène à qui Théodore avait communiqué ses vues, convoqua à Magnésie le concile des prélats et tous prirent la décision d'excommunier les sujets du despote d'Epire s'il continuait à reconnaître Michel II comme roi. Le patriarche et les prélats signèrent l'acte et l'empereur le sanctionna. Après quoi on invita le clergé et le peuple et l'on procéda, à haute voix, à la lecture de l'anathème contre les habitants du despotat, mais les choses en restèrent là. Blemmydès quitta son ermitage pour la première fois (1) depuis l'avènement de Théodore II et empêcha de communiquer l'anathème au peuple de l'Occident.

« *Notre Seigneur*, dit-il (2), *est descendu sur la terre*,

(1) Bien que retiré Blemmydès conservait ses relations avec l'empereur et correspondait régulièrement avec lui. Théodore était fier de lui annoncer ses victoires. Blemmydès de son côté le comblait d'éloges et bénissait ses démarches. Il composa en outre et envoya à Théodore un traité sur les devoirs du roi, intitulé Βασιλικὸς ἀνδριάς (statue royale). Ils ne bornèrent pas là leurs relations. Presque dans chacune de ses lettres, Blemmydès demande quelque faveur à l'empereur qui l'exécutait de bonne grâce, paraît-il. Une fois Blemmydès lui demanda un morceau de pourpre pour mettre sur l'autel de son église. Théodore dans son enthousiasme, promit qui sait de quelle manière éclatante et puis, empêché par ses affaires, il oublia de l'envoyer. Blemmydès se mit en colère et il lui adressa une lettre, où il se moque ouvertement de lui (Lettres IV, p. 295).

(2) Blemmydès, 46, 17 sq.

est devenu homme, a versé son sang divin, a subi des supplices, des injures, l'agonie, la mort même pour créer le christianisme et nous autres nous nous empressons de démolir son œuvre, en voulant arracher à son sein des peuples innocents. »

Ce sont là certes de nobles paroles, qui étaient malheureusement peu d'accord avec les intérêts de l'empire grec. Quoi qu'il en soit, l'empereur suivit le conseil de Blemmydès(1), et rendit au patriarche le texte de l'anathème.

Peut-être aurait-il dû persister dans sa décision. Malheureusement, à cette époque, Théodore II n'est plus l'empereur plein de fougue que nous avons connu, autrement il irait en personne combattre contre Michel II ; le déclin avait commencé et la maladie qui s'était déclarée ces derniers temps, le rongeait chaque jour davantage.

(1) Blemmydès connait personnellement Michel II ; dans son autobiographie il prouve qu'il est enchanté de l'accueil que lui fit ce prince lors de son voyage à Larissa « ὅλα ἄφθονα, ὅλα φιλότιμα ». Il correspondait même avec lui. M. Festa a publié une lettre de Blemmydès à Michel II, dans son édition de lettres de Théodore II. Dans cette lettre Blemmydès fait, semble-t-il, allusion au caractère soupçonneux de Lascaris.

CHAPITRE X

POLITIQUE EXTÉRIEURE — EN EUROPE

A) *Relations avec Manfred de Sicile.*

Depuis la fameuse ambassade du marquis de Hohenbourg (1254), on ne voit aucune trace de relations entre Manfred, qui se jeta immédiatement après la mort de son frère Conrad IV, dans des luttes acrimonieuses avec le Pape, et Théodore II, qui succéda à Vatatzès, le 30 octobre de cette même année.

C'est surtout à partir de 1257 que Manfred apparaît, en Orient, comme gendre et allié du despote d'Epire et par conséquent comme ennemi de l'empire de Nicée.

Il est difficile d'établir exactement les circonstances dans lesquelles Manfred s'allia avec Michel II; il y a chez les historiens qui ont abordé ce sujet une grande diversité d'opinions.

Il est fort probable que cet événement eut lieu au commencement de l'été de 1257 (1), alors que

(1) C'est la seule date qui puisse être en accord avec les évènements historiques de cette époque, elle se confirme en outre par un contrat de vente daté du mois de février 1258.

Voici ce document privé :

« Ἐν ὀνόματι τοῦ πατρός, τοῦ υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος, ἐπὶ τοῦ εὐτυχοῦς κράτους τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου ἡμῶν αὐθέντου κυρίου Μανφρέδου, υἱοῦ τοῦ ἀεὶ αὐγούστου βασιλέως, κυροῦ Φερδερήκου δευτέρου, χάριτι θεοῦ ὑψηλοτάτου πρίγγιπος Ταράντου... ἔτει ὀγδόῳ τοῦ ρηγάτου τῆς Σικελίας, τοῦ ρηγὸς κυροῦ Κονράδου δευτέρου. βαϊούλου καθολικοῦ ἔτει ἤδη τετάρτῳ, καὶ τῆς κυριότητος τῆς πόλεως Δυρραχίου, Βελεγράδων, Αὐλῶνος, Σφηναρίτων λόφων καὶ τῶν ἐπικρα-

Michel, devenu maître de presque toute la Macédoine et de l'Epire, voulait garantir ses états contre toute attaque éventuelle de la part de l'empire de Nicée qui chercherait tôt ou tard à prendre sa revanche.

En ce temps-là, Manfred, jouissant d'un calme relatif et attiré par le bruit des graves événements qui se passaient en Macédoine, vint s'aevnturer sur la côte illyrienne et s'y empara probablement de

τημάτων καὶ θεμάτων τὴν τοιούτων χωρῶν ἔτει πρώτῳ... » *Acta et Diplomata*, t. III, p. 240.

D'après ce document Manfred serait souverain des villes de Dyrrachium, Belegrade et Aulona dès l'an 1257. Les évènements historiques que nous allons énumérer n'excluent point une telle hypothèse.

1° Nous avons vu plus haut que, vers la fin du mois de septembre 1256, Théodore exigea de la femme de Michel II la concession des villes Dyrrachion et Servia. Théodora avait accepté malgré elle et son époux y consentit à son tour, mais il se promit de prendre sa revanche aussitôt que sa femme et son fils seraient mis en liberté (p. 188).

Par conséquent à la fin de l'année 1256 la ville de Dyrrachium était sous la domination de l'empereur de Nicée.

2° Après le départ de Théodore II pour l'Orient. Le gouverneur général Acropolite entreprit une inspection des provinces de l'Occident, inspection qui dura trois mois (décembre 1256 — février 1257).

Après avoir fait beaucoup d'étapes, Acropolite se rendit à Dyrrachium, où il séjourna huit jours. (Μετὰ τῶν τῆς χώρας ἐκκρίτων κατήλειφα τὸ Δυρράχιον, κἀκεῖσε διακαρτερήσας ἡμέρας ὀκτὼ ἐξῆλειν, πάντα τὸ καθ' ὁδὸν οἰκονομήσας καὶ καταρτίσας. Acropolite, 140.)

3° La révolte de Michel II éclata au commencement du printemps 1257. Acropolite avertit alors l'empereur et lui demanda des renforts. En même temps arrivèrent en Orient des délégués de la ville de Dyrrachium pour demander un archevêque et une garnison impériale. Théodore envoya l'archevêque Chalcoutzès et recommanda à Paléologue qui partait en même temps pour réprimer la révolte de Michel II, de lui prêter son appui. Peu après ce prélat fut expulsé de Dyrrachium par Michel II.

4° Les historiens qui font le récit de cette guerre ne mentionnent comme allié de Michel II et par conséquent comme ennemi de Théodore que le kral des Serbes.

5° Lors du concile qui se réunit à Magnésie pour frapper d'anathème le peuple d'Occident il n'est question que de Michel II qui est traité d'usurpateur et d'apostat.

Tout cela prouve qu'il n'y eut point de luttes directes entre les troupes de Manfred et les garnisons impériales des villes mentionnées qui ne passèrent sous la domination du roi de Sicile qu'après être reconquises par Michel II.

quelques ports. Ce fut là, paraît-il, l'occasion des pourparlers et des négociations qui aboutirent à l'alliance de ces deux princes. Les avantages que Michel II aurait à tirer de cette alliance qui était tournée contre l'empereur grec, le dédommageaient, paraît-il, de la perte de nombre de villes grecques qu'il cédait de sa propre autorité, comme dot de sa fille Hélène, à Manfred de Sicile.

B) *Alliance avec les Bulgares.*

Des troubles intérieurs ne tardèrent pas à éclater dans l'intérieur de la Bulgarie.

Le prince des Bulgares, Michel, fils d'Asan et beau-frère de Théodore II, fut assassiné par son cousin Calliman qui usurpa ainsi sa couronne et épousa sa veuve (1).

Le roi de Russie Ouroch, père de cette princesse, marcha contre Tirnovo, en chassa Calliman et prit sa fille avec lui.

Les Bulgares alors proclamèrent prince, le gendre de Michel, Mitzès. Celui-ci fut encore détrôné par Constantin Tech qui lui succéda. Cependant ce prince ainsi que sa femme n'avaient par leur naissance aucun droit à la couronne. Aussi Tech résolut-il de divorcer et de demander en mariage une des filles de l'empereur Théodore.

La mère de ces princesses étant la fille du roi des Bulgares Asan, Tech acquerrait par ce mariage les droits qu'il désirait. A cet effet il envoya à Théodore II une ambassade pour lui offrir son amitié et

(1) Acropolite, 152.

son alliance et pour lui demander en mariage une princesse impériale. Il promettait en outre d'envoyer à Nicée sa première femme, comme garantie de sa foi envers les Grecs et sa nouvelle épouse.

L'empereur accepta volontiers et lui donna sa fille Irène (1).

Quant à Mytzès, le prince détrôné, il alla occuper la ville forte de Mésembrie sur la mer Noire. Puis il se rendit avec toute sa famille en Orient et livra cette ville à Théodore II, qui lui donna en récompense pour sa subsistance quelques terres aux environs de Troie et de la rivière Scamandre (2).

(1) Acropolite, 152.
(2) Nicéphore Grégoras, t. I, 60.

CHAPITRE XI

POLITIQUE EXTÉRIEURE — ICONIUM ET MONGOLS (1257)

A) *Relations amicales de Théodore II avec Yzz-ud-din Kei-Kavous.*

Théodore II arriva en Bithynie au commencement du mois de décembre 1257 (1). Il célébra la fête de Noël à Syrrœa (2) et se dirigea ensuite en Lydie. A Sardes, où il campa, il reçut plusieurs messagers du sultan d'Iconium, Yzz-ud-din Kei-Kavous, lui annonçant la visite de ce prince qui venait lui demander sa protection contre les Mongols.

Partant de Sardes, Théodore se rendit à Calamos, où il apprit que Kei-Kavous était arrivé à Tripolis (3), ville de Lydie.

Dans une autre ville, au pays d'Apollonios (4), l'empereur célébra la fête de l'Epiphanie et revint à Sardes pour envoyer de là son armée camper dans la vallée de Magnésie.

A Sardes il reçut la visite du sultan, auquel il fit un accueil cordial. Tous deux alors se rendirent à Magnésie, probablement pour passer l'armée en revue.

(1) Anonyme, 530.

(2) Σύρροια, ainsi que son étymologie l'indique, cette ville devait être située sur le confluent de différents affluents du fleuve Hermos, au N. de la Lydie. — Miliaraki, 463.

(3) Tripolis, ville ancienne de Lydie aux bords du Méandre.

(4) Ramsay suppose que ce sont les environs de la forteresse Apollonos hièron entre Sardes et Tripolis, p. 123.

Théodore, sans doute, voulut dans cette circonstance éblouir le prince asiatique en étalant devant lui ses forces, qui occupaient dans la vallée de Magnésie tout le pays compris entre le site dit Chléra et les gorges de la rivière.

Cette visite enchanta Théodore qui la considéra comme un indice de la protection divine, de la force de son empire et de son sage gouvernement (1).

Cependant il eut soin pour ne pas exciter les Mongols contre lui, de renvoyer le sultan en lui donnant une escorte de trois cents hommes d'élite sous le commandement du primicier de la cour, Isaac Ange dit Murtzuphe (2).

Kei-Kavous, de retour chez lui, donna à l'empereur pour le remercier les villes de Laodicée et de Chones et les deux forteresses qui les protégeaient, Sacaina et la Haute. L'empereur y établit une garnison grecque ; mais il la rappela bientôt comprenant qu'il lui serait impossible de garder ces villes si éloignées.

Peu après Keï-Kavous fit des traités avec les Mongols et devint leur tributaire (3).

Au cours de cette période de paix Théodore prit la

(1) Καὶ τῆς Λυσονικῆς προστασίας οἰκτροτάτας φάραγγας δείκνυσι (Dieu), τῇ πίστει τὴν νίκην δωρούμενος καὶ τὴν φύσιν κλείζων διὰ τῆς πίστεως· ὁρᾷ γὰρ τὸ πλῆθος, τὸ τῶν περσῶν, μέγαν ἄρχοντα ὑποχείριον τῆς ἑλληνίδος φυλῆς καὶ διὰ τῆς τοῦ φεύγοντος ἥττης τε καὶ χειρώσεως τῆς τοῦ διώκοντος ἐλπίδι θεία τὴν ἐξανάλωσιν προσημαίνεται· ἐντεῦθεν χαρά μοι καὶ ἀγαλλίασις, ὅτι τοιούτων ἔργων θεατής, ἤ γε καὶ τελετής... οἵα εὐφροσύνη τὴν σήμερον! ὄντως αἱ τῶν τοιούτων πραγμάτων ἐναντιότητες ὑψηλοτάτην ἕδραν τῇ Ρωμαΐδι προετοιμάζουσι. (Lettres CCXIV, 32 sq.)

(2) Anonyme, 531. Acropolite, 144, en élève le chiffre à 400, mais il n'était pas présent.

D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. III, p. 99, place à tort cet événement en 1255.

(3) Anonyme, 531. — Acropolite, 144. Matthieu Paris, t. VIII, p. 331, dit que les Mongols soumirent en 1257 beaucoup de peuples d'Orient.

décision de résoudre la question de Paléologue (1) et l'invita, malgré tout avec beaucoup de bienveillance. Paléologue revint et après avoir juré en faisant dès serments terribles qu'il serait désormais fidèle à l'empereur et à sa dynastie, reprit sa dignité de grand connétable et jouit de nouveau de la faveur impériale (2).

En pardonnant à Paléologue, Théodore sacrifiait ses rancunes au manque d'hommes politiques habiles de son empire. Il ne savait sur qui s'appuyer. Ses ennemis étaient incapables de faire le bien et prêts à sacrifier tout à l'intrigue et aux complots.

Quant à ses amis, il en avait quelques-uns qui étaient habiles et entièrement dévoués à lui, mais l'administration d'un empire si vaste, entouré d'une foule d'ennemis qui épiaient ses moindres fautes pour s'acharner contre lui, n'était pas l'œuvre de deux ou trois personnes.

Acropolite dit que Théodore ne savait pas choisir ses fonctionnaires (3).

Que put-il faire lui, quand Théodore l'eut nommé gouverneur général des provinces d'Occident, avec plein pouvoir de nommer et de destituer à son gré n'importe qui ?

(1) Pachymères dit que c'est l'archevêque d'Iconion qui intercéda auprès de Théodore en faveur de Paléologue. Ce prélat jouissait dans l'état des Musulmans des mêmes privilèges que le patriarcat œcuménique possède aujourd'hui dans l'empire Ottoman.

(2) Acropolite, 144,

(3) Acropolite, 139, 13.

B) *Relations diplomatiques avec les Mongols et les Arabes.*

Les Mongols inspiraient à la cour de Nicée, comme du reste, à toute l'Europe de cette époque, une grande terreur.

Lorsque Théodore II eut appris qu'une ambassade venait lui rendre visite, il eut recours, pour les effrayer à son tour, à tous les stratagèmes habituels à la cour de Byzance quand on recevait les ambassadeurs des peuplades barbares.

Il envoya au-devant d'eux une première délégation chargée de leur faire croire, à tout prix, que l'empire des Grecs était redoutable, puis une deuxième ayant pour mission de conduire les ambassadeurs par des chemins détournés et scabreux et de leur dire que tel était tout le pays.

Enfin lorsqu'ils arrivèrent après beaucoup de difficultés, un spectacle grandiose et effrayant les attendait. Théodore avait rangé ses forces militaires d'après leur tribu et leur nationalité. Tous les soldats étaient bardés de fer des pieds à la tête et produisaient un effet terrible. En outre, les sénateurs et les princes de sang habillés de vêtements magnifiques se rangèrent en attitude guerrière et ils passaient et repassaient à plusieurs reprises devant les ambassadeurs pour paraître bien plus nombreux.

Théodore, lui-même, s'assit derrière un rideau, sur un trône élevé et orné de pierres précieuses, et prit une attitude menaçante, le sabre en main. A côté de lui se tenaient des hommes terribles à voir.

On eut soin de placer les ambassadeurs loin du trône, afin qu'ils vissent à distance ce spectacle éblouissant.

Enfin le rideau fut baissé et l'empereur apparut dans toute sa terrible magnificence. Il ne leur adressa que quelques paroles d'un ton très sérieux. Ahuris, les ambassadeurs signèrent les traités et s'en allèrent par les mêmes chemins abrupts et détournés par lesquels ils étaient venus (1).

L'auteur anonyme rapporte qu'il y eut des relations entre la cour de Nicée et les Arabes d'Egypte dont le prince, estimant l'empereur Théodore II sur sa seule réputation, lui envoya des présents précieux (2).

(1) Pachymères, 135.
(2) Anonyme, 536.

CHAPITRE XII

LA MALADIE ET LA MORT DE THÉODORE II (1258)

Pachymères qui, cédant à son goût personnel autant qu'à celui de ses contemporains, se complait fort dans les récits de magie, de conspiration et d'enchantements, donne des détails tout à fait curieux sur la maladie de Théodore II. Nous les exposerons tels qu'ils figurent dans son histoire, nous réservant de les critiquer ensuite.

D'après Pachymères, Théodore II devint très soupçonneux et attribuait la cause de sa maladie à des incantations (1).

Plusieurs personnes se servirent alors de cette faiblesse de l'empereur pour se venger de leurs adversaires en les accusant faussement d'avoir pratiqué la magie. Pour juger les accusés, on ne se servait que de l'épreuve du fer chaud (2).

Pendant que Théodore était en proie à cette maladie, il fiança son ami et camarade d'enfance Balanidiote (3) avec une nièce de Paléologue. Peu après il s'en repentit et maria cette princesse malgré elle, avec le noble Cavallarios.

Cependant l'époux étant incapable de remplir ses

(1) Pachimères, 32, 1 sq.
(2) Pachyméres dit avoir connu des personnages qui avaient touché le fer chaud sans avoir eu du mal.
(3) Pachimères, 33, 23 sq.

devoirs conjugaux, on accusa alors sa femme d'avoir fait de la magie et on l'enferma toute nue dans un sac avec des chats, pour lui faire avouer son forfait. La jeune princesse n'avait rien à dire ; elle attribuait tout simplement l'impuissance de Cavallarios à son absence de sympathie pour elle. L'empereur craignant que Paléologue ne voulût se venger pour l'injure faite à une de ses parentes, procéda immédiatement à son emprisonnement.

Malgré tout, Pachymères laisse entendre que Théodore en agissant ainsi n'avait d'autre but que de trouver des prétextes d'accusation contre Paléologue, qu'il redoutait. Ce qu'il craignait surtout, c'est que Paléologue ne devint tuteur de ses enfants : sa maladie progressant chaque jour et le mettant hors d'état de gouverner, il voyait la régence échoir à Paléologue.

C'est pourquoi, lorsque ce dernier se trouvait encore à Thessalonique, Théodore y envoya le grand écuyer Chadénos pour l'arrêter et le ramener à Nicée (2).

Dès qu'il eut connaissance de ces intrigues, Paléologue fut fort étonné et ne pouvait s'expliquer leur raison d'être, d'autant plus que l'empereur depuis quelque temps lui témoignait beaucoup de faveur et lui adressait des lettres pleines de sympathie. Dans sa perplexité, il alla consulter l'archevêque de Dyrrachium et le pria d'intervenir auprès de la divinité. L'archevêque fit, dans l'église du couvent d'Acatonion (3), des vœux toute la nuit et dans

(1) Pachymères, 35, 14.
(2) Pachymères, 27, 5 sq.
(3) On ne connait pas l'emplacement de ce couvent.

la matinée ; alors qu'il se préparait pour dire la messe, il entendit une voix qui cria trois fois le mot ΜΑΡΠΟΥ, *MARPOU*. Ce mot n'est pas grec et même il n'appartient à aucune autre langue, ajoute Pachymères ; aussi l'archevêque alla-t-il le communiquer à son confrère de Thessalonique, Manuel Disypatos, et lui demander son avis. Ce dernier se rappela alors le mot ΒΕΚΛΑΣ, *BEKLAS* (1), que le patriarche Photios avait expliqué naguère à l'empereur Basile Ier et il interpréta la signification de chacune des lettres qui formaient le mot ΜΑΡΠΟΥ : Μιχαήλ, Ἄναξ, Ρωμαίων, Παλαιολόγος, Ὀξέως, Ὑμνηθήσεται. (L'empereur des Romains, Michel Paléologue, sera glorifié au plus haut degré). Cependant il y avait dit, Pachymères, certaines personnes qui prétendaient que ce n'était pas l'archevêque de Dyrrachium qui avait entendu ce mot, mais bien l'archevêque de Thessalonique, qui l'avait lu et expliqué dans un ancien livre.

Chadénos ne tarda pas à arriver à Thessalonique, et arrêta Paléologue ; mais, par respect pour sa noblesse et grâce aussi à l'amitié qu'il lui portait, il ne voulut pas l'enchaîner. Paléologue lui dit d'exécuter les ordres de l'empereur et tous deux sortirent la nuit, afin que personne ne vit Paléologue dans les fers.

Chemin faisant, ils expliquaient les augures du vol des oiseaux et comme Paléologue s'était un peu remis de sa tristesse, il pria Chadénos de chanter quelque chose. Celui-ci, sachant bien les bruits qui couraient sur le nom de son prisonnier, chanta len-

(1) Paparrigopoulos, *Histoire du peuple grec*, t. IV, p. 314, 2e édition.

tement l'hymne de la veille de Noël : Νῦν προφητικὴ πρόρρησις πληρωθῆναι ἐπείγεται (Maintenant la prédiction prophétique s'accomplit hâtivement). Sur quoi Paléologue recouvra sa gaîté.

Aussitôt qu'ils arrivèrent en Orient, l'empereur ordonna l'incarcération immédiate de Paléologue (1).

Certes, il y a du vrai dans ce récit de Pachymères, mais nous ne devons pas admettre littéralement tout ce que cet auteur nous rapporte. Il est incontestable que Pachymères est un grand érudit, mais il ne critique pas suffisamment la foule de renseignements qu'il possède et il finit par confondre les dates, les personnages et les événements (2).

Les craintes et les soupçons de Théodore II, l'emprisonnement de Paléologue, les incantations et tout ce que nous avons vu plus haut dans Pachymères, n'existent point chez les autres historiens, qui passent rapidement sur la maladie de Théodore II. C'est seulement lorsqu'ils exposent les événements qui eurent lieu après la mort de l'empereur, qu'ils rapportent les noms des personnages châtiés ou mutilés : ainsi nous apprenons que Théodore II fit emprisonner Alexis Stratégopoulos et crever les yeux à Constantin Stratégopoulos (3) et à Théodore Philès, qu'il renferma dans le cloître Constantin Tornikès et Zagarommatès, et qu'il fit couper la langue à Nicéphore Alyatès (4).

(1) Les autres historiens grecs ne mentionnent pas cette incarcération de Paléologue. Elle est mentionnée par contre avec d'autres inexactitudes par Aboul-Faradj, p. 335.

(2) Il ignore le nom du fils de Michel II, le nombre des enfants de Théodore II, et les noms des gendres de ce même empereur.

(3) Fils du précédent.

(4) Acropolite, 154, 26.

Ni Acropolite, ni l'auteur Anonyme ne disent quand et dans quelles circonstances ces personnages ont été châtiés. On est tenté, par conséquent, de combiner ces châtiments avec le récit de Pachymères, et l'on finit par se faire l'idée que Lascaris devint vers la fin de sa vie un tyran cruel (1) ou tout au moins qu'il fut atteint d'une maladie cérébrale. Cependant rien n'est moins exact. La maladie de Théodore II était toute autre; nous le verrons dans le chapitre suivant. Quant aux châtiments des nobles, il y en a qui sont très justifiés et qui n'ont aucun rapport avec la date de la maladie de l'empereur, et voici pourquoi :

Philès est son ennemi intime depuis sa jeunesse et, selon toute probabilité, il fut puni par Vatatzès (2) ; Tornikès et Stratégopoulos sont les héros de la défaite de Tzépène ; les lettres (3) pleines de colère que Théodore écrivit alors à leur sujet ainsi que la disparition depuis lors de ces personnages nous autorisent à admettre qu'ils furent châtiés immédiatement après leur forfait.

Du reste, Acropolite lui-même ne laisse pas un instant supposer que Théodore punit injustement ces personnages ; en rapportant leurs noms, il n'ajoute que pour Nicéphore Alyatès, que l'empereur lui

(1) Théodore II était au contraire très humain. Qu'on en juge : Un jour quelqu'un fut calomnié d'avoir dit que son règne n'était pas heureux et qu'il n'allait pas durer longtemps. Ce crime de *lèse-majesté* fut traduit devant le Sénat présidé par Théodore en personne. Tant le patriarche que les prélats et les archontes condamnèrent le coupable à mort, bien qu'il protestât énergiquement de son innocence. L'empereur demanda alors l'avis de Blemmydès qui recommanda tout simplement le prévenu à la clémence impériale. Théodore II y accéda de bonne grâce (Blemmydès, 48).

(2) Voir p. 25.

(3) Voir p. 73.

fit couper la langue « sans aucune raison (1) ».

Théodore était souffrant. Les douleurs cuisantes qu'il éprouvait et le désespoir où le plongeaient les progrès continuels de sa maladie le surexcitaient et augmentaient sa haine et ses soupçons contre Michel Paléologue. Il est donc fort possible qu'étant en proie à cet état d'âme, il ait commis des actes inhumains, mais il est certain aussi qu'il y a des exagérations dans le récit de Pachymères.

Fils d'un père surmené et épuisé, fatigué et maladif lui-même, Théodore II tomba pour ne plus se relever.

Le surmenage intellectuel, les fatigues de ses devoirs, les intrigues contre lesquelles il avait continuellement à lutter, ne tardèrent pas à faire déclarer en lui ses dispositions héréditaires qui le minaient sourdement.

Son état s'aggravait de jour en jour et ses douleurs devenaient de plus en plus atroces. Il dépeint lui-même sa maladie dans une lettre adressée à Blemmydès. Cette lettre que Théodore a dû dicter est, pour ainsi parler, son chant du cygne :

« ... J'éprouve une douleur dans le bras, cette douleur commence depuis l'extrémité de l'épaule et arrive jusqu'au coude. Elle traverse ensuite tout l'avant-bras et le radius. On n'y remarque ni rougeur ni tumeur, mais les souffrances que j'éprouve sont insupportables et ce qui est pire, c'est la torpeur et l'immobilité.

(1) Acropolite, 155, 9. Il est cependant douteux que Théodore ait infligé cette punition à Alyatis, puisque plus tard Michel Paléologue envoya ce personnage comme ambassadeur auprès du roi de Sicile Manfred.

(2) Lettres XLVIII.

« Plusieurs fois cette main s'est mue pour commettre des actes qui ne lui convenaient point, et maintenant j'en expie la faute. Cependant elle n'est pas égale à ce que j'ai fait, car je suis digne de beaucoup de souffrances, mais ces souffrances sont pénibles, douloureuses et trop grandes pour la faiblesse humaine.

« Bien qu'il n'y ait pas de tumeur, la lourdeur de ma main est excessive.

« Les médecins disent des sottises.

« Je n'ai pas de fièvre, mais je dépéris à cause de la douleur et de la tristesse de voir ma main condamnée à l'immobilité. Je peux la mouvoir un peu, mais non pas jusqu'aux extrémités, surtout je ne peux pas la lever. Ma tristesse en est grande; moi qui suis venu en aide à tant de monde, je ne trouve personne qui me vienne en aide.

« Je n'ai qu'une seule consolation après Dieu : la nouvelle de ton arrivée. »

Bemmydès alla auprès de lui et lui refusa la consolation qu'il désirait : l'absolution de ses péchés.

Il mit dans son refus une insistance plutôt méchante et bien éloignée des principes mêmes du Christ, dont il se recommandait et se croyait l'élu (1).

« C'est l'abandon de Dieu, lui dit-il, qui te fait souffrir ; quand le Seigneur a condamné quelqu'un, est-il possible au serviteur de le délivrer? »

Aux souffrances physiques s'ajoutait la souffrance morale. Théodore demanda alors au Patriarche de

(1) Le Christ en effet donna à ses apôtres ce pouvoir : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel; tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Les prêtres de l'Eglise d'Orient récitent ces paroles en donnant l'absoute.

lui donner une absolution écrite de ses péchés et le pria de lui envoyer un prélat pour se confesser. Arsène se hâta de lui donner cette absolution signée aussi des autres prélats et le laissa libre de choisir un confesseur.

L'empereur invita alors le métropolitain de Mételin qui était son ami et se confessa à lui « *comme il sied à une âme noble et généreuse* [1] . »

Il se jeta aux pieds du prélat en versant d'abondantes larmes et en criant à plusieurs reprises la formule rituelle : « Je t'ai abandonné, mon Christ (2) » et il le pria de communiquer ses péches au Patriarche. Ensuite, il invita le Patriarche et il se confessa à lui de la même façon. Peu après, il prit l'habit de moine. Enfin la mort vint bien lentement mettre fin à son agonie si prolongée.

Ainsi s'éteignit ce noble empereur dont la vie et les actions font honneur à l'histoire générale du peuple grec.

Théodore II mourut vers la fin du mois d'août 1258, à l'âge de trente six ans, après un règne de trois ans et dix mois.

Roi philosophe, avec la rare vertu d'avoir pleine conscience de ses devoirs sacrés, il rêva le bonheur de son peuple et y travailla pendant la courte période de sa vie et de son règne avec un dévouement, une abnégation et une ardeur dignes d'admiration.

Intrépide dans les combats, dont il sortit toujours

(1) Acropolite, 153, 11.

(2) Acropolite, 153, 18. « τὸ ἐγκατέλιπόν σε Χριστέ, » rien que la présence de l'article τὸ indique qu'il s'agit ici d'une formule rituelle. Cf. Acropolite, page 187, 21 « τὸ Κύριε ἐλέησον. »

victorieux, habile homme d'Etat, savant émérite, il se dépensa pour le bonheur de son peuple et il ne voulut pas même se soucier de l'opinion que son peuple se formerait de lui. Il pensa que l'histoire parlerait et il demanda d'être jugé par l'histoire « Ἡ δὲ κρίσις τῶν λόγων εἰς τὰς μετέπειτα κριθήσεται γενεάς (1). »

(1) Lettres XLIV, 119.

CHAPITRE XIII

CHUTE DE LA DYNASTIE DES LASCARIS

A) *Massacre des Muzalon.*

Théodore II eut cinq enfants, quatre filles et un fils. L'aînée de ces filles, la princesse Irène, femme du despote Nicéphore, mourut avant son père (1). La seconde, qui s'appelait Marie, était l'épouse du prince des Bulgares, Constantin Tech. Les deux autres, Théodora et Eudocie, libres au moment de la mort de leur père, furent mariées plus tard par Michel Paléologue, l'une à Mathieu de Valaincourt, l'autre au comte Guillaume de Ventimiglia, dont les descendants portaient le nom de Lascaris (2).

Théodore II eut soin de laisser par testament la couronne à son fils Jean, âgé alors de huit ans environ, et nomma comme régent (3) Georges Muzalon jusqu'à la majorité de son fils. Le clergé, le sénat, l'armée et le peuple acceptèrent cette nomination et firent le serment de la respecter.

De son côté Muzalon, au lit de mort de l'empereur,

(1) Acropolite, 153, 25 sq.
(2 Lebeau-Saint-Martin, t. XVIII, 34. — Grégoras, 92, 21 sq.
(3) Nicéphore Grégoras, p. 62, 20, dit que Théodore laissa le pouvoir à Muzalon et au patriarche Arsène. A la page 66, 12, il le répète de nouveau. Cela est fort possible, puisque Arsène avait en sa possession les clefs des trésoreries. — Grégoras, p. 69, 21.

jura par de terribles serments qu'il ne violerait jamais sa dernière volonté.

Cependant les nobles n'avaient pas vu, paraît-il, d'un œil bienveillant cette nomination de Muzalon. Celui-ci ne tarda pas à s'en apercevoir. Tout d'abord il se préoccupa de la sauvegarde du prince qu'il envoya à cet effet dans une forteresse de Magnésie aux bords de la rivière Hermos et qu'il entoura d'un corps de garde et de serviteurs impériaux. Ensuite, pour sonder l'opinion des archontes et de l'armée, il les convoqua et leur déclara (1) qu'il était prêt à se démettre de ses fonctions en faveur de celui des nobles qui le voudrait.

Les assistants, parmi lesquels on remarquait les oncles de Théodore II, Manuel et Michel Lascaris, Stratégopoulos, Philès, Michel Paléologue, n'acceptèrent point cette proposition. C'est Paléologue surtout qui le pressa particulièrement de garder le pouvoir. Muzalon qui savait bien ses vraies intentions. insistait toujours : les assistants persistaient dans leur refus. Ils prêtèrent une seconde fois serment, jurant sur leur propre tête et sur celle de leur famille d'obéir au pouvoir.

Persuadé qu'il n'avait rien à craindre, Muzalon finit par céder ; néanmoins il se rendit à Magnésie pour mieux organiser la garde du prince, qu'il confia à des personnes dévouées, parmi lesquelles l'ami intime de Théodore II, Hagiothéodorite.

Cependant il se tramait contre Muzalon un complot formidable et les conspirateurs fixèrent au jour de la cérémonie de *Requiem* l'exécution de leurs

(1) Pachymères donne le texte du discours que Muzalon prononça dans cette circonstance, 41, 15 sq.

noirs projets. Ce *Requiem* eut lieu neuf jours après la mort de l'empereur dans le couvent de Sosandres, où l'on avait transporté son corps.

Tous les archontes se rendirent de bonne heure à l'église, les hauts dignitaires de l'empire, et les grandes dames de la noblesse en toilette de deuil.

Les troupes mercenaires sous le commandement de Paléologue y assistaient aussi, de même que les corps d'armée que Muzalon avait désigné, pour escorter l'empereur mineur, présent à la cérémonie.

Aussitôt que Muzalon entra dans l'église avec ses frères et ses parents, les mercenaires se mirent à faire du tapage et demandèrent à grands cris qu'on leur montrât le jeune prince. La garde impériale dut le montrer et quelques personnes de son entourage lui conseillèrent d'ordonner le silence.

Le geste que le prince Jean fit à cet effet fut interprêté par les conspirateurs en leur faveur; ils se précipitèrent alors avec une fureur inouïe contre le régent et ses frères qui se réfugièrent sous l'autel.

Ni la sainteté du lieu ni les terribles serments qu'ils avaient prêtés la veille ne purent retenir leur furie. Muzalon et ses frères furent horriblement massacrés.

Les assistants émus, affolés, couraient çà et là pour se sauver et les prêtres qui se groupèrent dans le sanctuaire, poussés par les soldats, tombaient sur les dalles ensanglantées.

L'horreur de la scène tragique qui se déroulait autour du tombeau récemment creusé de Théodore II, était augmentée par la cruauté des assassins, qui pour assouvir leur passion, avaient dépecé le

corps de Muzalon, et s'en disputaient les morceaux sanglants avec une joie féroce (1).

Ainsi Muzalon suivit de bien près dans la tombe celui qui l'avait tant aimé.

B) *Paleologue s'empare du pouvoir.*

Il ne manquait plus que l'épilogue de cette odieuse machination. En effet, quelques jours après l'assassinat des Muzalon, les archontes, les grands dignitaires et le clergé se réunirent pour désigner le successeur de Muzalon, dans ses fonctions de tuteur et de régent (2).

Il va sans dire que Paléologue réunit toutes les voix. Il était en effet le seul qui pût sortir victorieux des rudes circonstances que l'empire traversait en ce moment.

Issu d'une famille qui seule pouvait élever des prétentions, intelligent et actif, soldat intrépide, il sut gagner beaucoup de sympathies. Cependant le peuple ne l'aimait pas au point de le préférer à la dynastie des Lascaris à laquelle il se sentait attaché par les sentiments de vive reconnaissance. Parmi les nobles non plus, Paléologue ne comptait pas de nombreux amis ; à vrai dire, il était le chef d'un petit parti de mécontents. Quant au clergé, il se montra dans cette circonstance vraiment digne de sa mission. Surtout l'attitude du Patriarche Arsène constitue un rare exemple de vertu et de noblesse de caractère ; il lutta fermement contre l'injustice

(1) Acropolite, 156.
(2) Acropolite, 156.

et il fit tout ce qu'il put pour la réprimer (1).

Aussi pour réaliser ses projets, Paléologue eut-il recours aux intrigues sans fin, aux parjures, à l'assassinat même.

Un instant il vit toute son œuvre menacer ruine; ce fut quand Muzalon proposa d'abdiquer. En effet si Muzalon réussissait à donner sa démission il était fort à craindre, car cet ami dévoué, cet *alter ego* de Théodore II, aurait tout fait comme particulier pour protéger l'empereur mineur. Par conséquent il fallait qu'on se débarrassât de lui, mais de manière à ne pas attirer sur les assassins le ressentiment du public. En le massacrant en plein exercice de ses fonctions, les assassins pourraient jouer le rôle de sauveurs qui auraient arraché le jeune prince des mains d'un usurpateur.

Investi des fonctions de régent, Paléologue avait fait le premier pas, ce qui était l'essentiel. A partir de ce moment on voit ses efforts persévérants pour obtenir le pouvoir suprême.

Les flatteries succédaient aux promesses et les promesses à la corruption des fonctionnaires civils et militaires et des prélats. Cet argent que le sage gouvernement de Vatatzès et de Théodore II avait amassé pour les besoins de l'empire était maintenant dilapidé (2) à pleines mains (3), pour servir les ambitions de Paléologue. Les hommes influents du parti

(1) Nicéphore Grégoras, 78, 4 sq. — C'est la même noble attitude que tinrent devant Paléologue les archevêques de Sardes et de Thessalonique.

(2) Nicéphore Grégoras, 70, 1 sq.; 70, 13; 70, 15 sq.

(3) Pachymères, 104, 9. — Du reste Paléologue avoua ouvertement tous ses crimes. Lors de la première messe du nouveau Patriarche Joseph, il se prosterna devant l'autel et s'accusa d'être coupable de parjure et de meurtre. (Nicéphore Grégoras, t. I. 107, 21 sq).

des Lascaris étaient persécutés ; Jean-Ange, Caryanitès, Nestongos et autres; les filles de Théodore II furent mariées et expédiées loin de l'empire.

Pendant que Paléologue arrivait à son but, le pauvre empereur mineur était emprisonné dans une forteresse de Magnésie et complètement abandonné (1). Qui sait l'éducation que lui aurait donnée son père lettré ! On le laissait maintenant jouer tout le jour, sans éducation, sans culture et l'on ne cherchait que des motifs pour le maltraiter et le brutaliser.

Ainsi par une série de pareils actes et des parjures (2), Michel Paléologue obtint enfin ce qu'il voulut. Que disait maintenant Blemmydès ? Pourquoi ne faisait-il pas une de ces apparitions théâtrales pour montrer l'abandon de Dieu ? Et Acropolite ? Quelle était maintenant son opinion sur cette suite répugnante de parjures ? On se rappelle ce qu'il disait lors de l'affaire d'Ouroch : « Il est impossible qu'un homme chrétien commette un parjure et s'il le fait, il aura Dieu contre lui. »

Les derniers mots de ses annales montrent clairement quelle était maintenant son opinion. Dans le discours qu'il prononça après la prise de Constantinople il invita Paléologue à proclamer empereur son fils Andronic. C'en était fait de la dynastie des Lascaris et de son dernier représentant.

Peu après Michel Paléologue envoya des bourreaux pour crever les yeux au jeune prince (3).

Quand, dit Grégoras (4), le Patriarche Arsène eut

(1) Nicéphore Grégoras, 80, 14.
(2) Nicéphore Grégoras, 78, 9 ; 79, 11. — Pachymères, 104, 6.
(3) Nicéphore Grégoras, 93, 6.
(4) Nicéphore Grégoras, t. I, 93, 8 sq.

appris le supplice du fils de Théodore II, il tomba dans la plus morne tristesse.

Il parcourait toute la maison, pleurant et criant, frappait sa poitrine de ses mains et annonçait l'injustice à la terre et au soleil.

Enfin, il déclara Paléologue anathème et comme il refusait de se retracter, l'empereur l'envoya en exil à l'île de Proconnèse (1).

Pendant un demi-siècle les Lascaris, par des efforts incroyables, arrivèrent à engager les destinées du peuple grec dans une voie qui pouvait lui garantir un avenir sûr et prospère.

Malheureusement le mauvais génie de l'hellénisme, la démagogie, fit de nouveau son apparition sous sa forme la plus hideuse et renversa tout. Paléologue eut plus tard le bonheur de reconquérir Byzance mais « il est plus difficile de conserver les biens que de les acquérir ».

(1) L'exil du Patriarche est mentionné aussi par Aboul-Faradj, p. 336.

CHAPITRE XIV

THÉODORE II JUGÉ PAR SES CONTEMPORAINS

Peut-être, en exposant ces événements, sommes-nous sortis des limites de notre sujet.

Cependant il était de première importance d'étudier les événements qui suivirent la mort de Théodore II; c'est ainsi que nous avons pu apprécier combien les soupçons et l'attitude de Théodore II et de son père étaient raisonnables.

En outre, c'est dans cette partie qu'on peut approfondir les vrais sentiments des historiens contemporains, et éviter, par conséquent, le danger d'être entraîné par les sympathies des uns et les antipathies des autres.

En lisant par exemple Acropolite, le pupille de l'empereur Jean, le maître et l'ami de Théodore II, le savant émérite et l'historien qui prétend écrire *sine ira et studio*, on pourrait croire que cet auteur est favorable à Théodore II. On deviendrait ainsi la proie de toutes ses insinuations, et l'on se ferait de Lascaris une idée de beaucoup inférieure à la vérité, et de Michel Paléologue une idée de beaucoup supérieure.

En d'autres termes, on peut dire que l'histoire d'Acropolite est en quelque sorte le dénigrement de Théodore II et par contre l'apologie de Michel Paléologue. Qu'il aime Paléologue, il le dit ouverte-

ment, qu'il haïsse et méprise Théodore II, il n'est pas difficile de le constater : qu'on lise plutôt le passage qui sert d'introduction à son règne, ses réflexions lors de la nomination de Muzalon comme protovestiaire, le récit des scènes horribles qui se passèrent sur le tombeau de Théodore, la proposition qu'il fit à Paléologue au détriment du prince Jean, proposition qui le rend complice de la destitution et du supplice du pauvre orphelin rendu aveugle : pieux tribut de reconnaissance envers la famille des Lascaris qui le recueillit orphelin, lui donna une excellente éducation et le mit dans les honneurs.

Son intention dans son histoire est de faire croire que Théodore est un personnage odieux. Or, la preuve la plus éclatante que le peuple chérissait la mémoire de Théodore est cette série de crimes, de promesses, de parjures, la dilapidation des trésors publics auxquels Paléologue eut recours pour atteindre à son but.

Du reste aucun autre historien ne l'a suivi dans cette voie et ne s'est acharné comme lui contre Théodore.

Nicéphore Grégoras garde la plus stricte neutralité, il n'émet pas d'opinion. Néanmoins il considère les crimes de Paléologue comme un commencement des grands désastres qui fondirent sur le peuple grec (1).

Pachymères, malgré son récit de magie et d'incantation, est un admirateur de Théodore II dont il exalte les vertus et le talent. « Homme né de rois, dit-il, et élevé pour être roi. S'il n'a pas égalé la

(1) Nicéphore Grégoras, 107, 23 sq.

sagesse et la perspicacité de son père et sa fermeté d'opinion, en revanche, il avait la fougue de son grand-père, son caractère noble et guerrier et la libéralité de sa mère. Il aimait les lettres et protégeait les lettrés. Son instruction était suffisante et sa facilité d'élocution était plutôt l'effet d'un don naturel que d'une culture intellectuelle. » Quant aux idées politiques de Théodore II, Pachymères dit que ce prince préférait pour les hautes fonctions de l'Etat, civiles et militaires, les hommes de vraie valeur quelle que fût leur condition sociale.

Ephraïm résume ainsi ses qualités : « Théodore II était un homme bon et pieux, un empereur doux, aimable et bienveillant, un savant émérite, un fidèle serviteur du Seigneur et un général plein de bravoure. »

Mais l'historien qui glorifie et vante le plus Lascaris c'est l'auteur *Anonyme* qui a vécu dans son intimité et le suivait dans ses campagnes :

« Beaucoup d'hommes, dit-il, admirent sa philosophie incomparable et sa sagesse sans égale, d'autres admirent son habileté stratégique et sa bravoure par laquelle il étonna et battit tous ses ennemis. En effet les Persans ses voisins durent venir avec leur prince lui présenter leurs hommages et lui offrir des présents. De même le prince des Arabes l'estimant sur sa seule réputation lui envoya des présents précieux. D'autres enfin célèbrent sa libéralité et sa magnanimité et ils sont d'avis qu'il augmenta les vertus qu'il avait reçues de son père. » En parlant ensuite de l'encouragement que Théodore donna aux lettrés il ajoute comme opinion « personnelle que cet empereur n'avait pas son égal ».

TROISIÈME PARTIE

—

L'ÉCRIVAIN

TROISIÈME PARTIE

L'ÉCRIVAIN

CHAPITRE PREMIER

L'ÉCRIVAIN ET SA SENSIBILITÉ

En étudiant, dans les deux parties précédentes, la vie et le règne de Théodore II, nous avons pu examiner sa formation intellectuelle.

Nous connaissons maintenant l'homme, le souverain, le lettré. Nous nous expliquerons d'autant mieux ce que fut l'auteur, dans l'étude que nous allons entreprendre de ses œuvres.

Le trait caractéristique de Théodore II comme auteur est la sensibilité, une sensibilité sans bornes, image de son tempérament maladif.

Lascaris aime surtout. Il aime son ami Muzalon et ses maîtres Acropolite et Blemmydès. Il a des paroles pleines de tendresse pour tous ses amis. Il adore son père le *Roi Soleil*, ainsi que sa patrie, *la sainte terre de l'Orient*. Il chérit la langue grecque *plus que le jour*.

Dans cette universelle sympathie, il ne manque que le sentiment de la nature. Du moins Théodore le prétend lui-même. « Le poète, dit-il, appelle la plaine de Caustron, un pré fleuri, d'autres admirent

les beautés du Pactole qui coule autour de Sardes, je n'aime que le commerce des hommes vertueux et celui de mes amis (1). » C'est aussi l'opinion de Socrate ; dans le début du Phèdre, il s'exprime à peu près de la même façon : « Τὰ δένδρα οὐδὲν ἐθέλει μοι λέγειν ». Ce qui l'intéresse, ce sont les hommes et leurs mœurs.

Sans doute, Théodore a voulu imiter ici le grand philosophe athénien, car dans l'éloge du Printemps et dans celui de la ville de Nicée, il se montre profond admirateur de la nature. Voici un extrait de l'éloge de Nicée :

« Je volerai comme une tourterelle, en bat-
« tant l'air de mes ailes, et je m'en irai dans les bos-
« quets des Grâces, là où les sources jaillissent des
« eaux cristallines. Je courrai à travers tout le
« monde et je reviendrai à Nicée, car il n'existe pas
« de ville plus belle. Là, on trouve tout ce que l'on
« désire. L'art vient se combiner avec les beautés
« naturelles de ce charmant paysage.

« Une abondante végétation entoure la ville et les
« arbres avec leur feuillage, et les fleurs avec leurs
« parfums, font croire à celui qui la regarde de loin
« que c'est un bocage plutôt qu'une ville. »

Sa sensibilité ne se manifeste pas seulement sous la forme de sa tendresse.

Un rien suffit pour l'émouvoir jusqu'à la tristesse, ou l'enflammer jusqu'à l'enthousiasme.

La maladie d'un ami le rend malheureux. La guérison de Muzalon l'inspire et lui fait composer des hymnes. Lui adresse-t-on quelques paroles flatteuses

(1) Lettres CXI.

pour ses œuvres (1)? Il éprouve une joie incomparable, et ne sait comment remercier. En s'adressant à Acropolite il dit : « Socrate se fit distinguer parmi les savants de l'antiquité, parce qu'il admirait la puissance de Dieu. Si donc tu admires mes écrits, admire d'abord Dieu qui donne aux faibles tant de puissance (2) ! »

Les victoires de son père l'enivrent et lui font entonner des dithyrambes en son honneur. Nous n'insisterons pas sur la joie que lui causent ses propres victoires. Si l'orateur Cicéron s'enorgueillit, au point de perdre son sérieux, d'avoir battu quelques brigands en Silicie, dans l'endroit où Alexandre le Grand battit naguère les Perses, quel ne doit pas être l'enthousiasme d'un empereur grec qui, les armes à la main, protégea contre les Bulgares la Macédoine, la patrie d'Alexandre le Grand!

L'imagination de Théodore II est très vive aussi. L'allégorie de la lettre XLIX qui d'ailleurs est une œuvre de sa jeunesse, est une pure invention.

« Un matin il se réveilla de bonne heure et se mit au travail. Soudain la vertu apparut devant lui et le gronda de vouloir parler avec Dieu sans s'y être préparé. Elle lui fit voir alors un superbe palais soutenu par sept piliers. Au milieu de ce palais était assis un beau roi dont la splendeur se reflétait dans toute la maison. Une table était dressée devant lui, chargée de cratères et de chairs de victimes. Devant le palais se tenaient des serviteurs qui criaient :

« — Les sages loin d'ici! que ceux qui ne connaissent pas encore la sagesse entrent seuls dans le

(1) Voir aussi à la page 165.
(2) Lettres LVI.

palais ! Là, ils boiront le vin qui leur est servi dans les cratères et ainsi ils abandonneront leurs vices et pourront vivre. »

Il entra alors dans le palais avec sa compagne et aussitôt le roi l'invita à s'asseoir à côté de lui, *le caressa* et fit venir ses deux filles. Soudain d'une chambre voisine sortirent deux filles d'une beauté ravissante, et, immédiatement, elles se jetèrent dans ses bras et, sous les yeux de leur père, elles le caressaient et l'embrassaient...

Mieux conduit, et plus intéressant encore est le banquet qu'il imagine pour faire l'éloge de son père. Dans ce banquet il invite les plus grands rois de l'histoire universelle et, devant eux, il énumère les hauts faits de son héros (1).

Tendresse profonde, enthousiasme chaleureux, imagination vive, voilà les effets de sa sensibilité.

On peut se demander ce qu'aurait pu devenir ce savant doué en même temps de toutes les qualités d'un poète lyrique, s'il avait vécu à une époque et dans un milieu propices pour le développement de son talent.

Lascaris est un auteur par nature. Il écrit parce qu'il éprouve le besoin de traduire ses sentiments et ses impressions. Il y a telles de ses lettres qui ont été écrites sous la tente, lors du voyage qu'il avait entrepris pour rétablir sa santé (2). D'autres émanent de son camp, pendant ses expéditions contre les Bulgares.

Il est persuadé qu'il écrit bien. Très sensible aux éloges qu'on lui fait, il veut apprendre aussi la vraie

(1) Eloge de l'empereur Vatatzès.
(2) Voir le chapitre *sur la mort de sa femme*, p. 32 sq.

opinion des autres sur ses œuvres. Un jour il pria (1) Acropolite de se rendre auprès du Patriarche Manuel pour lui arracher son opinion sur la dernière lettre qu'il lui avait envoyée.

« Cette lettre (2), dit-il, est la meilleure de toutes celles que j'ai composées jusqu'à présent. » Il pria, en outre, Acropolite de ne pas laisser deviner au Patriarche le but de sa visite.

(1) Lettres XXXI.

(2) Les lettres que Théodore envoya à Manuel sont toutes belles. Peut-être s'agit-il ici de la lettre de condoléance qui est en effet très remarquable.

CHAPITRE II

LES ŒUVRES DE THÉODORE II

A) *La date.*

Il est très difficile d'établir l'ordre chronologique des œuvres de Lascaris. La plupart de ses lettres et de ses traités portent une date bien générale, qui permet tout au plus leur division en deux grandes catégories.

Ainsi, parmi ses œuvres, les unes ont été écrites avant l'ambassade du marquis de Hohenbourg, les autres après l'avénement de l'auteur.

La production littéraire de Lascaris cesse d'être, après son avènement, aussi abondante qu'auparavant. A proprement parler, il ne composa à partir de cette date qu'un petit nombre de lettres (1), très remarquables, du reste, par la beauté du style, par les renseignements qu'elles fournissent sur la situation politique, et par la profondeur des idées qu'elles renferment.

Après son avènement Théodore se plaint de ne pas avoir le temps de s'occuper de ses études.

Les quelques lettres qu'il écrivit alors portent la date Μετὰ τὴν τῆς βασιλείας ἐντελέχειαν (après l'avène-

(1) Ehrhard a supposé que Lascaris écrivit ses œuvres après son avènement. Chez Krumbacher, 95.

ment). Toutes ses autres lettres et ses traités ont été écrits avant cette date. Nous le reconnaissons soit par la date qu'ils portent « Πρὸ τῆς τοῦ Μαρκίωνος δὲ Ὀεμβούργ· πρεσβείας » (1) avant l'ambassade du marquis de Hohenbourg (c'est-à-dire avant l'avènement de l'auteur (2), soit par la mention les événements qu'ils renferment : la mort de sa femme, le mariage de son père avec la fille de Frédéric, etc. Enfin la corrélation (3), qui existe entre ses traités philosophiques et ses lettres permet de constater que même les œuvres sans date ont été écrites avant l'avénement.

B) *Les œuvres.*

Comme la plupart des auteurs byzantins, Théodore, aborda beaucoup de genres littéraires. Son œuvre comprend des traités théologiques, philosophiques et scientifiques, des hymnes, plusieurs discours d'apparat, quelques satires et un grand nombre de lettres.

Par discours d'apparat nous entendons les œuvres de Lascaris, qui ont un caractère panégyrique et ne furent jamais prononcées.

Telles sont les éloges de son père, de la ville de Nicée, d'Acropolite, de différents saints, l'oraison funèbre de Frédéric II, etc.

Les discours sur *la vertu* et *sur la sagesse*, les

(1) Bien souvent cette date est complétée par cette autre : καὶ τῆς τῆς βασιλείας ἐντελεχείας.

(2) Nous avons vu (p. 50) que cette ambassade eut lieu quelques mois avant la mort de l'empereur Vatatzès.

(3) Voir p. 164.

Réflexions sur la vie humaine, *la Réponse aux amis qui lui conseillent de se marier,* l'oraison funèbre de Frédéric II, par leur fond philosophique, peuvent se rattacher (1), *au traité sur la Relation universelle*,

Dans la plupart des œuvres que nous venons de citer comme, du reste, dans beaucoup d'autres encore, l'idée est pour ainsi dire, noyée sous les flots d'une rhétorique pompeuse. C'est en vain qu'on chercherait quelque détail précis quelque renseignement bien exact sur sa femme ou sur Frédéric II. Il ne cite pas même leurs noms.

Les événements, tels que sa guérison, la perte de sa femme adorée, la mort d'un grand roi, sont pour lui autant d'occasion de développer sa philosophie et sa rhétorique. Il s'en émeut sincèrement, sa pensée se met en éveil et il écrit. Ces œuvres sont tout simplement *des reflexions*, et comme telles, elles renferment beaucoup de choses pour celui qui veut les examiner attentivement (2). Leur grave défaut est d'être surchargées de fleurs de rhétorique.

L'esprit fin et ironique de Théodore II se manifesta dans ses satires. Gaie et amusante est la « satire du Précepteur » ainsi que celle du notable qui alla le recevoir à Philadelphie (3). Elle devient âpre et mor-

(1) Voir le chapitre *les Idées*, p. 170 sq.

(2) Miliarakis, dans son *Histoire de l'empire de Nicée*, p. 483, a cru que ces œuvres sont dénuées de tout sens, simples exercices de rhétorique de la première jeunesse de Théodore II. Ni leur date, ni les idées qu'elles renferment ne justifient cette assertion. (Frédéric II est mort en 1250. La princesse Hélène, à la mort de laquelle se rattachent *les Réflexions sur la vie humaine*, et *la Réponse aux amis qui le conseillaient à se marier*, c'est-à-dire à se remarier, est morte vers la même époque environ. Du reste c'est dans ces documents que nous avons puisé un grand nombre de renseignements sur l'éducation et le caractère de Théodore II.

(3) Voir p. 36.

dante dans la lettre LXXVII, qui est un véritable pamphlet.

Les discours sur la Théonymie et sur la Trinité, les éloges des saints Tryphon, Cosma et Damien, montrent combien le sentiment religieux était profond chez Lascaris. Mais ici nous chercherions en vain les attraits et la grâce de ses lettres.

Nous les retrouverons cependant dans ses *hymnes* pour la composition desquelles il donna libre cours à sa verve poétique.

Sa prière à la Vierge, est d'une délicieuse poésie. Lascaris a pu « être témoin, comme dit Bourdaloue, de ce qui se passe dans les âmes pieusement chrétiennes et fidèles, » il comprit, et il chanta pour leur consolation la grâce et la gloire de la *Très Sainte Vierge*.

Tous les chrétiens orthodoxes, grecs, russes, roumains, serbes, bulgares, toutes les fois qu'ils sont menacés de quelque malheur, implorent la protection de la Vierge. Alors devant son image revêtue d'argent, dans les pénombres de l'église, le prêtre chante à mi-voix les vers du très pieux empereur qui a si bien su rassurer les cœurs éprouvés des fidèles et leur rendre la sérénité.

« Τὰ νέφη τῶν λυπηρῶν ἐκάλυψαν τὴν ἀθλίαν μου ψυχὴν καὶ καρδίαν, καὶ σκοτασμὸν ἐμποιοῦσί μοι, Κόρη. ἀλλ' ἡ γεννήσασα φῶς τὸ ἀπρόσιτον, ἀπέλασον ταῦτα μακρὰν τῇ ἐμπνεύσει τῆς θείας πρεσβείας σου (1). »

Les huit discours sur la théologie chrétienne et les discours sur la Trinité, sur la procession du Saint-Esprit, sur la Théonymie, sur l'Abstinence, font de

(1) Migne, t. 140, 776.

Lascaris, « le seul théologien de son époque » (1), selon l'expression de M. Ehrhard. Dans le discours de la Trinité et surtout dans celui de la Théonymie, il réunit tous les noms qu'on peut attribuer à Dieu. Certains de ces noms tels que ὁ θεός, τό παντέφορον ὄμμα reviennent souvent sous sa plume.

Son traité sur la Relation universelle (περὶ τῆς κοινωνίας τῶν ἐν τῇ φύσει) (2), est une œuvre purement scientifique. Dans les six livres de ce traité l'auteur, en faisant preuve de vastes connaissances sur la science et la philosophie grecques, s'efforce de montrer par une méthode curieuse que tous les êtres tant animés qu'inanimés sont les mêmes par leur essence, puisque tous sont composés des quatre éléments fondamentaux de la nature : le feu, l'air, l'eau, la terre (3).

Ce sont les combinaisons de ces éléments (tempéraments κράσεις) qui ont donné aux êtres, avec leur individualité, cette dissemblance apparente.

C) *Les lettres.*

Théodore II excella surtout dans le genre épistolaire. Nous possédons aujourd'hui de lui deux cent dix-huit lettres, dont une seule est encore inédite (4). Toutes les autres ont été publiées par Nicolas Festa en 1898.

(1) Ehrhard chez Krumbacher, p. 93. N'oublions pas cependant que les maîtres de Théodore, Blemmydès et Acropolite ont écrit d'importants travaux sur la procession du Saint-Esprit et sur d'autres questions théologiques.

(2) Migne, 140.

(3) Cf. Héraclite.

(4) Cette lettre inédite est conservée dans le manuscrit 3048 de la Bibl. Nat. de Paris.

Acropolite publia du vivant de Théodore II une série de ces lettres

Nous les classerons d'après les noms des personnages, auxquels elles ont été adressées :

A Blemmydès	43
A Acropolite	41
Au Patriarche Manuel	13
A l'archevêque d'Ephèse, Nicéphore	6
A Balsamon	1
Au métropolitain de Philadelphie, Phocas	3
Aux grammairiens Phaïkes	5 (1)
A Andronic, métropolitain de Sardes	3
A Xiphilinos et Argyropoulos	4
A Germain, métropolitain d'Andrinople	2
Au moine Akakios	3
Au grammairien Callistos	1
Au moine Nilos	1
Au grammairien Manicaïte	1
A Costomyre le grammairien	1
A Calothète, *domestique de Scholes*	1
A Démétrios Iatropoulos	1
Au métropolitain de Cyzique, Cleidas	1
Au Pape Alexandre IV	2
Au cardinal Richard	2
Au cardinal Octavien	1
Au cardinal Pierre Capozzo	1

et les fit précéder d'une poésie dont voici le commencement (Heisemberg, *Acropolite*, volume II, p. 7-9).

Τοῦ μεγάλου λογοθέτου κυροῦ Γεωργίου τοῦ Ἀκροπολίτου.

Ἂν οὐρανοῦ τὸν γῦρον ἡ δέρρις φέρῃ
Καὶ γῆς τὸ κύτος ὁ στενὸς γράφῃ τύπος,
Καὶ γνώσεως ἄβυσσον οὐ μετρουμένην
Ἡ βίβλος, ἥδε συμπεριλείειν φθάνει,
Ἄπειρον ἀόριστον ἄφθονον χύσιν
Σοφῶν ναμάτων ἐκ φλεβῶν τεραστίων.
Ὡς ἀστέρας μὲν λευκοσυνθέτους λόγους...

(1) Festa les compte comme quatre.

A Philippe.	2
A Georges Muzalon.	65
A Hagiothéodorite et Muzalon.	2
A Senacherim et Frangopoulos.	1
Au peuple de l'Orient.	1 (1)

Les sujets de ces lettres sont très variés. En tout cas la plupart des lettres philosophiques sont en très étroite corrélation avec les autres œuvres. On pourrait dire qu'il composait d'abord un traité quelconque et en envoyait le résumé, sous forme de lettre circulaire à ses maîtres et à ses amis.

Toutes les idées contenues dans ses *Réflexions sur la vie humaine* (2), on les trouvera presque mot à mot dans les lettres XXIII, XXIV adressées à Blemmydès et LVII, LVIII, LIX adressées à Acropolite.

D'autres lettres accompagnent des discours, qu'elles sont destinées à éclaircir et à expliquer. Telles sont les lettres XX et VIII adressées à Acropolite et LX adressée à Muzalon (3).

En dehors des lettres de fond, Lascaris en écrivit d'autres pleines de grâce et de suavité :

Lettres courtoises, comme celles qu'il adressa aux cardinaux Richard et Octavien (CXLIV, CXLVI) pour leur annoncer sur un ton de délicatesse exquise qu'il accomplit de bonne grâce leur demande.

Lettres de condoléance. C'est celle qui est adressée

(1) Cette lettre est en appendice dans l'édition Festa.

(2) « Ἐπιτομαὶ ἠθικαὶ τὸ τοῦ βίου ἄστατον διαγράφουσαι. » Ambros. 308 infer., Paris., 1193.

(3) « Je t'envoie, dit-il, un discours, où je fais l'éloge de toutes tes qualités et je prie Dieu de t'accorder toutes les vertus. » Ce discours ne nous est pas parvenu. A moins qu'il ne soit celui qui est intitulé : *Rapports des serviteurs avec leurs maîtres*, adressé également à Muzalon.

au Patriarche Manuel. Théodore II trouve des paroles très délicates pour consoler un père cruellement éprouvé (1) par la mort de son fils.

Lettres de félicitations. Il y en a deux qui sont très belles. L'une est adressée à à Muzalon et à Hagiothéodorite à l'occasion du mariage de la sœur de Muzalon. « Je vous salue mes nourrissons, appuis de ma vie. Plût à Dieu que vous ayez accompli les fêtes des noces sous les plus heureux augures. Toi, Muzalon, tu sais combien je t'aime. C'est pourquoi je considère ta sœur comme ma propre fille et je me la représente maintenant dans mon esprit, brillante dans ses grâces, florissante, belle et charmante (2)... »

L'autre est adressée à Muzalon à l'occasion de son mariage avec la nièce de Michel Paléologue. « Je te souhaite une vie longue et heureuse dans les bras de ta belle épouse qui est la grâce même. » Et en jouant sur le nom de l'épouse qui s'appelle Théodora il ajoute : « C'est un don charmant que Dieu t'a fait, une belle rose épanouie et merveilleuse (3)... »

Lettres de remerciements. Il y en a une qui est un vrai petit chef-d'œuvre. Qu'on en juge :

« La lettre de mon ami (4) était charmante, d'autant plus charmante qu'elle me montrait les bons sentiments de mon ami envers moi.

« Donc, il t'a semblé, dis-tu, que ma lettre était écrite avec la rosée du mont *Aermon* et que c'était la voix d'un Dieu qui y parlait ! Moi, j'ai pris ta lettre dans mes mains comme une gentille colombe et je me suis

(1) Le patriarche Manuel était marié quand il était prêtre. C'est après la mort de sa femme qu'il devint évêque.
(2) Lettres CCXV.
(3) Lettres CCXI.
(4) Lettres CXIII. Théodore s'adresse à Mésopotamite.

mis à contempler le brin d'olivier qu'elle tenait : ta noble intention.

« J'en ai été ravi et, serrant contre mon sein la gentille colombe, je me suis considéré beaucoup plus heureux que Noë. Lui, n'a eu qu'une seule fois la visite de la colombe ; moi au contraire, j'espère la recevoir beaucoup plus souvent. »

C'est le poète qui parle.

CHAPITRE III

LA FORME

Théodore II connaît parfaitement la langue et l'emploie avec l'aisance la plus souple. C'est pour obtenir des effets qu'il eut recours, une fois, au dictionnaire (1) ; il n'obtint qu'un galimatias qui fut loin de contenter l'irascible Blemmydès. Voici un fragment de cette lettre (2) :

« Παιόνειον ἱερὸν ἤ μᾶλλον παλινῳδίαν τῶν ἀστάτων λόγων τὴν σὴν ὅπα, ὦ καλὲ κἀγαθὲ πάτερ, χθὲς ἐκόμισά που καὶ πρότριτα, κέρδιον γὰρ ἐνηχεῖσθαι ταύτης, ἢ κερδίστου κερασβόλα οὔατα ἐμβολεῖν ἀπηχήματα· κέρκωψ γὰρ ὁ λέγων καὶ τὰ λεγόμενα ὅμοια, κεστὸς γὰρ ἁπρεπὴς μάλιστα ἴβεος ἀποδιίσταται... »

On peut relever çà et là quelques fautes de syntaxe, comme la construction de la particule ἐπάν avec l'optatif (3), là où il n'y a pas idée de répétition, mais ces fautes sont rares.

Dans sa correspondance intime, il ne dédaigne pas l'emploi des vocables vulgaires ou barbares : Tels que Κλοτζίζω = donner des coups de pied (gr. moderne κλοτζῶ) ; Κουτζίζω, = marcher clopin-clopant ; Μαυρομμα τοῦσα = brunette ; Τρακταΐζω = traiter (4).

Dans une lettre adressée à Acropolite (5), il donne

(1) Lettres XXIX.
(2) Lettres XXVIII.
(3) Migne, 140, 1396.
(4) Lettres CLXXXVIII.
(5) Lettres LIV.

la nomenclature des hors-d'œuvre alors en usage (γρουτικά), χαβιάρια, σαγαλτίκια, καὶ τῶν βερζιτίκων τὰ ὑποκοίλια.

Malgré sa correction, la langue de la plupart des œuvres de Lascaris se rapproche plutôt de celle des Pères de l'Eglise : comme la leur, elle est surchargée de fleurs de rhétorique. Dans les œuvres de sa première jeunesse, telles que les lettres adressées à ses maîtres Blemmydès et Acropolite, etc., l'abus de la rhétorique noie presque la pensée. Plus tard Théodore se corrigea, dans la mesure du possible, et comprit que la vraie beauté du style consiste dans la brièveté : « Φαίνεται τὸ μέγα ἐν τῷ βραχεῖ » et plus bas « ἡ βραχύλογος γραφὴ μεγάλης ἐπιστημοσύνης ἐστὶν ὑπόδειγμα καὶ παιδαγωγὸς τῆς αἰσθήσεως καὶ συναγωγεὺς τῆς φρονήσεως(1).» En effet, dans ses traités purement scientifiques, son style est concis et rappelle beaucoup celui d'Aristote, qui dut être son modèle. Toutefois Théodore réserve sa rhétorique pour l'éloquence et la correspondance officielle.

De l'avis de Krumbacher (2), Meyer s'est aperçu que les Byzantins avaient dans leur prose une espèce de cadence.

Théodore se sert de cette cadence. Il dit, parfois en changeant la place des mots, ἡ ταύτης γραφὴ σύντροφος et il obtient ainsi une harmonie assez agréable. D'autres fois, il forme des dactyles à l'aide des accents ἐρρωμένος δεσμὸς ἀλληλένδετος. Dans une lettre qu'il adresse à Blemmydès pour faire l'éloge de son style, il cite entre autres qualités la Μετρικὴ στάσις (3)

(1) Lettres XLVII.
(2) Krumbacher, *Histoire de la littérature byzantine*. Préface, 29.
(3) Lettres XLV.

(période rythmée) qui doit être la cadence de la prose.

Comme il faut s'y attendre, l'hyperbole est le procédé le plus cher à Lascaris pour l'ornement de son style. « Τῷ ὄρει τῶν σῶν προσευχῶν ἐγγίσαντες (1). »

C'est encore dans le même but d'obtenir des effets qu'il a recours à l'emploi de certains composés qui du reste se consacrèrent à l'époque de la Κοινή. Mais en dehors des types, tels que ὁμαίμων, αὐτάδελφος, αὐτοσοφία (2), il en emploie d'autres plus rares δυναμοδύναμις, ἀριστοκράτιστον, etc.

Cependant, malgré son admiration profonde pour Hermogène (3) et Dionysios, il écrit la langue avec beaucoup d'élégance et avec une correction assez soutenue.

Voici comment il entend l'art d'écrire.

Les lettres, dit-il (4), ressemblent aux fruits, quant à la couleur et à la forme. L'une est ronde, comme l'autre. L'une est rouge par nature, l'autre aussi est rouge par nature à cause de la vérité qu'elle renferme.

L'une est ronde, c'est sa forme. Chez l'autre aussi on trouve la rondeur et la solidité, d'un côté par le style, de l'autre par les idées philosophiques.

Toutefois, les lettres l'emportent sur les fruits. La pensée est supérieure à la rotondité, la parole à la douceur, l'éloquence à la saveur, les fleurs du style à l'apparence de l'ensemble.

(1) Lettres XVII.
(2) Krumbacher, 267, note 3 sur la langue de Léon le Diacre.
(3) Lettres. — Lettre I *ad Manuelem.*
(4) Lettres XLIII.

CHAPITRE IV

LES IDÉES

La philosophie de Théodore II est chrétienne ; son Dieu est la Sainte Trinité. Dieu est le seul sage, il créa le monde par la sagesse (1) et devint homme pour unir la nature humaine avec la nature divine (2).

Toutefois comme Lascaris est très versé dans la philosophie païenne, on en découvre dans ses œuvres des traces assez considérables.

Une idée surtout semble dominer dans les œuvres de Théodore II : l'idée platonique de la souveraineté de la science par l'identification de la science avec la vertu.

C'est surtout dans son « éloge de la sagesse » (3) qu'il expose ses théories. Voici comment on pourrait les reconstituer.

La science rend l'homme raisonnable et le fait remonter jusqu'au Seigneur qui est le Bien même, τὸ ὅλως ἀγαθόν. Le principe de la sagesse est la crainte du Seigneur.

La sagesse c'est la vertu. Elle enseigne à l'homme la vérité, la justice, la fermeté dans le Bien et l'éloignement du vice. La sagesse est le bonheur même. Par conséquent ceux qui embrassent la sagesse participent au bonheur suprême. Or, le suprême bon-

(1) Migne, t. 140, 1394.
(2) Lettres XXIII.
(3) Ambros., fol. 56-65.

heur est Dieu (1). Par conséquent ceux qui cultivent la sagesse s'unissent avec Dieu qui est la sagesse elle-même (αὐτοσοφία).

« La sagesse est une base inébranlable contre laquelle les vents de l'ignorance séviront en vain. »

Tous les vices, le mensonge, l'injustice, etc., sont enfants de l'ignorance. Telles sont les idées qui forment le fond de la plus grande partie des œuvres de Lascaris. On les rencontre partout : dans ses lettres, dans ses traités, voire même dans la « *satire de son précepteur* ». « L'homme qui vit dans la science, écrit-il à l'archevêque d'Ephèse, connaît seul à fond la vertu. Car on apprend définitivement, ce qu'on acquiert par l'intelligence et la science.

« Celui qui connaît à fond la science est le seul qui possède la vertu. La vertu est l'acquisition de la vraie connaissance. L'ignorant ne connaîtra jamais la vérité et, étant en proie à l'erreur, il mènera une vie misérable (2). »

Dans la lettre XXIII à Blemmydès ainsi que dans la *satire de son précepteur* (3), il dit : « Selon Platon, seul le Μουσικὸς (l'homme des Muses) est philosophe : celui qui n'est pas philosophe est un méchant, » et il ajoute : « Le savant seul peut imiter Dieu. Y a-t-il une autre félicité que de pouvoir ressembler à Dieu ? »

C'est encore cette même idée qui constitue le fond de ses six livres sur *La relation universelle*, Περὶ τῆς κοινωνίας τῶν ἐν τῇ φύσει (4) ou du moins, c'est pour prouver cette idée d'une manière pour ainsi dire palpable qu'il les composa.

(1) Banquet, *Platon*, 206, a. édition Teubner.
(2) Lettres. — Lettre I *ad Metropolitam Ephesi.*
(3) Paris ; supp. gr. 37, fol. 30 v.
(4) Voir aussi à la page 162.

A cet effet, il prouve d'abord une idée analogue à celle d'Aristote sur l'union de la matière et de la forme. Aristote dit que « la matière contient à titre de tendance ce dont la forme est la réalité. Elle aspire à la forme qui la sollicite à se mouvoir et qui l'achève (1). La forme pure est Dieu. »

C'est sur cette théorie que Lascaris s'appuie et il conclut : *Ce qu'est la forme pour la matière, l'éducation l'est pour la nature humaine.*

La nature humaine qui est réglée et pour ainsi dire formée par l'instruction, est supérieure à la nature inculte.

Il y a beaucoup de degrés dans l'instruction. La nature qui est privée d'instruction est tout à fait *sans valeur*, « ἀχρεία ».

L'homme doit avoir des relations étroites avec la vertu qui n'est qu'une « combinaison » de nature et de science. L'homme qui ne connaît pas la science, fût-il d'un bon naturel (2), n'arrivera jamais à pratiquer la vertu. De même celui qui a appris la science mais qui n'est pas d'un bon naturel, ne pourra, lui non plus, jamais faire le bien.

La nature est la base et la matière ὑποβάθρα ἐστὶν ἡ φύσις, ὕλη ; la science en est la forme et la manifestation (3).

Quelle est maintenant la conception de Lascaris sur la nature humaine et sur la science ?

1° *La nature humaine* est faite d'âme et d'humeurs (χυμοί) (4).

(1) Janet-Séailles, 777.
(2) Migne, 140, 1363.
(3) Migne, 140, 1363-4.
(4) Voir aussi la lettre XXIV *ad Muzalonem*. Lettres.

Les « humeurs » base de toute nature animale proviennent de la combinaison des quatre éléments de la nature (théorie d'Héraclite) : le feu, l'air, l'eau et la terre, pris dans des proportions infiniment variées selon la nature de chaque animal.

Les « humeurs » elles-mêmes sont de quatre espèces :

ε —	αἷμα	sang.
ζ —	χολὴ ξανθή	bile blonde.
μ —	χολὴ μέλαινα	bile noire.
θ —	φλέγμα	flegme.

L'âme de son côté possède trois qualités :

α —	(νοῦς (1) ou λόγος	l'esprit.
(Platon) β —	ἐπιθυμία	le désir matériel.
γ —	θυμός	le noble désir.

Il y a par conséquent sept éléments capables de constituer la nature humaine. C'est sur la combinaison de ces éléments que Lascaris fait reposer sa théorie des *tempéraments*. Il admet, à proprement parler, l'existence de quatre-vingt-treize tempéraments, dont un seul est le type de l'homme parfait.

Ce type est formé de tous les éléments. α β γ ε ζ η θ.

Vient ensuite la seconde catégorie contenant trois types, les suivants :

1er αβγ εζμ.
2e αβγ ζμθ.
3e αβγ εζθ.

et ainsi de suite.

Il en résulte que Lascaris croit que la nature humaine peut être foncièrement bonne ou foncièrement mauvaise. En tout cas elle est τρεπτή, c'est-à-

(1) Lettres. — Lettre XXIV *ad Muzalonem*. Le νοῦς est l'œil de l'âme.

dire flexible et peut subir pour son achèvement des influences extérieures. La nature de l'homme, bonne ou mauvaise, est une matière brute. C'est l'éducation qui lui donnera le fini.

2° *La science,* nous l'avons vu, est « la forme » de la nature humaine Par là même, c'est une seconde nature, δευτέρα φύσις (1).

La science générale ou philosophie est la connaissance des êtres et de leur origine (γνῶσίς ἐστι τῶν ὄντων ᾗ ὄντα ἐστί (2). C'est la définition d'Aristote : ἔστιν ἐπιστήμη, ἣ θεωρεῖ τὸ ὂν ᾗ ὄν (3). Elle est souveraine et elle embrasse toutes les sciences et tous les arts. Les sciences par excellence, c'est-à-dire celles qui ont un rapport très étroit avec la science générale, sont la stratégie et la médecine, auxquelles on pourrait ajouter l'agriculture.

L'homme se perfectionne et se forme sous l'action de la science. Il devient vertueux et par là même heureux.

Pour ce qui est des rapports entre les hommes, Lascaris dit que les rapports qui s'effectuent entre les hommes vertueux sont les seuls naturels. L'homme doit toujours fréquenter les savants. C'est ainsi qu'il apprendra le « Connais-toi toi-même » et qu'il pourra pratiquer la vertu.

On trouvera les idées de Théodore II sur l'amitié dans la plupart de ses lettres et dans quelques-uns de ses traités (4).

Théodore conçoit une amitié pure et forte et l'ex-

(1) *Satire du précepteur* (Paris ; supp. gr. 37, fol. 45 v.
(2) Migne, 140, 1342.
(3) *Aristote Métaph.*, Teubner, 61, 20 sq.
(4) « Εἰς τὸ ἔαρ καὶ τὸν χαρίεντα » « ὁποίους δεῖ εἶναι τοὺς δούλους πρὸς τοὺς Κυρίους ». Paris. .gr. suppl. 472, etc.

prime de la façon la plus éloquente, parce qu'il la sent lui-même.

Dans la lettre inédite (1), adressée à Acropolite, il expose sa théorie sur l'amitié. Pour en montrer l'importance il se sert de la philosophie pythagoricienne des nombres. L'idée dominante de cette lettre est que « ce qui appartient à l'un des amis doit nécessairement appartenir à l'autre, et tout ce qui est étranger à l'un doit être étranger à l'autre. »

« L'amitié, écrit-il à Blemmydès, est forte par elle-même ; la vérité aussi est forte par elle-même ; donc l'amitié devient très forte, si elle est vraie (2). »

En s'adressant à Acropolite il dit : « Les choses semblables s'attirent, c'est là une loi naturelle. C'est une loi aussi que l'ami soit l'*alter ego* de son ami (3). »

Muzalon est la « jouissance de ses yeux et sa meilleure consolation (4). »

« L'amitié, lui écrit-il, entraîne nécessairement la victoire, l'amitié est invincible, car elle reçut de Dieu le don de la victoire (5). »

Dans une autre lettre, adressée à Blemmydès, il écrit : « Le Christ a dit : *aimez-vous les uns les autres.* Avide d'approfondir cette doctrine d'amour, j'eus recours à toi et tu me l'as enseignée, tant par des *leçons de sagesse*, que par l'exemple de tes vertus (6). »

Théodore II est un philosophe et il professe un culte véritable pour la philosophie.

(1) Paris., gr. 3048.
(2) Lettres XXXVII.
(3) Lettres XXVI.
(4) Lettres, à Muzalon, I.
(5) Lettres XLVII.
(6) Lettres. — Lettre II, à Blemmydès.

Il la considère comme la source de toute vertu et de tout bonheur, et veut que tout le monde s'en occupe. Il se lamente amèrement de l'indifférence que les jeunes gens de son époque témoignent envers la philosophie.

« *Elle appartient aux Grecs*, s'écrie-t-il, *et voilà qu'ils la proscrivent maintenant comme une étrangère. C'est pourquoi elle ira chercher asile chez les barbares et les glorifiera. Toute leur misère retombera sur ceux qui l'auraient persecutee. Elle deviendra notre ennemie et elle nous fera la guerre. Et pourrait-on résister à la sagesse. C'est pourquoi, ou bien elle nous livrera à l'anéantissement, ou elle nous rendra barbares.*

Je t'écris tout cela, le cœur meurtri d'une sombre douleur (1). »

. . . . . .

Par son zèle, par son exemple, par la propagande active qu'il mena, il exerça une grande influence sur le développement des études philosophiques et contribua beaucoup à l'épanouissement des lettres qui se manifesta plus tard.

Certes, il n'a pas frayé de nouvelles voies mais son intelligence, son ardeur pour approfondir tout ce qui concerne l'homme et la vie humaine nous prouvent qu'il était capable de le faire.

Du reste, ce qui le préoccupa avant tout c'est sa propre condition de roi. Il connaît à fond Aristote et certainement il s'est inspiré de ses idées sur le régime monarchique. Aristote en effet condamne la monarchie comme dangereuse, mais il fait une

(1) Lettres V.

exception en faveur du génie, qui, étant supérieur et divin, ne peut pas être soumis aux règles ordinaires.

Lascaris fait tout son possible pour devenir réellement digne de gouverner les destinées d'un peuple. Il a réfléchi sur la condition royale ; il l'a étudiée, il a mis au profit de cette étude toutes les lumières que pouvaient lui procurer ses vastes connaissances philosophiques.

S'il cherche dans le domaine de la philosophie, c'est pour trouver les moyens de bien gouverner. Il suffit de regarder ses œuvres philosophiques ; toutes aboutissent à la même conclusion : puisque les hommes deviennent vertueux par l'instruction, le roi surtout, et qu'avant tout il doit être très instruit, afin qu'il puisse devenir vertueux et par conséquent veiller au bonheur de son peuple. Le bonheur du peuple : voilà l'idéal que Lascaris se proposa. Mais lorsqu'il arriva au pouvoir, il s'aperçut qu'il ne pouvait pas poursuivre son but sans sacrifier la philosophie. L'intérêt général du peuple lui demandait d'enfreindre quelques principes de la philosophie et de négliger ses chères occupations de lettré. Au commencement il le regrette : « La nécessité, dit-il (1), nous a obligé de négliger la philosophie pour nous donner tout entier aux soins des affaires publiques. Le temps et les circonstances nous ont rapproché des choses les plus mauvaises et nous ont éloigné des plus parfaites. » C'est l'évolution qui commençait. Il s'engagea d'un pas ferme dans la voie que la philosophie elle-même lui avait montrée. Il aimait l'étude

(1) Lettres L à Muzalon.

et la paix et il alla passer presque deux années, les premières de son court règne, au milieu du feu et des fatigues de la guerre.

Lui qui était si libéral et si charitable, faisait, après son avènement, des économies régulières et forcées et refusait tout secours aux œuvres philanthropiques.

A Blemmydès qui le lui reprocha il répondit que l'intérêt général du peuple exigeait une forte armée, dont l'entretien entraînait de grandes dépenses, et qu'il trouvait insensé de s'occuper de quelques malheureux, alors que tous couraient le plus grand danger, celui de l'anéantissement.

Voilà comment Théodore II est amené à écrire sa lettre sur *les devoirs des rois*. Les idées qu'il y exprime, sont les idées d'un homme déjà mûr, d'un philosophe consommé, d'un souverain soucieux de l'intérêt public.

CONCLUSION

Nourri dans le génie de l'hellénisme et élevé dans les traditions de sa famille, traditions qui visaient la restauration de l'empire d'Orient, Théodore II ne trompa point les espérances que ses parents et le peuple grec avaient fondées sur lui.

En étudiant sa vie, son règne et ses écrits, on est frappé de voir le zèle dont ce prince philosophe était animé, d'abord pour déterminer ses devoirs, ensuite pour les accomplir.

Soucieux de l'intérêt public, il se dépensa tout entier pour engager les destinées de son peuple et de l'empire dans la voie de la prospérité et de la grandeur.

Pour y arriver, il fit preuve d'une volonté et d'une abnégation vraiment dignes d'admiration. Ni sa santé chancelante, ni ses convictions personnelles, ne purent le faire reculer devant les contretemps et les difficultés qui surgissaient devant lui au cours de son règne. Il avait la guerre en horreur et il aimait la paix, dont il chantait les bienfaits ; néanmoins, il alla, plein de fougue guerrière, passer les deux premières années de son court règne au milieu du feu et des fatigues des combats.

Cet empereur comprit tout de suite que, pour pouvoir procéder avec efficacité à l'organisation intérieure de son empire et au relèvement de son

peuple, il avait besoin de la paix, et que, pour s'assurer cette paix, il devait avant tout se faire craindre et respecter par ses ennemis.

L'importance de la grande vérité du *si vis pacem para bellum*, ne lui échappa point. Aussi vit-il clairement que, seule, la force morale de son empire ne suffisait guère devant l'acharnement des nombreux ennemis qui l'entouraient. Nous l'avons vu énumérer ces ennemis, et conclure, au préjudice de ses plus chères opinions personnelles, qu'il avait besoin « d'une armée redoutable en laquelle les Grecs pouvaient confier leurs espérances ». Il s'employa aussitôt après, tout entier, pour organiser l'armée et former *la ville ambulante dont la mission est de garder les autres villes grecques*. Mais sa tâche ne se borna pas là : le réveil du sentiment national et le culte de l'hellénisme qui resteront toujours dans l'histoire de Byzance l'honneur du *siècle des Lascaris*, prirent sous le règne de cet empereur un nouvel essor. Savant et lettré, il encouragea les lettres et protégea les lettrés. Il reforma en outre le gouvernement de l'empire et rétablit les finances de l'Etat. Il fit plus encore : il donna à son gouvernement ce qui manquait aux gouvernements antérieurs, ce qui manquera à ceux qui lui succéderont : L'AUTORITÉ. Malheureusement, Théodore II est mort très jeune ; autrement l'hellénisme aurait pu espérer des jours meilleurs sous le sage gouvernement d'un empereur qui porta tous ses efforts à fonder l'empire grec sur des bases solides et inébranlables.

Son successeur, Michel Paléologue, eut plus tard le bonheur de reconquérir Byzance ; mais cet évène-

ment n'est dû qu'aux seuls efforts des Lascaris et l'on voudrait le voir s'effectuer, par leurs sûrs et prudents procédés. Les conditions dans lesquelles il a été accompli, ne laissent point douter du coup fatal qui devait fondre sur l'empire un jour ou l'autre.

Michel Paléologue, pour s'emparer du pouvoir, avait tout bouleversé dans l'intérieur de l'Etat : il dilapida les trésors, il corrompit les fonctionnaires civils et militaires, il paralysa cette sage organisation dont les Lascaris dotèrent l'empire, organisation sur laquelle était basé tout l'avenir du peuple grec.

APPENDICE

THÉODORE II LASCARIS

ORAISON FUNÈBRE

DE

FRÉDÉRIC II (1)

Θεοδώρου Δούκα τοῦ Λάσκαρι, τοῦ υἱοῦ τοῦ ὑψηλοτάτου βασιλέως κυροῦ Ἰωάννου τοῦ Δούκα, ἐπιτάφιος εἰς τὸν βασιλέα τῶν Ἀλαμανῶν κυρὸν Φρεδερίκον.

Περὶ ἀρχικοῦ ἀνδρός τε καὶ στρατηγοῦ βραχέ' ἄττα δεῖ με διεξιέναι τὴν σήμερον, τῇ ἐπιληψίμῳ μοίρᾳ. Καὶ γὰρ ἀεὶ τὸ ἀρχικόν, ἀνίσοις τε καὶ ἀμέτροις λόγοις καταμωκωμένων τῶν λογισμῶν, φέρεται δυσαχθῶς, ἢ τὸ φορτικῶς νόσον ἄγον σῶμα νοσηλευόμενον. Διὸ καὶ τοῖς μὲν χρηστοῖς οὔκουν χάρις καὶ ἀρέσκεια ἕψεται πώποτε, τοῖς δ' ἄλλοις ἀεὶ ἐξ ἐπιδόσεως εἰς
Fol. 34, r° ἐπίδοσιν μώμου, τὸ ἄχαρί τε καὶ τὸ δυσάρεστον αὔξεται. Καίτοι γε καὶ αὐτῶν δὴ τῶν ἐν ἀλόγοις ζώοις γενομένων οἱονεὶ

(1) Selon le texte du manuscrit suppl. gr. 472 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Le même discours existe encore dans les manuscrits suppl. gr. 3048 et 37 de la Bibliothèque Nationale de Paris et dans le manuscrit Y. — I. — 4. Fol. 255, r° de la Bibliothèque de l'Escurial.

ἀρετῶν, ἐπαινέται λόγοι πολλοὶ καθεστήκασι, καὶ τῶν τῶν κατορθωμάτων φυσικῶν ἐπιδόσεων, καὶ ἐν αὐτοῖς ἀλόγοις οὐσῶν, (εἰ καὶ φύσις πάντα κατὰ λόγου ποιέει), ἀλλ' οὖν καὶ οὕτως ἔχοντα, κλείζονται ταῦτα δὴ ἀληθῶς, τὴν πρὸς τὸ συμφέρον ἀληθῆ ὠφέλειαν καὶ ἀρετὴν εἰκονίζοντα, ἀμέλει καὶ τῶν τῆς κακίας ἀμβλωμάτων τε καὶ συμβαμάτων, τῶν ἐν ἀλόγων φύσεσι γινομένων, οὐκ ἔστι λόγος οὐδείς. Ἐν ἀνθρώποις δὲ τοὐναντίον ἅπαν ὁρῶ, τῇ τῶν λογικῶν γὰρ ζῴων ἐπιδόσει καὶ ἀρετῇ, λήθη τοῖς πολλοῖς διατρίβει, τὰ τούτων πεπραγμένα παρέλκουσα· τῶν δέ γε οἵων δή τινων μερικῶν ἐλαττωμάτων τε καὶ ἀποπτωμάτων,

Fol. 34. v° τῶν τῆς σαθρᾶς μερίδος καὶ ἀνοικείου, μνήμη τοῖς πᾶσι διηνεκής ἐστι καὶ ἄτμητος. Καὶ γὰρ τὸ μεμψίμοιρον οἱονεὶ φύσει τῷ ζῴῳ ἐνυπάρχον τῷ λογικῷ, ἀεὶ ἕλκει τὸ ἡγεμονικόν, ὃ δὴ καὶ τοῖς λογισμοῖς συνθολούμενον καὶ ἀναμιγνύμενον τῷ τε νῷ καὶ ταῖς διανοίαις, κατὰ τῶν ὁμοίων λογικῶν ζῴων, δολερῶς γλῶτταν κινῆσαν, καὶ ἐκστρατεῦσαν, ποιεῖ μυκᾶσθαι τὸν πάσχοντα, πλέον ἢ ταυρελάφων ἐσμόν, καιρῷ γονῆς καὶ συνουσίας αὐτῶν, ἄσημόν τε καὶ ἄσεμνον φωνὴν ἀποφθέγγεσθαι, ὡς παράφορον, εἰς τὴν τῶν ὁμοψύχων καὶ ὁμολόγων ζῴων διακωμώδησιν. Τῷ τοι καὶ τοσοῦτον ἐναρξάμενος ὁ ψόγος, ὥστε καὶ τὴν ἀκρώρειαν ὑπερνικᾶν, τὴν ἀρχικὴν φημὶ καὶ στρατηγικὴν κεφαλήν, καὶ αὐτῶν δὴ τῶν οὐρανίων ἀντύγων ἐφίεται ἅπτεσθαι, εἴπερ ἦν

Fol. 35. r° αὐτῷ δυνατόν· κρίσεως γὰρ λογικῆς ἀμοιρῶν, ὁ τῷ πάθει ἐπίληπτος, ἀνώτερον μώμου παντὸς φανταζόμενος ἑαυτόν, πάντα ψόγον ἐκπέμπει κατὰ τοῦ ἄρχοντος· καὶ θαῦμα ὄντως καινότερον, πῶς ἀλλοιουμένων τῶν ἀγαθῶν, καὶ οἱονεὶ ἀμαυρουμένων, καὶ ἀφανιζομένων, μᾶλλον συνιστῶνται τὰ δύσχρηστα, καὶ στρατηγίαι στρατηγῶν καὶ ἀνδραγαθίαι καὶ εὐβουλίαι καὶ ὑπομοναὶ καὶ μόχθοι καὶ κόποι καὶ λιμώξεις καὶ κρύους καταφρονήσεις καὶ ὁρίων πλατυσμοὶ καὶ ἐχθρῶν ἀποσοβήσεις καὶ νίκης βραβεῖα καὶ ἐθνῶν καταδυναστεῖαι καὶ ἀντιπάλων θραύσεις, καὶ πάντα ὅσα τῷ στρατηγῷ ἑπόμενά τε καὶ οἰκειότατα, τοῖς κακίστοις ἐκνικῶνται, λήθῃ καὶ μώμῳ φημί. Καὶ οἱ μὲν ψόγοι τοῦ ἄρχον-

Fol. 35, v° τος, ραδίως εὑρίσκονται, τῆς ἀρετῆς δὲ οἱ ἔπαινοι, εἰς κυνόσαργες ἀποπέμπονται.

Καὶ τὰ μὲν περὶ εἰρήνης καὶ εὐκληρίας καὶ νόμων τηρήσεως καὶ σταθμίσεως τῆς ἰσορρόπου καὶ ἀναλογιτικῆς, καὶ οἴκτου καὶ εὐμενείας καὶ νουθεσίας καὶ σχέσεως καί διακρίσεως, καὶ ὅσα ἄλλα ἀρχικοῦ ἀνδρός εἰσιν ἴδια, ὑπερόρια συνάγονται· τὰ δ' ἀντίθετα μᾶλλον καὶ μᾶλλον παρρησιάζονται, καὶ τῇ τῶν ἀναιδῶν πραγμάτων σχέσει, τῇ λίχνῳ τε καὶ κεκαπηλευμένῃ δημοσιεύονται, τὸν ψόγον συνιστῶντα κατὰ τοῦ ἄρχοντος. Χρόνῳ γοῦν ἀκαριαίῳ, λαβῆς πονηρᾶς, ἀνακυψάσης τοῖς πονηροῖς, τὰ μὲν ἀγαθά, λήθῃ κρύπτονται, τοῖς αἰσχροῖς δέ, χώρα δίδωται κωμωδήσεως.

Καὶ τὰ μὲν οἱονεί τάφῳ στέλλονται τὰ ἐσθλά, τροπαίῳ δὲ
Fol. 36, r° φαυλισμοῦ ὑψοῦνται τὰ στυγητά. Καὶ τὸ καινότατον, εἰ ἐν γνώσει τὰ ὑπὲρ τοῦ λάχους ὁ ἄρχων φρονεῖ, φέρει μὲν τὸν ψόγον, τὴν δὲ κακίαν ἀποσοβεῖ. Καὶ ταῦτα βλέπων, καὶ μέντοι ὡς εἰ μὲν χρόνῳ ἢ τύχῃ ἢ καὶ μόρῳ, ἤ οἵου δή τινος τρόπου συμβεβηκότος, ἀλλοιώσει ἠλλοιώθη τὶς ἕτερος ὁμοστράτηγος, ἔχει μὲν τὰς πληγάς, ἢ τὰ στίγματα, καὶ τοὺς τῆς δυσνοίας τοῦ κοινοῦ μώλωπας, ἀγαθὸν δέ γε καὶ ἔνδοξον εἰ ἐπεπράχη, οὐδὲν εἰς δόξαν αὐτοῦ τῷ ὀνόματι συνεισέφερεν.

Εἰ δὲ καὶ τοῖς φιλανθρωποτέροις, ἢ καὶ τοῖς εὐγνωμονεστέροις ἐστὶ διάκρισις, μερικὴ καὶ αὕτη καὶ πολὺ τοῦ ὀρθοῦ λόγου καὶ τοῦ σκοποῦ ἀποδιίσταται. Διττοῖς καὶ γὰρ συνηγμένοις καὶ συναζομένοις πράγμασι, διίστανται ἀμφοτέρωθεν τὰ ἑκάτερα, τῇ
Fol. 36, v° διαστάσει τε καὶ τῇ μίξει. Καὶ τῇ μὲν ἕλκει ἡ πλησίον ταύτης ροπὴ, ἡ ἀρχικὴ ὄντως διάκρισις. Ροπὴ καὶ γὰρ καὶ μερὶς καὶ τιμὴ ἄρχοντος ἡ διάκρισις, ἐξ ἧς καὶ τοῖς ὑπὸ χεῖρα τὸ συνοῖσον ζυγοστατούμενον, ταλαντεύεται· τῇ δ' ἄλλῃ καὶ δουλικῇ, ἓν μόνον τὸ πράττειν τὰ βουλητά· καὶ μὴν ἀγχέμαχον βέλος ἐστὶν ἡ ἀλήθεια, ἣν καὶ ἀρχικῆς γλώττης προκαθεῖσθαι τίμιον.

Ταύτην γοῦν ὁ τοῦ ἡγεμόνος νοῦς μίξας δίκῃ τῇ τῶν πολλῶν, σχέσιν ἐκτέμνει τὴν ἀκρατῆ. Καὶ δὴ καὶ τέμνων καὶ καταστέλλων,

ἵνα καὶ τὸ τοῦ λάχους σώσῃ πολίτευμα καὶ ἡ ἀλήθεια πολι-
τεύοιτο, ἐγείρει φθόνου κυήματα· καὶ μὴν γε ὅπου δίκη καθέ-
στηκεν, ἀξίνῃ ριζοτομεῖται διακρίσεως τὸ χεῖρον ἀπὸ τοῦ
Fol. 37, r° κρείττονος. Ὅθεν σὺν τῇ κρίσει καὶ τῇ τομῇ ἀνέρχεται οἱονεὶ
αὐτόματος ὕλη, μερὶς φθόνου τῶν ἀγαθῶν· κἀντεῦθεν πολλῷ
πλέον, ἔχει μεμψιμοίρου μοίρας μοῖραν ὁ ἀρχικός, ἢ χάριτος
χάριν κατὰ τὸν φάμενον. Διόπερ καὶ πρὸς ἰατρείαν καὶ σωτηρίαν
ἡ τῆς ἀρχικῆς κεφαλῆς ψυχὴ ἀγωνιζομένη τοῦ πολιτεύματος,
ἕλκει μῖσος παρὰ τοῖς ἄφροσιν.

Ἀλλ' ὢ τῆς παραπληξίας· ἢ μᾶλλον εἰπεῖν, ἀληθέστερον,
βαβαὶ τῆς σατανικῆς ἐπηρείας! οὐ γὰρ ἀργήσει τοῦ βασκαίνειν τὰ
ἐκλεκτά, ἡ δαιμονικὴ φάλαξ, ἡ μυσαρά. Ἀλλὰ τὸ τὰ μὲν ἀγαθὰ
καὶ ἀγαθῶς τελούμενα, ἀδρανῆ τέλεον κρίνεσθαι, καὶ ὀνείροις
εἰκάζεσθαι, παρ' αὐτοῦ τοῦ βασκαίνοντος ἐμβατεύεται, ψυχαῖς
δυστρόποις τε καὶ τῇ αὐτοῦ ὁμοτίμοις ροπῇ· τὸ δὲ τὰ αἰσχρὰ καὶ
τῆς κάτω χώρας ἐφιέμενά τε καὶ ἐξεχόμενα κλεΐζεσθαι παρὰ
Fol. 37, v° τῆς αὐτοῦ σκαιότητος, τῇ τοῦ καλοῦ φυγῇ δημιουργεῖται
τοῖς πονηροῖς. Ἀλλ' ἐπειδὴ καὶ ἄρχων, καὶ στρατηγὸς καὶ
βουλευόμενος καὶ πράττων καὶ ἐν καιρῷ ἀναδυόμενος, καὶ γὰρ ἐν
καιοῷ καὶ ἡ τῆς πράξεως ἀργία πρᾶξίς ἐστι, ὑπὲρ τοῦ λαοῦ καὶ
τῆς ἀρχῆς ταῦτα ἅπαντα ἀπεργάζεται, τί οὐκ ἂν οἱ εὐεργετούμε-
νοι ἐξ αὐτοῦ καὶ λοιδοροῦντες αὐτόν, τίσουσιν εἶδος κολάσεως, εἰ
καὶ μὴ ἀνθρωπίνως ἐν καιρῷ, θεϊκῶς δ' οὖν ἐν καιρῷ ἀνταποδό-
σεως; ὁπόταν μὲν γὰρ τὰ μὲν τοῦ πολιτεύματος εὐπραγῇ, τὰ δὲ
τῆς ἀρχῆς ὑψῶται καὶ μεγεθύνηται, καίπερ καὶ εὐνομία ταῖς
πόλεσι, καὶ αὐταῖς λῃστῶν ἐφόδοις ἀνοίκειος εἰρήνη περιπολεῖ,
εἰ καὶ ὅλως τοῦτο ἀνοίκειον; Τί οὐκ ἂν ἀγαθὸν ἐνθησαυρίζηται,
Fol. 38, r° τότε τῷ ἄρχοντι ψυχὴν, ἔχοντι, δι' ἧς κανονίζειν καὶ ἀνημέροις
χωρίοις δύναται τὰ τῆς εἰρήνης καὶ εὐκληρίας; ἴδιον καὶ τοῦτο
φιλοσόφου καὶ ἀκεραίας ψυχῆς καθέστηκεν ἀρχικῆς, καθὰ καὶ ὁ
Σταγειρίτης τῇ φιλοσοφίᾳ τὰ πρεσβεῖα δούς, καὶ πειθήνιον
ταύτῃ τὴν βασιλικὴν ὑπεροχὴν εἶναι οἷον νομογραφῶν, εἰρήνην
τοῖς πολιτεύμασι, τότε ἐγγίνεσθαι ἀποφαίνεται, ὅταν εἰς ταὐτὸ

συναχθῇ ἐν ἄμφω δὴ τὰ ἐξαίρετα. Καὶ γὰρ βασιλικὴ καλοκαγαθία, τῇ φιλοσοφίᾳ μιχθεῖσα καὶ τὸ βασιλικὸν ἀξίωμα τὴν φιλόσοφον περιβεβλημένον μεγαλειότητα, καὶ καλλοπισθὲν ἐξόχως ἐντεῦθεν, καὶ ὀφξασθέν, τὸν τοῦ λαοῦ κοσμεῖ θεῖον κοσμήτορα, κόσμον ἐξαίρετον· κοσμήτορες καὶ γὰρ ἔκπαλαι λαοῦ, οἱ βασιλεῖς ὠνομάσθησαν.

Fol. 38, v° Ἀλλ' ἐπανιτέον ἄνω, καὶ ἐπαναληπτέον τὸν λόγον. Οὐδὲ γάρ ἐστιν ἄξιον ἀεὶ τῇ θεωρίᾳ ἐπακολουθεῖν καὶ στρέφεσθαι τοῖς ἐνδεχομένοις τρόποις πρὸς τὰ λεγόμενα. Καὶ γὰρ λόγῳ λόγον συντιθέμενοι, καὶ γνῶσιν ἑτέρας ἐξερχομένην, εὑρίσκοντες γνώσεως, τάχ' ἄν τις εἴπῃ, ἀλληλενδέτων ὄντων τῶν λόγων καὶ τῶν ὡσαύτως νοημάτων, οὐδὲν τέλος ἐπιθῶμεν τοῖς λεγομένοις, ἐπεὶ γοῦν τῶν θελημάτων διϊσταμένων, τοῦ τε ἄρχοντος δηλαδὴ καὶ τοῦ ἀρχομένου, πᾶσα ἀνάγκη ἢ τὰ τῶν ἁπάντων τελεῖσθαι βουλεύματα καὶ τιμᾶσθαι τὸν ἄρχοντα, ὅπερ ἄτοπον· τοῦ τοιούτου καὶ γὰρ γενομένου ἀτοπήματος, πολλῶν σκύμνων ἀναιδεστάτων μύλαι, τὰ μέλη ἀλήσουσι τῆς ἀρχῆς ἢ τοῦ τῆς
Fol. 39, r° τυτάνης ἴσου ἀπαρεγκλίτου πολιτευομένου, μῖσος φέρειν τὸν ἄρχοντα· τὸ δεύτερον αἱρετώτερον, καὶ κρεῖττον ὄντως τὸ τοιοῦτον μῖσος, τῆς ἵν' οὕτως εἴπω, ἀτίμου καὶ ἀσυμφόρου τιμῆς. Ὦ καλοῦ μίσους ! καὶ γὰρ τῆς ἀρχῆς συντηρουμένης καὶ τοῦ φύσει ἀγαθοῦ ἐν ταύτῃ περιπολοῦντος, οὐκ ἂν λόγος μεμψιμοίρων ἀνδρῶν, ἢ τὸ μᾶλλον, τῶν μὴ ἀνδρικῶς φρονούντων, τὸ τοῦ ἄρχοντος λυμήνωσι περικαλλέστατον ὄνομα. Δεῖ γοῦν ἅπαντας ἄρχοντας, τὰ μὲν δυσαχθῆ καὶ ἐπίψογα, εἴπερ εἰς συντήρησιν καθεστήκασι τῆς ἀρχῆς, φέρειν ἐπὶ τῶν ὤμων, εἰ καὶ δυσαχθῶς, ἀλλ' οἷον καρτερικῶς, καὶ μὴ δυσφορεῖν· πολλοῦ πλέον καὶ γὰρ ψόγος ἄρχοντος τὴν αὐτοῦ συνετὴν οὖσαν καὶ λελογισμένην,
Fol. 39, v° καταμαλθακίζει ψυχήν, εἰς τὰ τῶν ἀρχομένων ὠφέλιμα ἢ ὑετὸς πλημμυρήσας τοὺς ἀλσώδεις τόπους τῆς γῆς· οὐ δεῖ οὖν τοῦ παθήματος κατατρέχειν τὸν ἄρχοντα, ἀλλὰ ῥωγύεσθαι μὲν ἐκ προνοίας τῆς ἄνωθεν, περιῤῥωνύεσθαι δὲ οὕτως ἔσωθεν ἐκ ψυχῆς καὶ πράττειν τὰ εἰς συντήρησιν τοῦ κοινωφελοῦς πράγμα-

τος, καὶ τούτου μηδὲν προὐργιαίτερον τίθεσθαι, εἰ καὶ ὅλον αὐτὸν ὁ μῶμος κακίας στήλας ἀποτελέσειε· ταῦτα δίδωσι λαλεῖν ἡ ἀλήθεια. Ἐπεὶ δὲ καὶ τῷ θνητῷ γένει ἔπεται ὄλισθος καὶ παρέπεται τῷ θανάτῳ λήθη τῶν ἀγαθῶν, τί ἂν πάθειέ τις ἐξ ἐπαίνου ἐσθλόν; οὐδὲν ἕτερον ἢ μόνον εἴπερ εὐμοιρεῖ ἐκ τροπαίων πολυφήμου ὀνόματος.

Καί τοί γε καὶ ταῦτα πάντα ὑπὲρ τῶν κοινῶν πράττων καὶ ἐν
Fol. 40, r° αὐτῷ ἅπαντα καταλείψας, (οὐδὲν καὶ γὰρ ἔχοιμεν ἐκ τῶν τῇδε ἐπαίροντες), φέρει μὲν μεθ' ἑαυτοῦ πάντα τὰ δύσχρηστα, τὰ δ' ἐσθλὰ τὰ καὶ ἀγαθά, τοῖς πολίταις καὶ τοῖς ἀγρόταις καταλιμπάνων, οὐδὲν ὄφελος κέκτηται. Τῇ γὰρ λήθῃ καὶ τῇ ἀκρισίᾳ τετυφλωμένων τούτων ἁπάντων, ἀμαυροῦται παρ' αὐτοῖς τὰ καλά. Πολὺ δ' ἂν εἴη καὶ μέγιστον, εἴ γέ τις καθαριεύουσαν τὴν προαίρεσιν κέκτηται, καὶ τοῖς λεγομένοις ἀκριβέστερον σκοπήσας, ὀλολύξει τὴν ἀκρισίαν· καὶ γὰρ τὰ ὑπὲρ τοῦ λαοῦ τελούμενα εἰς ἀρετῆς συντήρησιν, εἰ καὶ δυσαχθῆ τῷ ἄρχοντι, εἰ καὶ δύσεργα εἰσίν, οἱονεὶ μυσάττει ὁ πληθυσμός· οὔκουν εἰδὼς ὡς ἐξ ἐκείνων συντηρεῖται καὶ διαμένει. Θριαμβεύει τοίνυν καὶ ἀνακηρύττει τὰ μηδενὸς λόγου ἄξια, τὰ δ' ἄλλα καὶ ἀγαθά, πάντα ὅσα εἰς
Fol. 40, v° συντήρησιν αὐτοῦ, πράττονται, λήθῃ καὶ ταφῇ παραπέμπει καὶ ἀμαυροῖ. Τί γοῦν τις πράξοιεν ἀρεστόν; ὄντως οὐδέν· καὶ γὰρ τοῖς μὴ οὖσι, τὰ μὴ ὄντα, συγγενῆ ὥσπερ τοῖς οὖσι τὰ ὄντα κατὰ τὸ μὴ εἶναι, καὶ εἶναι φημὶ καί τοῖς δυσχρήστοις τὰ δυσχρηστα καὶ πᾶσι τοῖς ἄφροσι τὰ κακά. Ἆρα γοῦν καὶ ὁ ψόγος πάντων δυσχρήστων οἰκεῖος, εἰ καὶ πρὸς τὸν εὔχρηστον ἀκαταλλήλως ὁρμᾷ. Ἀρχικοῦ δὲ καὶ στρατηγοῦ ἀνδρὸς ἔπαινος, ὁ κατὰ φύσιν καὶ ἄριστος· τὸ πράττειν τὰ σωτηριώδη τοῦ πληθυσμοῦ, εἰ καὶ πάντες τοῦτον οἱ μυσαροὶ τοῖς ὀδοῦσι καταμασσήσονται· τἆλλα δὲ πάντα παραλειπτέον· εἰ τ' οὖν, κυριωτέρως εἰπεῖν, ἐξοστρακιστέον. Εἰ γὰρ καὶ στίγματα μάλα φέρει τῶν ἀναιδῶν ὁ
Fol. 41, r° χρηστὸς ἀνήρ, καὶ μετὰ μόρον, οὔκουν μελανωθῇ τῇ ψυχῇ, ὡς καὶ τῷ σώματι παρὰ τῆς φθορᾶς.

Τὸ γὰρ ἀληθές, ὁποῖόν τέ ἐστι, ἔγνωσται, εἰ καὶ μὴ τοῖς

ἀνοήτοις καὶ ἀκρατέσιν, ἀλλ' οὖν γε τοῖς λελογισμένοις καὶ αὐτῇ μᾶλλον τῇ φύσει καὶ τῇ ὀντότητι. Εἰ γὰρ καὶ λήθη τὰ ἀγαθὰ δυνηθείη ποτὲ κρύψαι, οὔκουν καὶ τὸ ὄνομα. Τοῦ δὲ ὀνόματος λεγομένου πρὸς ψόγον τοῦ ἔχοντος αὐτό, παρίσταται δὲ κατὰ τόπους τὰ τρόπαια, ὧν τά μὲν σωζόμενα, πλεῖστα χρησιμεύουσι τὴν ἀρχήν, τὰ δὲ τῇ τοῦ ἄρχοντος ἀποστάσει συναφανισθέντα τάχα, χώραν διδόασι τοῖς ἐθέλουσιν ἀδικεῖν τὴν ἀρχήν, πότερον, οὐκ ἀθρήσουσιν ἔπαινον καὶ μνήμην τοῦ ἄρχοντος; καὶ γὰρ τὰ βλεπόμενα τῆς ἀρχῆς μέρη, καὶ κινδυνεύοντα, τῇ
Fol. 41, v° ἀνάγκῃ ἐροῦσι τὸ ἀληθές, ἐπεὶ καὶ τὴν ἀρετὴν αἰδεῖται πολέμιος.

Τούτων γοῦν ἁπάντων οὕτως ἐχόντων καὶ τῶν μὲν ἀμβλυωπούντων, καταγινομένων περὶ τὸ ἀναιδές· (ἄνω καὶ γὰρ ὡς ἀπεφάνθη τεχνίδριον, δι' ὅλης ζωῆς τῆς αὐτῶν, ὁ ψόγος ἐστὶ καὶ οὐδὲν ἄλλο, τὸ τούτων ἐργόχειρον), τοῦ δὲ ἀρχικοῦ καὶ στρατηγικοῦ ἀνδρός, ἀγωνιζομένου, εἰς τὰ πᾶσι συμφέροντα, δίκη ταλαντεύει τὸ ἀληθές τε καὶ τὸ ψευδές, καὶ μέρεσιν ἑκατέροις ἁρμόσει καὶ κατάλληλα δόματα. Δίκης δὲ δόματα, οὔκουν ἐξαληφθήσονται πώποτε, ἀλλὰ μενοῦσιν ὄντως ὡς ἰδιαίτατα· θεοῦ καὶ γὰρ δῶρον ἔχει ὄντως φύσει τὸ ἀμετάμελον, βροτῶν δὲ λόγοι ἐπισφαλεῖς, ἄστατοι καὶ κατὰ πολὺ ψευδόμενοι καθεστήκασιν· ἀλλὰ πάντα ταῦτα ἐν βραχυτάτῳ λόγῳ συντεθέντα
F° 42, r° et v° καλῶς, ἐμφαίνουσι τὰ τοῦ ἀρχομένου καὶ ἄρχοντος ἰδιώματα.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT VII
BIBLIOGRAPHIE IX

PREMIÈRE PARTIE

Avant le règne.

CHAPITRE I. — *L'enfance.* — La naissance de Théodore II. — Ses parents. — Son enfance. — Sa première éducation. — Son mariage 3

CHAP. II. — *Nicée, foyer des lettres grecques.* — Affluence de l'élite de l'hellénisme à Nicée. — La culture des belles-lettres. — Les maîtres de Théodore II 9

CHAP. III. — *L'éducation littéraire.* — Disposition du jeune Lascaris pour l'étude. — Son éducation. — Le milieu 17

CHAP. IV. — *Le caractère.* — Le tempérament de Théodore II. — Sa passion pour les lettres. — Sa tendresse. — Le prince autoritaire 22

CHAP. V. — *Les amis de Théodore II.* — *L'amitié, doctrine politique* 26

CHAP. VI. — *Mort de sa femme.* — La femme de Théodore II. — Sa mort. — Désespoir du jeune prince. — Mesures de l'empereur Vatatzès. — Le voyage de Théodore II. — Les distractions 32

CHAP. VII. — *Education politique.* — *A*) Influence de Vatatzès sur son fils. — Education militaire et politique. — *B*) Relations de la cour de Nicée avec le Pape et Frédéric II. — Leçons que le jeune prince put tirer de ces relations. — *C*) L'ambassade du marquis de Hohenbourg. — Rapports avec les Hohenstaufen. — *D*) Les régences de Théodore II 41

CHAP. VIII. — *Mort de l'empereur Vatatzès.* — Situation politique de l'empire de Nicée au moment de l'avènement de Théodore II 55

DEUXIÈME PARTIE

Le Souverain.

CHAPITRE I. — *Sacre de Théodore II. — Election du patriarche Arsène* 61

CHAP. II. — *Les idées de Théodore II en matière de gouvernement. — Genèse du ressentiment de Blemmydès et d'Acropolite contre leur élève* 66

CHAP. III. — *Première campagne de Théodore II, 1255.* — Victoires de Théodore II sur les Bulgares. — Ses vains efforts pour s'emparer de Tzépène. — Trahison des généraux Tornikès et Stratégopoulos 69

CHAP. IV. — *Gouvernement intérieur.* — Réformes. — Efforts de Théodore II pour donner de l'autorité à son gouvernement. — *A*) Eloignement de la noblesse. — *B*) Changement de caractère. — *C*) Théodore II s'occupe de former une grande armée. — Il diminue les privilèges du contingent latin. — *D*) Encouragement des lettres 79

CHAP. V. — *La politique extérieure. — Bulgarie et Epire.* — *A*) Seconde campagne contre les Bulgares (1256). — *B*) Ouroch, roi de Russie, négocie la paix au nom du prince de Bulgarie. — *C*) Disgrâce d'Acropolite. — *D*) Rapports de Théodore II avec le despote d'Epire Michel II 90

CHAP. VI. — *La question de l'union des églises sous Alexandre IV et Théodore II.* — Vaines tentatives en vue de l'union. — La question de la prise de Constantinople. — La mission de l'évêque de Civita-Vecchia (Orvieto). — Cause du refus de Théodore II. — Coup d'œil sur la situation des deux parties 99

CHAP. VII. — *Rapports entre les Latins de Constantinople et l'empire de Nicée* 107

CHAP. VIII. — *Désertion de Michel Paléologue (1256)* 110

CHAP. IX. — *Affaires d'Epire.* — *A*) Révolte de Michel II, despote d'Epire. — *B*) Intervention de Blemmydès en faveur de Michel II (printemps de 1257) 116

CHAP. X. — *La politique extérieure. — En Europe.* — *A*) Relations avec le roi de Sicile, Manfred. — *B*) Alliance avec les Bulgares..... 122

CHAP. XI. — *La politique extérieure. — En Asie et en Afrique.* — Relations amicales de Théodore II avec Yzz-ud-din Kei-Kavous (janvier de 1567). — Rapports diplomatiques avec les Mongols et les Arabes d'Egypte. 126

CHAP. XII. — *La maladie et la mort de Théodore II*..... 131

CHAP. XIII. — *Chute de la dynastie des Lascaris.* — *A*) Massacre des frères Muzalon. — *B*) Michel Paléologue s'empare du pouvoir..... 140

CHAP. XIV. — *Théodore II jugé par ses contemporains*... 147

TROISIÈME PARTIE

L'Ecrivain.

CHAPITRE I. — *L'Ecrivain et sa sensibilité*..... 153

CHAP. II. — *Les œuvres de Théodore II.* — *A*) La date. — *B*) Les œuvres. — *C*) Les lettres..... 158

CHAP. III. — *La forme* 167

CHAP. IV. — *Les idées*..... 170

CONCLUSION 179

APPENDICE. — L'Oraison funèbre de Frédéric II..... 183

ABBEVILLE, IMPRIMERIE F. PAILLART

DIEHL (Ch.), *correspondant de l'Institut, professeur à l'Université de Paris.* **Etudes byzantines :** Introduction à l'histoire de Byzance. — Les études byzantines en 1905. — La civilisation byzantine. — L'empire grec sous les Paléologues. — L'empire byzantin et le Saint-Siège. — Les mosaïques de Nicée. Saint-Luc, Kharié Djami, etc. 1 volume grand in 8, 460 pages et 59 simili-gravures ..... 10 fr.

HESSELING (D. C.), **Essai sur la civilisation byzantine,** traduct. française. P., 1907, 1 volume in-12..... 3 fr. 50

CHALANDON (Ferdinand). **Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile.** 1907, 2 vol. in-8, br..... 25 fr.

— **Essai sur le règne d'Alexis Ier Comnène (1081-1118).** 1900, 1 vol. in-8, héliogr..... 12 fr.

LEGRAND (Em.) **Bibliographie Hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au XVIIe siècle,** accompagnée de notices biographiques et documents inédits. 1894 1896, 4 vol. gr. in-8..... 100 fr.

Le même, pap. Hollande (portr. ajoutés)..... 200 fr.

VERNEILH (F. DE) **Des influences byzantines,** 1855, 4° (4 pl.).. 3 fr.

Textes et documents pour l'étude historique du Christianisme, publiés sous la direction d'Hippolyte HEMMER et Paul LEJAY :

I. JUSTIN, *Apologies*, texte et trad. par PAUTIGNY. 1 vol. in-12, broché ..... 2 fr. 50

II. EUSÈBE, *Histoire ecclésiastique*, liv. I-IV, texte et trad par E. GRAPIN. 1 vol. in-12, broché ..... 4 fr.

III. TERTULLIEN, *De penitencia, de pudicitia*, texte latin, trad. et index par P. DE LABRIOLLE. 1 vol. in-12..... 3 fr.

IV. TERTULLIEN, *De prescriptione Hæreticorum*, texte latin, traduction française, introduction et index, par P. DE LABRIOLLE. 1 vol. in-12..... 2 fr.

V. *Les Pères apostoliques*, I, *Doctrine des Apôtres, Epître de Barnabé*, texte grec, traduction française, introduction et index par Hipp. HEMMER, OGER et H. LAURENT. 1 vol. in-12, br. 2 fr. 50

VI. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Discours funèbres en l'honneur de son frère Césaire et de Basile de Césarée*, texte grec, traduction française, introduction et index par Fernand Boulenger, maître de conférences à la Faculté libre des lettres de Lille (CXV-252).. 3 fr.

La réputation de Grégoire de Nazianze n'eut peut-être pas d'égale dans toute l'histoire de l'Eglise grecque. Les rhéteurs de Byzance le citent comme un modèle désormais classique, ils ne le mettent guère au-dessous de Démosthène, ils le placent parfois au-dessus. — Que nous soyons plus sensibles qu'eux aux défauts réels du grand orateur, en tous cas les deux discours que renferme ce volume n'en ont pas moins un très grand intérêt littéraire et historique. On y trouve de nombreux renseignements sur une époque importante de l'histoire de l'Eglise et sous la plume d'un témoin particulièrement bien informé, notamment sur la cour de Byzance, sur la vie et les mœurs des étudiants à Athènes, sur l'élection des évêques et les compétitions auxquelles elle donnait lieu, sur la lutte entreprise par les Cappadociens contre l'arianisme pour l'orthodoxie, bref sur l'influence considérable exercée dans le domaine religieux, politique et social par les grands évêques de cette époque.

Manuel d'art musulman (Egypte, Syrie, Afrique du Nord. Espagne, Sicile, Perse, Turkestan, Asie Mineure, Turquie d'Europe, Inde, Birmanie, Extrême-Orient). — I. *Architecture*, par H. SALADIN, membre de la Commission archéologique de l'Afrique du Nord, architecte D. P. L. G. — II. *Les arts plastiques et industriels*, par Gaston MIGEON, conservateur des objets d'art du Moyen Age au Musée du Louvre, professeur à l'Ecole du Louvre. 2 vol. in-8°, de 500 pages chacun, avec 797 illustrations, br. 30 fr. ; rel. t. 34 fr. ; d.-rel. amateur 40 fr.

Chaque volume, broché 15 fr. ; rel. t. 17 ; d.-rel. amateur 20 fr.

3 2044 020 184 321

The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

Non-receipt of overdue notices does ***not*** *exempt the borrower from overdue fines.*

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 617-495-2413

WIDENER
SEP 1 0 2002
BOOK DUE
CANCELLED

WIDENER
STALL-STUDY
CHARGE
CANCELLED

Please handle with care.
Thank you for helping to preserve
library collections at Harvard.